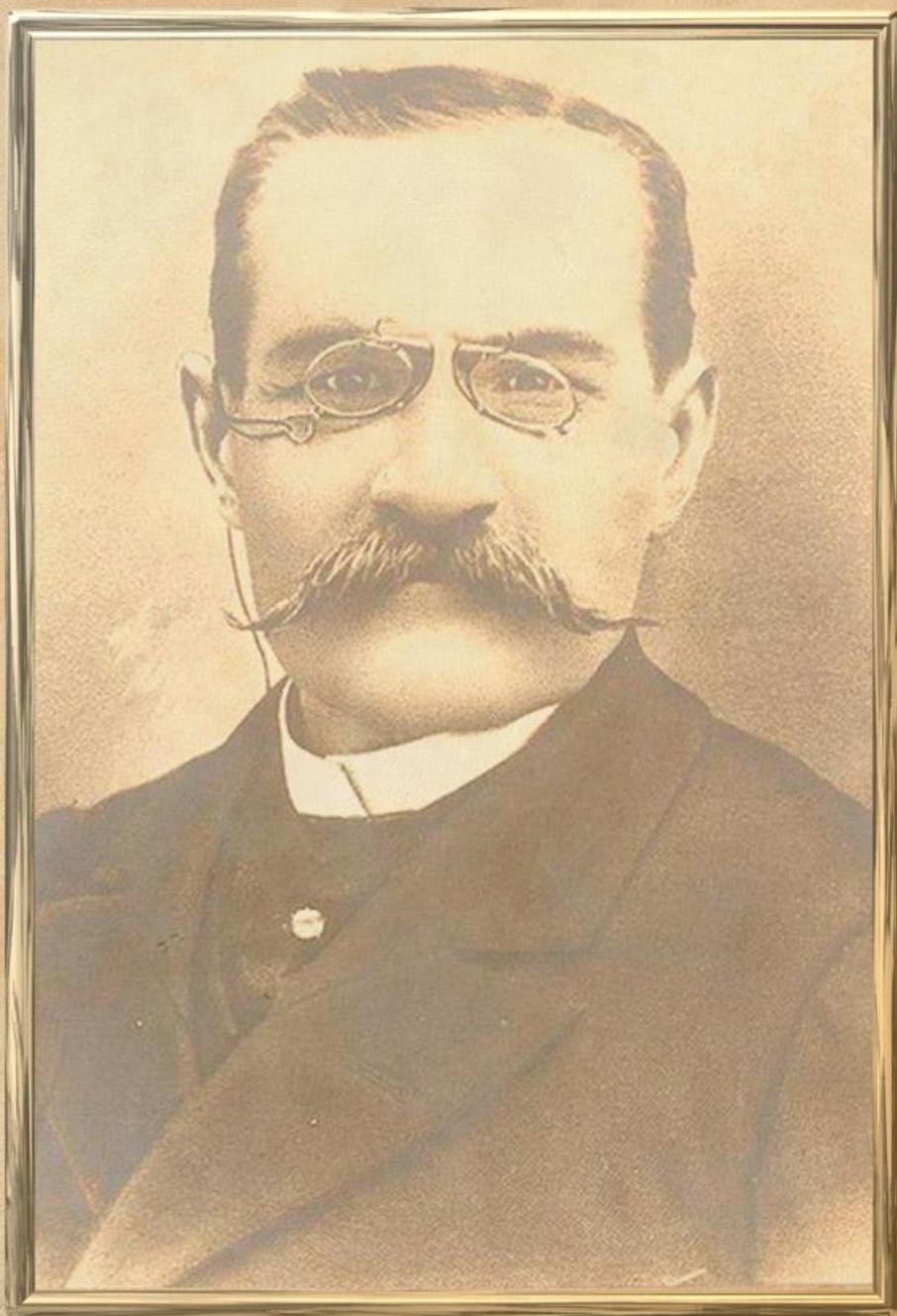


Articles et Conférences
de Léon Denis
(Ordre chronologique)



Articles et conférences de Léon Denis (Ordre chronologique)

Journal L'Union libérale, 20 mars 1872, p. 2 :

Chronique locale

Depuis l'année 1866, par l'initiative de M. Jean Macé, l'auteur populaire de *l'histoire d'une bouchée de pain*, il s'est fondé en France une association connue sous le nom de *Ligue de l'enseignement*, qui a pour but de faire pénétrer dans les masses l'instruction par tous les moyens possibles.

Cette ligue compte plus de cent cercles, qui tous ont obtenu de très grands résultats.

Jusqu'ici le département d'Indre-et-Loire n'avait point participé à ce mouvement presque général.

C'est pour ne pas rester en arrière qu'une société semblable vient de se former à Tours, sous le titre de *Cercle Tourangeau de la Ligue de l'enseignement*.

Les principes de cette association sont déjà connus. Elle reste en dehors de toute doctrine politique ou religieuse. Ce qu'elle veut, c'est mettre à la portée de chacun les moyens de s'instruire, c'est élargir de plus en plus le cercle des connaissances acquises : c'est suppléer à l'insuffisance de l'éducation populaire, et combler les lacunes d'un enseignement trop souvent incomplet.

Elle tend enfin, par son initiative, à rendre universellement volontaire l'instruction, qui n'est pas encore obligatoire en France.

Les moyens qu'elle compte employer pour atteindre son but sont les suivants :

- 1° Distribuer des récompenses aux instituteurs et aux élèves les plus méritants ;
- 2° Encourager par des primes les parents qui s'imposeront des sacrifices pour envoyer régulièrement leurs enfants aux écoles.
- 3° Provoquer la création d'écoles sur les points où le besoin s'en fera sentir ;
- 4° Fonder des bibliothèques populaires ou enrichir celles qui existent déjà ;
- 5° Organiser pour les adultes des cours gratuits, des conférences et des lectures publiques, tant dans les villes que dans les campagnes.

La société fait appel à tous ceux qui pensent que la nourriture de l'esprit n'est pas moins nécessaire que celle du corps, à tous ceux qui sont convaincus que c'est dans l'instruction que la France trouvera son salut et sa régénération.

L'offrande la plus modeste, aussi bien que le concours le plus généreux, seront reçus avec une égale reconnaissance.

Journal L'Union libérale, 25 avril 1872, p. 2 :

Chronique locale

La réunion des adhérents du *Cercle Tourangeau de la Ligue de l'enseignement* aura lieu dimanche 28 avril, à 2 heures du soir, dans les salles de l'Hôtel-de-Ville.

Ordre du jour :

Lecture et acceptation des Statuts du Cercle

Élection des 21 membres qui devront composer le comité définitif.

Journal L'Union libérale, 30 avril 1872, p. 2 :

Cercle tourangeau de la Ligue de l'enseignement

Première assemblée des souscripteurs adhérents tenue à l'hôtel de ville de Tours, le 28 avril 1872.

Résultat du scrutin pour la nomination de 21 membres devant composer le comité définitif. Nombre des votants 184, Majorité absolue 93

16 membres élus

MM.

Viel, conseiller général, par	115 suffr.
Salmes, propriétaire, id.	138
Charpentier, négociant, id.	135
Aubert-Bouché, conseiller municipal	130
Plumereau, agent d'affaires	130
Dr Danner, conseiller municipal	130
Vallet, professeur au Lycée	123
Laboureux, chef d'atelier	119
Chevallier, ft. fondateur	111
Meneu, comptable	109
Schwob, rentier	108
Royné, conseiller général	100
Durel, ancien préfet	99
Carré, avocat, conseiller municipal	98
Belle, conseiller général	93

À cette réunion, M. Viel, président du cercle tourangeau, a prononcé un discours que nous publierons demain.

Il sera procédé dimanche 5 mai, pour compléter la liste des 21 membres, à un 2^e tour de scrutin.

Journal L'Union libérale, 1^{er} mai 1872, p. 2 :

Cercle tourangeau de la Ligue de l'enseignement

Première assemblée des souscripteurs adhérents tenue à l'hôtel de ville de Tours, le 28 avril 1872.

DISCOURS DE M. VIEL.

Messieurs,

Le fait seul de votre présence ici et la publication de notre manifeste en date du 5 de ce mois nous dispensent de vous exposer de nouveau le but d'une association à laquelle vous avez adhéré avec un si louable empressement. Il n'en pouvait être autrement d'ailleurs, car un appel à la régénération du pays par la voie de l'instruction volontaire ne saurait rester sans écho dans notre Touraine où l'esprit de progrès, tempéré par la prudence et la réflexion, peut avoir pénétré plus lentement qu'ailleurs, mais qui n'en conserve aussi qu'avec plus de persévérance le fruit de ses pacifiques conquêtes.

Il y a trois mois à peine, Jean Macé, l'apôtre infatigable de la ligue de l'enseignement en France, de passage en notre ville, inspirait à plusieurs de nos concitoyens la patriotique pensée de fonder un cercle de la ligue pour le département d'Indre et Loire. Comme cette création répondait à une nécessité que nos derniers malheurs ne nous ont que trop démontrée, l'idée ne tarda pas à germer dans le sillon qui lui avait été ouvert par le vaillant semeur. Quelques personnes se réunirent spontanément et formèrent un comité provisoire dont les membres se chargèrent de recueillir les premières adhésions, chacun dans le cercle de ses relations personnelles.

Ces généreux efforts ne sont point restés stériles, Messieurs, puisqu'il nous est permis de vous annoncer aujourd'hui que le nombre de nos souscripteurs adhérents s'élève à 400 et que le chiffre de leurs premières mises ou dons volontaires, indépendamment de celui des cotisations annuelles, dépasse déjà la somme de deux mille francs.

Ce résultat, quelque modeste qu'il puisse paraître au premier abord, n'est cependant pas sans importance, Messieurs, surtout si l'on tient compte des conditions dans lesquelles il a été réalisé, par un comité sans mandat, pour ainsi dire, et par un simple groupe de quinze citoyens de bonne volonté. Le jour où notre institution, - et c'est pour cela que nous vous avons convoqués aujourd'hui, - sera régulièrement constituée et qu'elle fonctionnera dans la plénitude de ses ressources et de ses droits, sa propagande plus large, et désormais plus sûre d'elle-même, obtiendra, n'en doutez pas, Messieurs, tout le succès que vous avez le droit d'en attendre.

Si maintenant on compare nos résultats avec ce qui a été obtenu dans le reste de la France, on verra avec une satisfaction des plus encourageantes pour l'avenir du cercle tourangeau, que non seulement nous ne sommes pas restés en arrière du mouvement imprimé, mais que notre département tient encore un rang fort honorable parmi ceux qui l'ont précédé dans la même voie.

Suivant les données statistiques remontant un peu haut sans doute, - 15 février 1870 – mais les plus récentes que nous possédons, la France entière comptait alors, c'est-à-dire quatre ans après la fondation du premier cercle de la ligue, 17,856 adhérents lesquels alimentaient par leurs cotisations annuelles, un budget de 78,455 fr. 05.

En supposant donc, - ce qui n'est pas encore, malheureusement - l'existence d'un cercle de la ligue par chaque département, la répartition de ces 17,856 adhérents donnerait un peu plus de 200 membres à chacun d'eux.

Nous avons donc, Messieurs, après deux mois à peine d'existence et avec les moyens restreints que vous savez, doublé le chiffre de cette moyenne pour le département d'Indre-et-Loire.

Ainsi, nous étions quinze il y a deux mois, et nous voici aujourd'hui 400 ! Que chacun de vous, Messieurs, en fasse autant ; que vos sollicitations appuyées par votre propre exemple, produisent des résultats proportionnels, et demain nous serons Légion ! Croyez-moi, un tel succès n'a rien d'impossible ; un peu de bonne volonté, beaucoup de foi dans l'œuvre, et la conviction que vous fondez l'avenir en amendant le présent, peuvent transformer en réalité ce qui peut-être encore et maintenant vous semble une chimère.

Mais, pour y arriver, Messieurs, il faut d'abord nous constituer solidement, sérieusement, prudemment, former un faisceau de volontés convergeant vers le même but, une phalange compacte tout aussi capable de supplier aux défaillances possibles dans nos rangs que de résister au mauvais vouloir ou aux attaques qui nous viendraient du dehors. C'est pour cela, Messieurs, que nous vous avons réunis ; d'abord pour vous exposer ce que nous avons fait, et ensuite pour transmettre le soin de continuer notre œuvre à un nouveau comité régulièrement élu, et qui, choisi par vous et parmi vous, représentera plus fidèlement que nous ne saurions le faire vos tendances et vos aspirations. Notre tâche est achevée, la vôtre commence.

Aux termes des statuts qui vont être soumis à votre approbation, le comité définitif devra se composer de vingt et un membres qui auront à nommer un président, deux vice-présidents, un secrétaire et un trésorier.

Nous ne vous proposons, messieurs, aucune liste. Le temps n'est plus, fort heureusement, des candidatures officielles ! Vous choisirez donc librement ceux que vous croirez les plus dignes et les plus capables. Que notre présence à ce bureau ne soit considérée par personne comme une brigade indirecte, une invitation tacite à notre réélection. Nous y sommes, sans doute, mais nous y resterons comme des sentinelles à leur poste, attendant qu'on vienne nous relever. Il y a mieux : si vous voulez bien nous permettre de vous donner un conseil avant le vote, nous vous engageons à porter vos choix sur d'autres que nous. Il pourrait arriver, en effet, que par un sentiment de courtoisie ou de reconnaissance pour le peu que nous avons fait, on se crût obligé de nous maintenir tous ou pour la plupart, en ne nous adjoignant que quelques noms nouveaux seulement pour compléter le chiffre statutaire de 21 membres. Eh bien, messieurs, nous croyons que vous auriez tort, dans l'intérêt de l'œuvre et de son extension illimitée. Le Comité qui se retire et qui va s'incliner devant vos suffrages a probablement épuisé toutes ses relations et la plus grande partie des moyens d'action qui lui sont personnels ; chacun de ses membres n'aspire plus qu'à disparaître dans vos rangs pour céder, en toute abnégation, la place à un comité complètement nouveau et qui fera ainsi profiter le *Cercle tourangeau* de tous les éléments neufs de propagande dont il ne saurait manquer de disposer à son tour. Cela est si vrai que nos statuts prescrivent que les comités ne seront jamais élus pour une durée supérieure à celle d'une année, de façon à permettre ainsi toujours l'infusion d'un sang nouveau et l'accession des membres les plus capables et surtout les plus dévoués. Nous répétons, Messieurs : *les plus dévoués*, car l'œuvre à laquelle nous nous sommes attelés demande, pour le moins, autant de dévouement que de capacité. Savez-vous bien quel est le rang qu'occupe en matière d'instruction publique élémentaire notre pauvre et chère France, dont nous sommes tous si fiers malgré son abaissement momentané ? Le douzième. Nous sommes devancés par les États-Unis, la Suisse, la Suède, la Prusse, l'Angleterre, la Hollande, la Bavière, le Wurtemberg, etc. ; et nous n'avons derrière nous que l'Espagne, l'Italie, la Roumanie, la Russie et la Turquie !

À l'œuvre donc, tous, Messieurs, tant que nous sommes pour regagner le rang et la glorieuse primauté dont la France s'est laissé déposséder ! Enrôlons-nous en masse sous la bannière de la ligue de l'enseignement pour marcher à la conquête des steppes arides de l'ignorance.

Mais par quels moyens y parviendrez-vous ? nous demanderont les tièdes, les indifférents ou les adversaires. Les moyens, nous les avons indiqués dans notre manifeste ; et s'ils ne suffisent pas, eh bien, nous en trouverons d'autres en route !

Quand les pionniers américains s'en vont droit devant eux, à la recherche d'un établissement dans le grand désert de l'Ouest, savent-ils toujours où et comment ils le fonderont ? Ce qu'ils savent, c'est qu'ils sont des hommes et qu'il y a de la terre à défricher là-bas ! Allez voir dix ans après à l'endroit où ils se sont arrêtés. Vous y trouverez une ville dont il est bien certain qu'ils n'avaient pas le plan dans leur poche quand ils sont partis. Elle est faite pourtant !

Ainsi, Messieurs, fera la Ligue de Touraine, si véritablement nous sommes des hommes et surtout des citoyens français dignes de ce nom.

Pour le comité provisoire :

Son Président,

Jules Viel,

Conseiller Général.

Journal L'Union libérale, 7 mai 1872, p. 1 :

Ligue de l'enseignement

Le second tour de scrutin pour compléter le comité de 21 membres, qui doit prendre la direction de la ligue de l'enseignement, a eu lieu hier, comme nous l'avions annoncé, sous la présidence de M. Viel, président provisoire.

175 adhérents ont pris part au vote et à la suite duquel ont été proclamés membres complétant le comité, MM. Tessier, Brasseur, Chemallé, architecte, Mahoudeau, ingénieur civil, Denis, comptable et Pimbert, rentier.

Le Galiléen, Ostende (Belgique). 1^{re} année, N° 4, Avril et 5, Mai 1877, pages 61 et 71 :

VOYAGE DANS LES ESPACES CÉLESTES.

On l'a souvent dit, pour s'élever à la connaissance des lois universelles, pour se pénétrer de la puissance et de la grandeur de Dieu, rien n'est plus efficace que la contemplation de la nature. Cet exercice ne délivre pas seulement notre âme des préoccupations, des soucis de la vie matérielle, il a surtout cette conséquence d'ouvrir en nous une source intarissable d'émotions qui retrempent nos facultés, élargissent les horizons de notre pensée et nous rendent meilleurs.

Quel haut enseignement que le spectacle du monde ? de cette terre, notre demeure, ou chaque atome a son rôle marqué dans le grand travail universel. Que de tableaux sublimes et touchants à la fois, que de panoramas se succèdent devant nos regards. C'est le relief du Globe, si riche en continents habilement découpés, en côtes sinueuses, en péninsules effilées. Ce sont les vastes océans, toujours frémissants sous la pression de l'atmosphère et qui projettent comme des bras immenses jusqu'au centre des terres les mers intérieures et les golfes profonds. Ce sont les chaînes de montagnes et leurs sommets majestueux qui, selon leur altitude montrent des cimes neigeuses ou des dômes couronnés de vertes forêts, ou bien des vallées fertiles et fleuries qu'arrosent les grands fleuves et que peuplent nos nombreuses cités ; et les rivages brumeux du nord où les plages ensoleillées du midi toutes humides des baisers du flot et par delà les promontoires, les grappes d'îles semblables à des corbeilles de verdure. Partout, d'un pôle à l'autre, s'étale sous nos yeux le riche spectacle de la nature et ce spectacle est la manifestation d'une volonté qui pendant des siècles a pétri les éléments du globe pour en faire le domaine d'une partie de l'humanité, le champ dans lequel se déploient son activité et son génie.

Et si de l'ensemble, nous descendons aux détails de cette œuvre magnifique, nous ne serons pas moins émerveillés. Le tapis végétal qui recouvre la terre nous offrira une diversité infinie de formes et de couleurs. Du cèdre d'Orient aux arbres de nos monts de France, du chêne, du hêtre, du sapin aux fleurettes délicates qui se tapissent dans les mousses que de familles, que de sujets ! Est-il de plus délicieuses impressions que celles laissées dans notre esprit par la contemplation d'une prairie, d'un bois, lorsque par un beau jour d'été, loin du bruit des villes nous nous laissons aller à les considérer sous les rayons bienfaisants du soleil. Un monde de plantes et d'arbustes vit là ; mille fleurs y sont rassemblées, entrouvrant leurs corolles et répandant dans l'air de sauvages senteurs. Chaque buisson, chaque touffe d'herbes nous offre un tableau plein d'intérêt. Des insectes rampent et s'agitent entre les brins de gazon ; des mouches bourdonnent sous les feuilles, des oiseaux chantent sur les branches et dans ce grand silence qu'ils troublent à peine, on distingue comme un sourd murmure, comme mille voix confuses qui s'unissent pour parler à notre cœur un langage de paix et d'amour. Au bruit de ces voix, le sanctuaire de notre âme, ce sanctuaire mystérieux où trône la conscience, où sont écrites en lettres ineffaçables la loi du bien et du beau et la connaissance de Dieu, ce sanctuaire que les bruits de la vie humaine tiennent fermé, s'ouvre et laisse échapper cette lumière intérieure qui nous éclaire, un chant qui nous ravit et ce chant c'est l'hymne sans paroles que chaque être adresse à Dieu et auquel Dieu répond par une harmonie intime que la plume ne peut décrire, mais que le cœur sait goûter et comprendre.

Telle est l'impression que produit chez l'homme l'observation de la nature. Il est certain que nous ne ressentons pas tous cette impression au même degré. Suivant l'état de culture de notre esprit, elle aura sur nous un effet plus ou moins puissant, plus ou moins durable. Mais il est peu d'humains qui ne soient sensibles à ces spectacles. Les habitants des campagnes, ceux dont la vie s'écoule au fond

des bois et dans les hameaux les plus reculés y sont tout aussi sensibles que les citadins, quoique leurs impressions soient plus difficilement traduites.

Si les tableaux de la nature terrestre nous émeuvent ainsi et nous touchent, que sera-ce si nous considérons les panoramas des cieux. À l'opposé des premiers, c'est pendant les nuits calmes et limpides de l'hiver que ce spectacle se montre sous son aspect le plus imposant. À cette époque de l'année, à peine la nuit a-t-elle projeté ses ombres sur la terre que des foyers lumineux s'allument par millions dans l'étendue ; tout d'abord le regard est attiré par des feux puissants qui illuminent çà et là le sombre azur du ciel. Ce sont les étoiles de première grandeur, les plus rapprochées de nous. Puis à mesure que la nuit se fait plus complète et plus noire, d'autres étoiles apparaissent sur tous les points de l'immensité. L'esprit cherche en vain à embrasser leur innombrable quantité, impuissant il s'arrête, mais l'œil continue la revue des astres. Il entrevoit dans les régions lointaines un entassement de mondes si pressés, si incalculables que leurs lueurs confuses semblent des voiles de gaz déroulés dans les cieux. Puis plus loin, plus loin encore se montrent de pâles nébuleuses, si éloignées qu'on les prendrait pour les bornes de l'insondable univers. De chacun de ces foyers rayonne une douce et tranquille clarté. Dans les abîmes constellés de l'espace s'étale une parure de lumière et les célestes diamants dont elle est formée sont autant de soleils.

L'habitude de voir ces choses nous rend parfois indifférent à leur beauté, nous nous agitons sous la voûte étincelante, nous passons et nos yeux jettent à peine un regard distrait sur ces splendeurs. Et pourtant quand le ciel de décembre a revêtu sa livrée splendide, quand les plus belles constellations du sud défilent lentement, majestueusement dans l'étendue, l'homme le plus insouciant ne peut se défendre d'un sentiment d'admiration.

Si, de l'observation générale des cieux nous passons à une étude détaillée des mondes qu'ils renferment, une impression encore plus vive s'empare de nous. Quand nous voulons déterminer la distance qui nous sépare des astres, quand nous voulons sonder les profondeurs éthérées, un sentiment de stupeur nous envahit. C'est qu'en effet tout chiffre devient insuffisant pour exprimer ces distances. La science, pour arriver à cette fin, a dû se servir d'une mesure prodigieuse : la vitesse du rayon de lumière. Chacun sait que celui-ci franchit 300 mille kilomètres, par seconde. Eh bien ! si nous voulons nous faire une juste idée de l'Univers, si nous voulons considérer de près les créations formidables que recèlent ses abîmes, nous n'avons qu'à adopter ce véhicule et explorer en pensée avec son aide les célestes espaces. Partons donc ! dirigeons-nous vers l'étoile la plus voisine de la terre, vers cette étoile qui brille là-bas comme un fanal lointain et mystérieux. Franchissant 75,000 lieues par seconde, il ne nous faut pas longtemps pour nous éloigner de la terre. Déjà la voici loin derrière nous ; elle diminue de grosseur à vue d'œil et roule penchée sur son orbite. Nous passons près de son satellite : la lune et notre regard plane sur ses cimes décharnées, sur ses volcans éteints et effondrés. C'est un monde de silence et de mort. Détournons-nous de ce spectacle funèbre et regardons en avant, les ombres de la nuit ont fui et le disque du soleil se montrant au delà de la terre nous inonde maintenant de ses feux. Voyez là-bas cette sphère vers laquelle nous nous dirigeons ; elle grossit peu à peu et nous montre bientôt de près son énorme masse ainsi que les quatre fanaux qui l'accompagnent et lui renvoient la lumière solaire. C'est Jupiter, planète 1400 fois plus volumineuse que notre petite terre. Nous rasons sa surface et une immense perspective s'ouvre au-dessous de nous. C'est une puissante chaîne de montagnes dont les coupes reliées ensemble se perdent dans le lointain. Elles s'étagent en escalier de géant ; elles s'entassent et semblent d'en haut comme la colonne vertébrale de ce monde. Au travers des gorges on entrevoit des vallées ombreuses et verdoyantes, des cascades dont l'eau argentine rebondit sur les rocs, puis plus loin des plaines couvertes de végétation, des forêts, des fleuves, des villes, des temples et enfin à l'horizon la mer, miroir mobile qui reflète les vives clartés du soleil. Là-bas, vers la droite, un autre globe glisse sur son

orbe. Son aspect est étrange, extraordinaire, deux anneaux immenses, s'étendent autour de ses flancs comme des cercles d'or ; huit lunes évoluent autour de lui : c'est Saturne ! Il s'enfonce dans le vide, et disparaît bientôt à nos yeux. Nous voici au sein des déserts de l'espace ; aucun nuage, aucune vapeur ne voile plus ses profondeurs. Les mondes sans nombre brillent d'un éclat incomparable. Toujours notre rayon se meut, dévorant l'étendue. Malgré sa vitesse vertigineuse de 75 mille lieues par seconde, nous n'avançons qu'avec lenteur dans ces vastes régions. Les jours n'existent plus pour nous. Le soleil darde toujours sur nous ses rayons de flamme, le temps s'écoule rapide sans que nous nous rapprochions sensiblement de l'étoile la plus voisine de la terre. Mais peu à peu la lumière de notre soleil s'affaiblit avec la distance ; l'astre vers lequel nous nous dirigeons grandit et prend la forme d'un foyer lumineux semblable à notre propre soleil ayant comme lui son nombreux cortège de sphères, de satellites gravitant dans les flots de sa lumière Trois ans se sont écoulés depuis notre départ de la terre.

Nous voici enfin devant cet astre qui ne nous apparaissait au début que sous la forme d'une simple étoile. Son disque éclatant couvre maintenant tout le fond du ciel, semblable à une mer de flammes. À chaque instant des planètes de toutes dimensions, des comètes à la rouge chevelure fendent l'espace autour de nous. Elles passent, et nous pouvons distinguer les continents et les mers des unes, les atmosphères changeantes et troublées des autres. Enfin nous touchons à l'astre flamboyant, nous voici suspendu au-dessus de sa face immense. Un spectacle inouï, grandiose, nous apparaît. C'est une vaste nappe de feu qui s'offre à nos regards. Elle se soulève parfois en sommets, se creuse en vallées profondes et soumise à des transformations continues, revêt toutes les formes, toutes les teintes. Des pics aux cimes rougeâtres se dressent soudain ; sur leurs flancs des cratères s'ouvrent béants et des flots de lave en jaillissent. Puis ces inégalités s'abîment tout-à-coup et l'on ne voit plus qu'une plaine à la surface de laquelle ondulent des colonnes de vapeur colorée. Plus loin c'est une mer aux vagues incandescentes ; dans son sein s'ouvrent d'énormes crevasses qui permettent à notre œil de plonger au-dessous de cette atmosphère de feu et de distinguer une deuxième enveloppe plus sombre et un noyau sur lequel se dessinent comme sur les planètes les apparences de la vie. Mais l'éblouissante lumière qui s'échappe de cette vaste fournaise nous empêche de rien distinguer de précis. Éloignons-nous ! Quittons ce soleil qui n'est qu'une humble unité dans l'armée des astres et poursuivons notre course, toujours avec la même rapidité. Le spectacle change bientôt autour de nous. Les astres brillants, les globes sans nombre se succèdent, apparaissant d'abord comme des foyers éloignés, se rapprochant sous la forme de disques lumineux, puis s'effaçant insensiblement pour rentrer dans les abîmes de l'immensité. Une puissante harmonie remplit l'infini ; des accents inconnus à la terre jaillissent de toutes parts. C'est comme un hymne universel. Quelles bouches articulent ces sons prodigieux ? Recueillons-nous pour mieux les saisir et les comprendre. Une note argentine, élevée, domine les autres sens. Elle paraît se rapprocher et retentit plus vive, semblable au bruit du cristal résonnant sous le choc des marteaux. Ô merveille ! cette note vibrante est produite par un petit globe qui gravite dans les espaces que nous traversons. Un autre plus éloigné, de proportions imposantes, entouré d'une ceinture de satellites fait entendre des sons plus graves. Cet hymne c'est le chant des sphères, l'harmonie produite par les astres roulant dans leurs orbites respectives. Toutes ces voix se marient et s'unissent en un cantique éternel.¹

Retournons-nous maintenant et cherchons à distinguer la terre. Voilée par la distance elle a disparu dans l'ombre. Notre soleil lui-même ne se montre plus que comme un point brillant à peine perceptible. Avançons, avançons encore. Glissons dans les plaines éthérées supporté par notre rayon rapide. Les années s'écoulent nombreuses. D'autres horizons s'ouvrent devant nous. Dans tous les sens, des amas stellaires, des mondes en voie de formation, des globes inégaux, inachevés, des astres

¹ Tout corps qui se meut dans le vide produit un son en rapport avec ses dimensions et sa vitesse.

nouveaux brillant de feux multicolores, teintés de pourpre, de vert, d'azur ; d'autres, pâles, ternes, vieillis, prêts à se dissoudre, roulent en faisant entendre des sons qui ressemblent à des râles. Partout des fourmillières de sphères et de soleils se déplacent, se croisent, se précipitent dans les abîmes de l'espace avec des vitesses diverses. Nous pourrions continuer ainsi notre course pendant deux mille ans avant d'arriver seulement à l'extrémité de la voie lactée, au bord du groupe d'astres dont notre soleil fait partie. Alors d'immenses espaces vides s'offriraient à nous. Mais au-delà de ce vide, au fond des cieux insondables se montrerait encore un entassement de sphères, de foyers brillants, semés comme une poussière humineuse dans les profondeurs inconnues. Après dix mille ans de marche nous pourrions les atteindre et constater que là s'opèrent les mêmes mouvements, que là se développent les mêmes créations, que partout enfin se déploie la puissance et la fécondité de la vie. Pour toucher aux amas qui s'entassent dans les gouffres les plus lointains des millions d'années seraient nécessaires et de là nous apercevriions toujours, toujours, de nouveaux mondes se succédant à l'infini. Nous finirions enfin par reconnaître que notre course prodigieuse ne nous aurait pas fait franchir un seul pas dans l'immensité, car l'immensité est sans bornes, sans limites ! De même que le temps s'efface devant l'éternité, les distances s'évanouissent devant l'infini !

Voilà donc le vaste domaine, voilà les nouveaux horizons que la science, que l'observation de la nature ouvrent à la pensée humaine. Comparées aux sphères énormes, aux légions astrales qui se balancent dans l'éther, comme les proportions de notre globe se réduisent et se restreignent. Ce monde de la Terre, malgré ses beautés, malgré le charme souverain dont la main divine l'a paré, ce monde devient désormais bien petit pour satisfaire notre besoin de connaissances, pour assouvir cette curiosité ardente qui est une des formes du génie humain. Ces espaces que nos instruments ont sondés nous attirent, notre esprit y plonge, mais plus il y pénètre, plus il en voit reculer les bornes. Sous les enseignements de l'astronomie, l'univers nous apparaît sous son aspect réel. Par la connaissance des lois qui règlent la marche des corps célestes, par l'unité de leurs formes, de leurs propriétés, de leurs mouvements, nous saisissons l'harmonie sublime de la création. Aux appels de cette science, l'infini s'éclaire, l'œuvre de Dieu se révèle sous sa majestueuse grandeur.

Adieu donc, cieux emboîtés de la théologie ; adieu terre, centre de l'univers, seule demeure des êtres vivants. Devant les découvertes de la science, ces conceptions mesquines disparaissent pour jamais. La pâle fiction s'évanouit devant la brillante réalité. L'astronomie vivifiée par le souffle d'une philosophie nouvelle ne nous montre pas seulement l'enchaînement des célestes créations. Elle nous fait entrevoir la loi morale qui, planant au-dessus des mondes, les gouverne, les régit, en fait une échelle d'éternelle progression. Âme humaine, contemple ces demeures innombrables, elles renferment le secret de tes destinées. Cet infini, ces mondes merveilleux, c'est ton domaine à venir, c'est l'héritage que ton Père te réserve. Observe et médite ! Au sein de ces profondeurs, sur ces disques éblouissants, tu l'as vu, partout est la vie. Sur toutes ces sphères, sur ces astres sans nombre, des humanités s'agitent, poursuivant la route que Dieu leur a tracée. Toi-même tu les parcourras ces mondes, tu apprendras un jour à les connaître. Par des existences multiples tu graviras cette échelle prodigieuse dont chaque échelon est un soleil. Tu t'élèveras par le travail, par l'étude, par la prière, laissant à chaque étape, à chaque ascension un peu de cette matière, de ces faiblesses, de ces passions, qui alourdisent tes pas. Sois patiente et résignée dans tes épreuves et après les mondes de souffrance et de nuit, tu verras les mondes de lumière et de félicité. Tes facultés embrassant toutes choses, atteindront un degré de puissance inouï. La vérité, la justice, l'amour du bien, toutes les harmonies morales éveilleront en toi leurs sublimes échos. Et un jour, ayant quitté les régions où trône la matière, illuminée des rayons de la sagesse et de l'amour de l'infini, tu verras Dieu !

Telle est la loi du monde et des âmes : Progresser, s'élever sans cesse. Progrès ! tel est le cri qui monte des abîmes et remplit l'espace. Homme, purifie-toi par le travail, par l'étude et la prière. Élève-

toi souvent par la pensée au-dessus du milieu que tu occupes, au-dessus de ce monde obscur et fangeux ! Contemple les merveilles que la main de Dieu a semées autour de toi ; observe l'univers et ses lois. De telles occupations en te reposant des misères et des puérités de l'existence présente, te fortifieront, te donneront le courage, la paix intérieure, la sérénité !

LEON DENIS.

Revue Belge du Spiritisme, (a succédé au Galiléen) 1878, pages 18, 48, 89 et 119 :

HISTOIRE DE DEUX ÂMES²

(Nouvelle inédite)

I

Qui ne connaît le lac de Côme, ce lambeau du ciel d'Italie tombé entre les montagnes, ce merveilleux éden où trône la nature parée pour une fête éternelle. Les contours tourmentés des monts qui l'encadrent, la nappe limpide et bleue de ses eaux forment un saisissant contraste. Sur ses bords, les villes et les blancs villages se succèdent comme-les perles d'un collier, puis, au-dessus, sur le flanc des collines s'étagent des jardins en terrasses tout garnis d'orangers, de citronniers, de grenadiers, de figuiers ; plus haut montent les oliviers, et les vignes revêtent les pentes d'un manteau de verdure que trouent çà et là des villas gracieuses, peintes de couleurs tendres, entourées d'une ceinture de grands arbres ombrageant de blanches statues. Au fond de l'horizon se dressent les Alpes majestueuses, couronnées d'un diadème de glaciers. Sur tout cela, respandit la lumière du midi, lumière radieuse qui revêt de tons éblouissants les crêtes des rocs et les voiles des bateaux de pêche qui glissent nombreux sur le lac paisible.

Pour jouir de toute la poésie, de tout le charme de ces lieux il faut prendre une barque et gagner le large quand vient l'heure du crépuscule. À ce moment une brise légère ride les eaux et fait frissonner les tamariniers de la rive. L'odeur pénétrante des myrtes se marie aux douces senteurs des orangers et des citronniers. De tous les points du lac s'élèvent des chants. C'est l'heure où les « contadini » et les jeunes ouvriers des fabriques regagnent leurs villages en chantant des barcarolles ; leurs mélodies arrivent à vous affaiblies par la distance. Dans le calme du soir elles semblent descendre du ciel. Bientôt à ces sons se joint le bruit des instruments de musique venant de la rive et des villas illuminées. Le lac vibre alors comme une harpe. Et si, ajoutant encore à la magie de cette scène, la lune élève son disque étincelant au-dessus des montagnes, si sous ses rayons les crêtes alpestres s'argentent, si elle jette sur les eaux transparentes ses longues traînées de lumière, oh ! alors, cet air enivrant, ces cieux si beaux, ces parfums, ces jeux de la lumière et des ombres, tout cela remplit votre âme d'une émotion inexprimable.

Le lac de Côme, dans sa partie sud est plein de grâce et de charme, mais plus haut, en se rapprochant des Alpes, son aspect devient sévère, imposant ; les roches ont des formes plus aiguës, les monts sont plus abrupts ; les jardins, les plantations d'oliviers font place çà et là à de sombres bois de sapins.

Près de Gravedona s'ouvre une vallée étroite que parcourt un torrent babillard. Quelques modestes habitations y sont disséminées dans la verdure. Au pied d'une chute bruyante par laquelle le torrent se précipite des derniers contreforts, un moulin croulant de vieillesse fait entendre son bruit monotone. Un sentier tracé à travers les cytises et les noisetiers conduit à une chaumière qu'ombragent deux grands frênes. Autour de leurs troncs grimpent des guirlandes de vignes ; elles enlacent les branches de leurs festons, et quand vient l'automne laissent pendre entre elles ces beaux raisins d'Italie, longs d'un demi-mètre, aux grains oblongs. La mesure disparaît sous une couche de lierre et sur son toit des graminées ont germé ; entre les solives, des hirondelles ont dressé leurs nids ; leurs petites têtes inquiètes se montrent au moindre bruit.

Derrière la chaumière s'étend un vaste enclos envahi par les herbes et les plantes sauvages. Une étable vide et délabrée, ouverte à tous les vents s'appuie à la haie touffue. Il y a quelques années tout

² Nouvelle révisée et republiée en 1880 sous le titre de *Giovanna*.

cela avait un aspect bien différent. Le jardin entretenu avec soin était productif et agréable à voir. L'étable abritait deux chèvres et un âne vigoureux. Piétro Menone habitait cette mesure avec sa femme Martha et ses trois enfants. Toute cette famille vivait du produit de l'enclos.

Chaque semaine Piétro chargeait son âne Ruffo de paniers de fruits et de légumes, de jarres d'huile qu'il allait vendre à Gravedona.

L'hiver on avait le lait des chèvres, les châtaignes, et dans les longues soirées on tressait des paniers, on préparait les garnitures d'osier qui servent à préserver les « fiasquettes » de vin. L'abondance régnait alors dans cette demeure. Mais les mauvais jours vinrent. Piétro atteint d'une maladie grave, languit longtemps puis mourut. Il fallut vendre les chèvres et Ruffo partit à son tour. Le jardin délaissé ne produisit plus, la misère s'abattit sur la pauvre famille. Accablé par un travail au-dessus de ses forces, minée par la douleur Martha tomba malade à son tour. Pénétrez dans cet intérieur et voyez sur ce grabat cette femme vieillie avant l'âge, au teint jauni, aux joues creuses, aux yeux brillants de fièvre : c'est elle. Voilà ce que les veilles, les souffrances et les larmes ont fait de la robuste paysanne. Ses trois enfants sont près d'elle. Léna, l'aînée, fillette de 15 ans aux membres grêles, aux traits déjà flétris par les privations et l'inquiétude, est assise sur un escabeau près du lit ; elle répare quelques guenilles usées ; ses deux petits frères à demi-couchés sur la terre battue s'essaient à tresser une corbeille. Les murs sont nus, blanchis à la chaux. Dans un coin des feuilles de fougère amoncelées forment une couche pour les garçons. Une Madone de bois recouverte d'un lambeau d'étoffe jadis bleue, quelques grossières images de saints garnissent la muraille. Un pénible silence règne dans cette pauvre demeure, silence à peine troublé par la respiration oppressée de la malade. Un rayon d'or pénétrant par la porte ouverte se joue au milieu de cette misère.

Mais un bruit léger se fait entendre ; c'est le frôlement d'une étoffe sur le sable du sentier. Les enfants se retournent et poussent une exclamation joyeuse. Une jeune fille est debout dans le cadre de la porte. Est-ce bien une jeune fille ! n'est-ce pas plutôt une créature céleste ! Le soleil, illuminant ses tresses blondes, lui fait comme une auréole ; sa robe blanche, sa taille svelte la font ressembler à ces angéliques peintures de Sanzio. Elle s'avance et à sa vue le visage amaigri de Martha s'éclaire d'un pâle sourire, les enfants l'entourent. De sa main blanche et douce elle presse les doigts brûlants de la malade. Son front se penche, elle lui fait entendre des paroles consolantes et amies. Une matrone ployant sous le poids d'un énorme panier entre à son tour, elle s'assied essoufflée et le contenu du panier s'étale bientôt sur une petite table ; des provisions de toute espèce, des fruits, un flacon de vin généreux d'Asti, des vêtements, une couverture s'entassent sur le meuble trop étroit pour les contenir.

À l'air affectueux de la visiteuse, à l'empressement avec lequel on l'accueille, on devine que ses visites sont très-fréquentes. En effet la blonde jeune fille est l'hôte habituel de ce pauvre logis, comme de tous ceux de la vallée où il y a des affligés à consoler, des souffrances à guérir, et c'est pourquoi on l'a nommée la fée des pauvres (fata dei poveri).

II

Giovana ou Jeanne Mezzo est née dans la villa dont on aperçoit de la vallée les terrasses blanchissantes. Ses 18 ans se sont écoulés dans ces lieux aimés du soleil et des fleurs . On dit que l'âme est attachée par des liens mystérieux aux régions qu'elle habite et qu'elle participe à leur grâce ou à leur rudesse. Sous ce ciel limpide d'Italie, au milieu de cette belle et sereine nature, Jeanne a grandi et toutes les harmonies physiques et morales se sont unies pour faire d'elle une merveille de beauté, de perfection. Grande, élancée, son teint blanc, ses belles nattes dorées, sa bouche mignonne garnie de dents petites et éclatantes, ses yeux d'un bleu profond et doux en font une des plus ravissantes filles du Milanais. Orpheline à 13 ans, elle a conservé de la perte des siens un

souvenir toujours vivant. Une expression de mélancolie a envahi son visage. Elle est devenue pensive, recueillie ; son front rêveur se penche souvent vers la terre, où dorment les morts aimés. Une aspiration ardente la porte vers les choses d'en haut, vers Dieu, vers l'infini. Mais elle n'oublie pas le monde cependant. Un trésor de sensibilité, de charité ineffable est en elle. Toute peine, toute douleur éveille un écho dans son cœur. Elle a consacré sa vie à ceux qui pleurent. Elle ne connaît pas de plus douce joie, de plus attachante tâche que de secourir et de consoler les malheureux.

Ainsi s'écoule sa jeunesse, entre une tante infirme et une vieille nourrice qui veille sur elle et l'accompagne dans ses visites aux indigents.

Un incident est pourtant venu depuis peu rompre l'uniformité de cette vie et jeter le trouble dans l'âme tranquille de Jeanne. Un jour qu'elle suivait le sentier bien connu qui conduit à la chaumière des Menone, des nuages noirs s'amoncelèrent au-dessus du vallon, de larges gouttes d'eau tombèrent avec bruit parmi les buissons de noisetiers et le tonnerre, grondant tout-à-coup, remplit les gorges des monts de ses éclats retentissants. Elle gagna rapidement la chaumière. À peine entrée, l'orage se déchaîna derrière elle avec une violence inouïe, courbant jusqu'à terre les cimes des arbres, voilant l'horizon d'un épais rideau de pluie. Le torrent, grossissant à vue d'œil, mêlait le bruit de ses eaux aux clameurs de la tempête. Un jeune homme, vêtu d'un costume de chasse, tenant à la main un fusil, gagna la mesure en courant et demanda à s'y abriter. Pendant que l'orage sévissait au dehors, il put examiner à loisir le lieu où il se trouvait, et à la vue de ce délabrement, à l'aspect de Martha, étendue sur son lit de souffrance, il parut s'intéresser à son infortune et posa quelques questions auxquelles Jeanne répondit en baissant les yeux. La présence, le rôle de cet ange consolateur parmi ces malheureux le toucha. Il demanda à s'associer à cette bonne œuvre et la conversation s'étant engagée entre lui et la jeune fille, l'orage était passé depuis longtemps et le soleil s'était remis à sourire qu'il ne songeait pas encore à quitter cette demeure où le hasard seul l'avait amené. Il se retira enfin, mais pour revenir souvent. Il ne se passait guère de jour sans qu'on le vît paraître à l'heure habituelle où Jeanne visitait la pauvre famille. Il restait là jusqu'après son départ, la couvant du regard, admirant sa grâce virginale, son exquise bonté pour la malade. Il finit même par prolonger ses visites bien longtemps après qu'elle s'était éloignée, causant d'elle avec Léna, accablant celle-ci de mille questions.

Quoique n'ayant jamais, avant ce jour d'orage, franchi le seuil des Menone, Maurice T... n'était point inconnu d'eux. Quinze ans auparavant un français, exilé disait-on à la suite d'événements politiques, était venu se fixer dans le pays. Il avait acheté au-dessus de Domaso, village qui borde le lac, près de Gravedona, une modeste habitation située sur une colline d'où la vue embrasse l'immense panorama des eaux et des monts, la Brianza, la Valteline et les grands pics des Alpes. L'exilé n'était pas seul, il amenait avec lui son fils, jeune garçon de huit à dix ans, dont la mère était morte en France. Maurice, en parcourant la contrée, en suivant les petits pâtres sur les rocs à la recherche des nids de palombes ou les pêcheurs de truites qui explorent le lit des torrents, eut bien vite appris la langue poétique et sonore de Dante et d'Alfiéri. Mais il fallut renoncer à ces joyeuses parties et un jour son père l'emmena à Côme, où ils prirent le chemin de fer de Milan. Arrivés dans la capitale de la Lombardie, le premier soin de l'exilé fut de placer Maurice dans une des meilleures institutions, puis il retourna s'enfermer dans le pavillon où il vivait seul avec ses livres et une vieille servante du pays. Maurice fit des progrès rapides. Sa vive intelligence, sa prodigieuse mémoire, le servirent si bien, qu'après quelques années n'ayant plus rien à apprendre dans l'établissement où il avait été placé, il dut poursuivre ses études à l'université de Pavie. En même temps que son instruction se développait, son caractère se dessinait, caractère singulier, mélange de sentiments généreux et durs. Maurice aimait instinctivement la solitude. Il avait peu d'amis. Les allures bruyantes et expansives des Lombards et des Toscans au milieu desquels il se trouvait, lui déplaisaient. Il vivait à l'écart, employant ses loisirs à

la lecture de poètes favoris. Une curiosité profonde le portait aussi vers les études philosophiques. De bonne heure il chercha le pourquoi des choses, voulant approfondir les problèmes mystérieux qui dominant toute vie et qui, semblables au flux de la mer, chassés de notre pensée par l'impuissance, y reviennent plus impérieux chaque fois. Le sentiment religieux s'était d'abord manifesté en lui par un vif amour du catholicisme. Les pompes éclatantes du culte italien, le son des orgues, les chants, les parfums, la magnificence des édifices, du « Dôme » de Milan, merveille de sculpture dont les statues de marbre se profilent en légions innombrables sur l'azur du ciel, toutes ces splendeurs du culte romain, remplissaient l'âme de Maurice d'une puissante émotion. Mais quand, les sens s'étant habitués à ces pompes retentissantes, sa raison voulut descendre au fond des dogmes, les analyser, les fouiller, quand déchirant le voile brillant et matériel qui cache aux yeux du vulgaire la pauvreté de l'enseignement catholique, il ne vit plus qu'une morale ternie, les principes du Christ faussés, un Dieu partial et cruel trônant sur un amas de superstitions, il chercha ailleurs une croyance éclairée capable de satisfaire son cœur et sa raison, son besoin de foi et de justice. Il se plongea dans l'étude des diverses philosophies, depuis les systèmes des écoles grecques jusqu'au moderne et desséchant positivisme. De ce prodigieux entassement de travaux, se dégagea pour lui une foi spiritualiste basée sur l'étude de la nature et de la conscience, et trouvant dans la communication intime de l'âme avec Dieu une force morale qu'il croyait suffisante pour maintenir l'homme dans la voie droite. Il soupçonnait que l'existence présente n'est pas la seule pour nous et que l'âme doit s'élever, par des vies successives, de mondes en mondes vers la perfection.

III

C'était surtout dans les voyages trop courts, à son gré, qu'il faisait à la demeure paternelle et pendant les excursions qui s'ensuivaient que sa pensée, stimulée par la poésie de la nature, s'élevait d'un élan rapide et fort vers Dieu. Il aimait alors à errer dans les gorges sauvages des montagnes, dans ces lieux tout retentissants au bruit des torrents et des cascades, dans les forêts de hêtres et de mélèzes, qui couvrent la pente des Alpes tessinoises. Le bruit du vent froissant les ramures et jetant dans la profondeur des bois ses notes plaintives et harmonieuses, semblables au jeu d'un orgue invisible, le murmure des eaux jaillissantes, le chant des oiseaux, jusqu'au bruit lointain de la hache frappant les troncs sonores, toutes ces voix de la solitude berçaient son âme et lui parlaient un langage de paix et d'amour. Sur les sommets baignés de lumière, sous les voûtes de verdure, sa prière montait vers Dieu autrement pure et ardente que dans les temples envahis par la foule. Les mille bruits de cette nature alpestre formaient pour lui une mélodie délicieuse dont il s'enivrait jusqu'au point d'oublier les heures et de laisser passer l'instant du retour. Mais il fallait s'arracher à ces fêtes des yeux et du cœur, pour reprendre le cours des études interrompues. Maurice passa ses examens avec succès. Hésitant ensuite entre les diverses carrières qui s'ouvraient devant lui, sur l'invitation de son père il fit son droit, fut reçu avocat et commença à exercer au barreau de Milan. Son éloquence hardie, entraînant, sa vive imagination, l'étude approfondie des causes à lui confiées l'eurent bientôt fait remarquer du monde des tribunaux ; un bel avenir s'ouvrait devant lui s'il avait voulu soumettre son esprit aux subtilités de la chicane et se faire le satellite des puissants. Mais cette âme haute et fière ne pouvait s'abaisser à de tels moyens. Les intrigues et les turpitudes des cours et des salons le remplissaient d'amertume et de dégoût. Le spectacle d'un monde oisif et corrompu étalant avec bruit sa richesse et ses titres ; la cupidité, l'égoïsme montant à l'assaut de la société et la dominant ; la probité chancelante ; la spéculation effrénée humiliant le travail régénérateur ; tous ces ulcères de notre époque de décadence et d'abaissement se montrant dans leur laideur aux yeux du jeune homme lui apprirent à mépriser les choses de ce monde, à s'en détacher de plus en plus. Dans la coupe des plaisirs où il avait voulu tremper ses lèvres, il n'avait trouvé que du fiel ; l'amour tarifé, l'orgie brutale, le jeu stupéfiant-étaient pour lui autant de monstres qui l'avaient fait reculer d'horreur. Avec de tels goûts, une disposition naturelle à la méditation, l'amour de la solitude, il vit se

dénouer peu à peu toutes les relations qu'il avait formées. Ceux qui l'avaient accueilli d'abord, rebutés par cette rigidité, par cette misanthropie qui s'exhalait en termes amers et, disons-le, par l'absence de cette bienveillance si nécessaire au sage, s'éloignèrent de Maurice et le laissèrent à ses rêves. Le vide se fit autour de lui. Un dégoût profond saisit le jeune avocat. Il refusa les causes mauvaises ou injustes qui lui étaient offertes et vit ainsi se réduire le nombre de ses clients. Ses brillantes facultés restèrent sans emploi. Un morne abattement l'envahissait, lorsque de Domaso lui parvint la nouvelle que son père, gravement malade, le demandait près de lui. Maurice partit aussitôt.

L'exilé, dévoré par la nostalgie, par cet amour du pays natal, ce besoin de la patrie que rien ne peut remplacer, l'exilé luttait en vain contre le mal qui allait l'emporter. Il mourut bientôt entre les bras de son fils. Cette mort répandit une ombre encore plus épaisse sur le front de Maurice ; sa tristesse, sa mélancolie naturelles augmentèrent. Il renonça au barreau et s'installa dans la petite maison solitaire que lui avait léguée le défunt. Son temps fut partagé entre les lectures et les excursions. Souvent, dès le matin, il prenait son fusil et, sous le prétexte de chasser, il parcourait la contrée en tous sens. Le gibier pouvait impunément passer près de lui. Plongé dans d'interminables rêveries, il ne songeait guère à le poursuivre. Il s'asseyait parfois sur quelque pointe dominant le lac, pour observer le mouvement des barques glissant sous les efforts des rameurs, les aigles planant dans le ciel, les lentes dégradations de la lumière pendant les heures du soir, et ce n'est que quand la nuit commençait à étendre son voile sur la terre, qu'il songeait enfin à regagner sa demeure.

Ce fut pendant une de ces courses que, surpris par l'orage, il se réfugia chez Martha Menone et y rencontra Jeanne. De ce jour, sa vie changea. La vue de cette enfant le réchauffa soudain. Un rayon de lumière perça l'obscurité de son âme et une voix inconnue chanta dans son cœur. D'abord, il ne se rendit point compte du sentiment nouveau qui naissait en lui. Une force magnétique le portait vers Jeanne, et il y obéissait instinctivement. Quand elle était là, devant lui, il s'oubliait à la regarder, à l'entendre. Le bruit de sa voix éveillait dans son être des échos d'une douceur infinie. Il voyait en elle plus qu'une créature humaine : c'était comme une apparition passagère, comme le reflet mystérieux d'un autre monde, un trésor de beauté, de pureté, de charité auquel Dieu prêtait une forme sensible, afin qu'en la voyant, les humains pussent comprendre le ciel et y aspirer. La présence de Jeanne l'arrachait à sa misanthropie. Elle faisait monter de son âme à son cerveau un flot de pensées bienfaisantes, généreuses. Son exemple l'invitait au bien ; il sentait le vide, l'inutilité de sa vie et comprenait enfin qu'il y avait mieux à faire ici-bas qu'à fuir les hommes et à se renfermer dans une indifférence égoïste. Il s'intéressait aux douleurs des autres ; il songeait plus souvent aux petits, aux déshérités de ce monde, à tous ceux que l'adversité accable ; il recherchait déjà les moyens de leur être utile.

Pendant leurs entrevues, quoique se parlant peu, ils échangeaient mille pensées. C'est que l'âme a des moyens de s'exprimer, de communiquer avec le dehors que la science humaine ne peut définir et analyser. Une atmosphère fluide enveloppe tous les êtres et, suivant sa nature sympathique ou contraire, ils s'attirent ou se repoussent, s'épanchent ou se referment, et c'est ainsi que s'expliquent les impressions que nous fait éprouver la vue de personnes inconnues.

Les jours s'écoulaient. Grâce aux secours de Jeanne, grâce aux soins du médecin de Gravedona, dont Maurice payait les visites, Martha était revenue à la santé. Le jour où elle put sortir, une douce surprise l'attendait au dehors. Le jardin, envahi naguère par les herbes gourmandes et les ronces enchevêtrées, était redevenu propre et coquet. L'automne avait suspendu aux arbres des guirlandes d'or ou d'émeraude. Les poiriers, les figuiers, les abricotiers ployaient sous le poids de leurs fruits. De longues grappes de raisin vermeils pendaient entre les branches des mûriers ; d'opulents légumes couvraient les carrés. Un habile jardinier, envoyé par Maurice, avait taillé les arbres, soigné la vigne et

opéré cette transformation. Il avait fait de ce coin désolé un merveilleux verger. L'hiver pouvait venir ! La vie de la pauvre famille était assurée.

Sur une des collines qui bordent le lac, à quelque distance de Gravedona, s'étend un rideau d'ifs et de cyprès. Leur sombre verdure apparaît de loin parsemée de taches d'une éclatante blancheur. Des cippes funéraires, des croix de bois ou de pierre se dressent parmi le feuillage et les fleurs. C'est le campo-santo, le champ des morts, le lieu où vient se dénouer la chaîne infinie des misères humaines. Une flore brillante s'épanouit entre les tombes et répand dans l'air d'agréables senteurs. La lumière ruisselle, et les oiseaux chantent sur les pierres sépulcrales. Qu'importe en effet à la nature que tant d'espérances et de joies y soient à jamais ensevelies aux yeux des hommes. Elle n'en poursuit pas moins le cycle de ses étonnantes transformations.

Non loin de l'entrée du cimetière, une large dalle de marbre est encadrée de rosiers, de jasmins, d'œillettes rouges parmi lesquels bourdonnent les insectes. Un saule pleureur la couvre de sa verte chevelure. Entre les longs rameaux qui balaient la pierre, on lit ces mots : « Ici reposent Giacomo et Paola Mezzo ». La pieuse main qui entretient ces fleurs c'est celle de Jeanne. Plusieurs fois par semaine elle descend prier à l'église de Gravedona et de là, suivie de sa nourrice, elle gagne le champ funèbre où la dépouille des siens gît sous un vert linceul. C'est aussi là que repose le corps de l'exilé, père de Maurice, et celui-ci, dans son taciturne ennui, aime à parcourir ces allées silencieuses dont l'aspect s'harmonise si bien avec l'état de son esprit. Un jour, les deux jeunes gens s'y rencontrèrent. Jeanne, le front collé sur la tombe de sa mère, semblait s'entretenir à voix basse avec elle. En se relevant, elle aperçut Maurice et son visage s'empourpra à sa vue. Mais lui, tout heureux de cette rencontre, s'approcha et la salua.

- Signorina, lui dit-il, je vois qu'un même mobile nous a amenés ici. Il est bien doux, n'est-ce pas, de venir rêver près de ceux qu'on a perdus et de leur prouver que leur souvenir est toujours resté dans notre cœur.

- Oui, répondit-elle, et dans l'accomplissement de ce devoir on puise des forces nouvelles, on s'affermir dans le bien. Chaque fois que je viens ici, j'en sors plus calme, plus soumise à la volonté de Dieu.

- Ressentez-vous donc aussi ce que j'éprouve auprès des morts ? reprit-il. Dès que je m'approche de la tombe de mon père, il me semble qu'une communication intime s'établit entre lui et moi. Au fond de mon être une conversation s'engage. Il me semble entendre sa voix : je lui parle et il me répond. Mais peut-être n'est-ce là qu'une illusion vaine, un effet de notre émotion.

Elle leva vers lui ses yeux qui brillaient d'un feu doux et profond.

- Non, ce n'est pas une illusion, dit-elle, moi aussi j'entends ces voix intérieures. J'ai appris depuis longtemps à les comprendre. Et ce n'est pas seulement ici qu'elles se font entendre en moi. En quelque lieu que je sois, si j'appelle par la pensée mes chers invisibles, ils viennent, ils me conseillent, ils m'encouragent, ils guident mes pas dans la vie.

- Les âmes des morts reviennent-elles donc sur la terre ?

- Pourriez-vous en douter, dit la jeune fille. Comment ceux qui nous ont aimés ici-bas se désintéresseraient-ils de nous dans l'espace. Délivrés des liens de la matière ne sont-ils pas plus libres et le souvenir de leur passé ne les ramène-t-il pas vers nous. Oui certes, ils reviennent, ils s'associent à nos joies et à nos douleurs et si Dieu le permettait, nous les verrions, à nos côtés se réjouir de nos bonnes actions et s'attrister de nos fautes.

- Mais cependant vous êtes une fervente catholique, et le catholicisme ne nous enseigne-t-il pas qu'à la mort, l'âme est jugée et, selon l'arrêt divin, éternellement rivée au lieu du châtement ou au séjour des bienheureux.

- J'adore Dieu et j'obéis de mon mieux à sa loi, mais cette loi est une loi d'amour et non une loi de rigueur. Dieu est trop bon et trop juste pour punir éternellement. L'homme, tel qu'il est sur terre, est trop faible pour que son Créateur se montre si sévère envers lui.

- Quelle sera donc la sanction du bien et comment s'accomplira la justice divine ?

- L'âme, en quittant la terre, voit se déchirer le voile matériel qui lui faisait oublier son origine et ses destins. Elle comprend alors l'ordre du monde. Elle voit le bien régner au-dessus de tout, et suivant que sa vie a été bonne ou mauvaise, conforme ou contraire à la loi de progrès et d'amour, elle jouit d'une paix délicieuse ou elle souffre d'un cruel remords, jusqu'à ce qu'elle reprenne la tâche inachevée.

- Comment cela ?

- En revenant sur cette terre d'épreuve et de douleur, travailler à son avancement, aider ses sœurs dans leur marche commune vers Dieu.

- Vous pensez donc que l'âme a plusieurs existences ici-bas ?

- Oui, je le sens, une existence ne peut suffire pour nous permettre d'atteindre la perfection, et comment, sans cela, expliquer que les enfants de Dieu soient si dissemblables de caractère de valeur morale, d'intelligence.

- Permettez-moi de m'étonner qu'à l'âge où les jeunes filles sont rieuses et folles, vous soyez si grave, si sérieuse, si éclairée des choses d'en haut.

- C'est que j'ai vécu plus que celles dont vous parlez, sans doute.

- Je crois comme vous que l'existence actuelle n'est pas la première que nous subissons, mais pourquoi le souvenir du passé est-il effacé de notre mémoire ?

- Parce que les bruits et les occupations de la vie matérielle nous détournent de l'observation intérieure de nous-même. Bien des souvenirs de mes vies passées me reviennent à l'esprit, et je crois que beaucoup de personnes pourraient ressusciter leurs existences en pensée, en analysant leurs goûts, leurs sentiments, leurs aspirations.

- L'amitié ou la répugnance instinctive que nous ressentons à première vue pour certaines personnes n'auraient-elles pas leurs sources dans ce passé obscur ?

- Oui certes, mais nous devons résister à ces sentiments de répugnance, car tous les êtres sont nos frères et nous leur devons notre affection.

- Ainsi cet élan irrésistible qui me portait vers vous dès le premier jour où je vous vis, cette force qui n'a fait que grandir depuis notre rencontre chez Martha et qui me fait vous rechercher partout, serait la preuve que nous nous sommes déjà rencontrés et connus sur terre.

La jeune fille sourit et se tut.

- Chère Signorina, continua Maurice d'un ton grave et ému, dois-je vous le dire, nos pensées s'unissent en une concordance singulière, mystérieuse. Je retrouve en vous toutes mes idées, mais ces idées voilées et confuses dans mon esprit sont en vous agrandies, lumineuses. La solitude et la

réflexion ont fait de vous un ange de bonté, de douceur ; moi, elles m'avaient aigri et rendu indifférent aux souffrances des hommes. Ce n'est que du jour où je vous ai vue à l'œuvre que j'ai compris où était le bien, le devoir, et ma vie a reçu une impulsion nouvelle. C'est à vous que je dois cette révélation, et votre présence est devenue un besoin pour moi. Laissez-moi espérer que je pourrai souvent vous revoir.

Un bruit de voix et de pas l'empêcha de continuer et vint à propos cacher le trouble de Jeanne. Un convoi mortuaire s'approchait et une psalmodie lugubre montait dans l'air. La Jeune fille appela sa nourrice, mais avant de s'éloigner elle fit un signe amical à Maurice et lui jeta ces mots : Au revoir !

Le jeune homme la suivit du regard jusqu'à ce que sa robe blanche eût disparu à l'angle de l'allée.

L'impression d'étonnement qui était née dans l'esprit de Maurice lors de sa première rencontre avec Jeanne dans la chaumière des Menone avait été grandissant à mesure qu'il apprenait mieux à la connaître. Mais peu à peu cette impression s'était changée en un sentiment tout autre. Après chacune de leurs entrevues chez Martha, il se sentait comme il l'avait dit lui-même, meilleur, plus porté vers le bien, plus doux pour ses semblables. La puissance mystérieuse qui rayonnait autour de la jeune fille l'enveloppait et faisait fondre tout ce qu'il y avait de dur et de glacial en son âme. Une force attractive invincible l'attachait à elle. Une sorte d'ivresse montait à son cerveau rien qu'en entendant le son de sa voix. Maurice aimait. Il aimait pour la première fois de sa vie. Chaque jour il découvrait en Jeanne une perfection nouvelle. Tous ceux qui la connaissaient, tous les humbles habitants de la vallée qu'elle avait secourus ne célébraient-ils pas ses vertus ? Et comme, malgré sa douceur et sa modestie elle se montrait supérieure à toutes celles à qui on pouvait la comparer. Maurice avait vu de près les jeunes filles de la grande cité lombarde, il connaissait les joyeuses enfants de Côme et des rives du lac. Nulle part il n'avait rencontré l'égale de Jeanne. Il avait vu la vanité, le désir de briller régner chez la plupart d'entre elles. Sans doute il y avait d'aimables personnes, des jeunes filles capables de rendre un époux heureux parmi celles qu'il connaissait, mais aucune n'avait cette simplicité unie à cet air noble et doux, ce je ne sais quoi de surhumain, cette flamme presque divine qui se reflétait dans les yeux de Jeanne, lui gagnait tous les cœurs et éloignait de ceux qui l'approchaient toute pensée basse ou impure. N'était-ce pas une chose merveilleuse que de l'entendre, à dix-huit ans, parler avec tant de conviction des grandes lois encore ignorées de l'homme, percer les sombres mystères de la vie et de la mort, reconforter les indécis, montrer à tous le devoir. Voilà ce que se disait Maurice après l'entrevue du cimetière, et l'image de Jeanne remplissait son esprit. Il repassait dans sa mémoire tous les incidents qui l'avaient rapproché d'elle. Il la revoyait telle qu'elle lui était apparue un dimanche, dans l'église de Gravedona, alors que, dissimulé derrière un pilier, il la contemplait comme abîmée dans sa prière, tandis qu'autour d'elle tout était bruit, mouvement de chaises remuées, froissement d'étoffes sur les dalles. Et de tous ces souvenirs, de toutes ces pensées se dégageait un rêve délicieux, rêve d'amour et de bonheur qu'il caressait silencieusement au fond de son âme.

Maurice avait rencontré maintes fois Luisa, la vieille nourrice, il avait su obtenir son amitié et il acquit d'elle la certitude qu'il serait bien accueilli à la villa Mezzo. Il s'y rendit un jour. Celui qui, rencontrant l'avocat misanthrope, aurait pu lire en lui, aurait été bien surpris du trouble et de l'émotion qu'il ressentait. La démarche qu'il allait faire ne devait-elle pas en effet détruire ou réaliser toutes ses espérances. Il fut fort bien reçu par la tante de Jeanne qui, en raison de son âge et de son état maladif, sentait le moment venu de donner un soutien naturel, un époux à sa nièce. Elle autorisa Maurice à renouveler ses visites, ce qu'il fit chaque jour. Alors commencèrent pour les deux jeunes gens ces interminables causeries, ces promenades sur la terrasse dominant le lac, pendant lesquelles ces deux âmes s'épanchaient en de mutuelles confidences. Le jour où, selon l'usage italien, les fiançailles devaient être célébrées, fut fixé et tout fut préparé pour cette fête intime à laquelle deux

ou trois amis devaient seuls prendre part. La veille de ce jour Maurice monta de bonne heure à la villa. Après le repas du soir, les deux jeunes gens gagnèrent la terrasse, d'où le regard pouvait s'étendre sur un magique horizon. Ils s'assirent en silence sous un bosquet d'orangers. Luisa se tenait un peu à l'écart. La nuit s'avancait lentement ; elle étendait sur le lac son voile bleuâtre ; elle répandait une teinte uniforme sur les champs d'oliviers, sur les vignes, sur les bois de châtaigniers, sur les villes et les villages. Tandis que l'ombre s'épaississait dans les vallées, les sommets des collines, rougis par la pourpre du soleil couchant, semblaient autant de foyers d'incendie. La nuit montait peu à peu ; ses sombres traînées s'étendirent bientôt sur les crêtes ; des lumières innombrables étincelèrent aux fenêtres des villas et des chaumières. Les ténèbres enveloppaient entièrement le lac et son Cadre de montagnes, mais vers le Nord les feux du jour mourant couronnaient encore de teintes fantastiques les colosses des Alpes. Comme une armée de géants rangée en bataille, la Bernina, la Sella, le Monte-d'Oro, la Disgrazia, vingt autres pics dressaient vers le ciel leurs cimes orgueilleuses, couronnées de neige, et sur lesquelles le soleil, avant de disparaître à l'occident, lançait ses rayons d'or. En vain la nuit cherchait à les étreindre, ils luttèrent avec elle. Dans leur gloire éblouissante ils semblaient la défier. Mais un voile passa enfin sur ces fronts superbes. Les dernières lueurs s'éteignirent. La nuit triomphait. Seule elle allait régner jusqu'à l'aurore.

À ce moment un concert argentin s'éleva dans les airs. Dans tous les villages les cloches tintaient : c'était l'Angelus, la prière du soir, le signal qui éveille chez tous, chez le pêcheur du lac, chez le bûcheron, chez le pâtre de la montagne la pensée de Dieu. Jeanne et Maurice, silencieux, recueillis, observaient ce majestueux spectacle, ils écoutaient le son mélancolique des cloches, ils suivaient du regard les belles étoiles d'or émergeant des profondeurs du ciel pour monter lentement, en légions serrées, innombrables, vers le zénith. La poésie de cette nuit remplissait leurs âmes ; leurs bouches étaient muettes, mais leurs cœurs se confondaient dans un ravissement profond. Maurice rompit le premier le silence.

- Jeanne, dit-il, vous êtes-vous demandé quelquefois ce que sont ces sphères lumineuses qui se meuvent dans l'espace. Vous êtes-vous demandé si elles sont, comme notre terre, des mondes de souffrance habités par des êtres grossiers et arriérés, ou si des âmes plus parfaites y vivent dans l'amour, dans la félicité ?

- Bien des fois, répondit-elle, j'ai parcouru ces mondes. Des protecteurs, des amis invisibles m'entraînent presque toutes les nuits vers ces espaces si beaux. À peine ai-je fermé les yeux, qu'un groupe d'Esprits aux longues robes flottantes, au front brillant m'entoure ; ils m'appellent. Je vois ma propre âme qui, semblable à eux, se dégage de mon corps et les suit. Rapides comme la pensée, nous traversons des espaces immenses peuplés de légions d'Esprits, retentissants de chants harmonieux, d'une suavité inconnue à la terre. Nous visitons ces sphères lointaines qui sont bien différentes de notre globe. Au lieu d'une matière compacte et lourde, beaucoup d'entre elles sont formées de fluides légers, aux brillantes couleurs. Tandis que les terriens se traînent péniblement à la surface de leur planète, les habitants de ces mondes, aux corps subtils et aériens, s'élèvent facilement et planent dans l'espace environnant. Ils agissent sur ces fluides légers et colorés qui composent le noyau de leurs sphères, ils leur donnent mille formes, mille aspects divers. Ce sont des palais admirables, aux colonnes éblouissantes, aux innombrables portiques ; des temples aux dômes gigantesques, tout ornés de statues, de pilastres de gazs, et dont les murailles transparentes laissent passer le regard. Partout se dressent des constructions prodigieuses auxquelles travaillent des groupes nombreux d'ouvriers sans le secours du matériel encombrant et grossier nécessaire ici-bas.

- Quels sont donc les besoins corporels des habitants de ces mondes ?

- Ils sont presque nuls. Ils ne connaissent ni le froid, ni la faim, presque pas la fatigue. Leur existence est bien simplifiée. Ils l'emploient à s'instruire, à étudier l'univers et ses lois physiques et morales. La guerre, les maladies, les passions y sont presque inconnues. Ah ! ce sont des séjours de paix et d'harmonie dont on ne peut guère se faire une idée sur notre monde de fer.

- Est-ce donc là, que se rendent les hommes vertueux en quittant la terre ?

- Oh ! il y a bien des degrés à franchir avant d'obtenir l'entrée de ces mondes. Ce sont les derniers échelons de l'existence matérielle, et ces corps qui sont pour nous diaphanes et légers sont encore grossiers et lourds comparés aux Esprits purs. Quant à notre terre, elle n'est qu'un monde bien inférieur. Ce n'est qu'après y avoir vécu un nombre d'existences suffisant pour son éducation et son avancement moral, que l'esprit le quitte pour aborder des sphères de plus en plus élevées où il prend un corps toujours moins matériel, moins assujéti aux maux, aux besoins de toute sorte. Après un nombre incalculable de vies toujours plus longues en même temps que plus douces, grandissant en science et en sagesse, toujours progressant, l'âme quitte enfin les demeures corporelles pour poursuivre dans l'infini le cours de son éternelle ascension. Ses facultés s'élargissent sans cesse, une source intarissable d'amour coule en elle ; le feu du bien l'embrase ; elle comprend l'univers ; elle connaît Dieu. Mais, hélas ! qu'elles sont loin de nous ces béatitudes, ces joies suprêmes de l'esprit. Il faut nous élever nous-mêmes vers ces hauteurs sublimes, Dieu nous en a donné les moyens. Il a voulu que nous soyons les artisans de notre bonheur. La loi du progrès n'est-elle pas écrite dans notre âme. Bénis soient donc les épreuves, les sacrifices ; tout ce qui, en déchirant notre cœur, nous purifie, nous grandit, nous éclaire. Oh ! si les hommes voulaient savoir ; s'ils daignaient rechercher le véritable but de la vie, quels horizons s'ouvriraient devant eux ! Comme les biens matériels, ces biens éphémères, leur paraîtraient misérables, et comme ils les rejetteraient pour rechercher le bien moral, la vertu, que la mort ne peut nous enlever et qui seule nous ouvre l'accès des régions bienheureuses.

Ainsi s'écoulaient les heures. Maurice s'enivrait des paroles de sa bien-aimée, car ces paroles lui enseignaient des choses que ses livres lui avaient toujours laissé ignorer. C'était pour lui comme un langage séraphique lui révélant les mystères d'outre-tombe, et en effet, Jeanne, médium inspiré, était, à son insu, l'écho d'une voix surhumaine qui retentissait dans les profondeurs de son être.

- Ô Jeanne, disait Maurice, parlez-moi encore, parlez-moi toujours. Je suis si heureux de vous entendre, si heureux que je me surprends parfois à craindre que ce bonheur s'évanouisse tout à coup. De telles félicités n'ont rien de terrestre. Il me semble que le vent âpre de la vie va souffler sur notre rêve d'amour, il me semble qu'un danger nous menace.

En vain la jeune fille cherchait à chasser ces craintes. L'approche des événements douloureux nous remplit d'une appréhension vague que l'on ne peut définir. L'âme pressent-elle donc l'avenir ? C'est là un problème suspendu au-dessus de notre intelligence et que nous ne saurions résoudre.

Qui peut compter sur le lendemain ici-bas ? Joies, richesses, honneurs, amours folles, affections austères, tout passe, tout fuit entre les mains de l'homme comme un sable subtil. Les heures amères et désolées de la vie peuvent toucher de près aux heures de bonheur et de paix, mais il est rare, quand les premières s'approchent de nous que nous ne soyons frappés par un sombre avertissement. Ainsi était Maurice. L'horloge avait sonné la dixième heure quand il se sépara de Jeanne, et une oppression pénible lui serrait le cœur quand il descendit le chemin de la villa. La nuit s'écoula pour lui longue et sans sommeil. Mais les premières clartés de l'aube chassèrent ces impressions et quand, revenu près de Jeanne, il la vit, pleine de grâce, d'enjouement, de vie, parée pour les fiançailles, ses dernières craintes s'évanouirent comme un brouillard matinal sous les rayons du soleil d'août.

Jeanne et Maurice avaient échangé les anneaux bénits par le prêtre ; l'époque de leur union était fixée. Tout entiers à leur bonheur, les jours passaient pour eux rapides. Ils ignoraient qu'un épouvantable fléau s'avancait, que ses ravages avaient dépeuplé les plaines lombardes et que l'air pur des montagnes serait impuissant à l'arrêter. Que leur importaient en effet les nouvelles du dehors, les bruits du monde. Le monde pour eux se résumait en un seul être : l'être aimé ! Leur pensée ne hantait plus que des régions extra-terrestres ; ils ne songeaient qu'à leur bonheur, à la vie qui s'ouvrait pour eux si belle, si pleine de promesses. Mais la volonté suprême allait renverser toutes ces espérances. Après avoir entrevu une félicité idéale, Maurice allait retomber dans la sombre et désespérante réalité.

Le choléra s'abattit sur les rives du lac, et Gravedona, la vallée de Domaso furent rapidement atteints. Quelques jours s'étaient à peine écoulés que déjà bien des demeures étaient vides. La fumée bleuâtre ne montait, plus au-dessus des toits. Le silence, ce silence farouche de la mort ou de la peur avait remplacé le bruit du travail et des chansons ; de grandes croix blanches étaient peintes sur les portes des chaumières. La faux de la mort avait moissonné bien des existences parmi ces familles de pêcheurs et de paysans dont les femmes et les enfants, mal vêtus, mal nourris, d'une constitution chétive, offraient une proie si facile au fléau. Tout le jour la cloche de l'église tintait le glas funèbre et de nombreux cortèges montaient vers le « campo santo ».

Le fléau n'épargna pas les Menone. Martha fut frappée la première, puis sa fille tomba malade à son tour. Toutes les familles, toutes les demeures atteintes par le choléra furent abandonnées. Les médecins étaient peu nombreux. Nul soin à attendre des parents, des amis. L'isolement, la souffrance, puis la mort, voilà ce que pouvaient espérer ceux que la contagion saisissait. Les plaintes qui s'élevaient de toutes parts, la désolation générale arrachèrent Jeanne à sa quiétude, à son bonheur. La voix impérieuse du devoir s'éleva en elle et domina la voix de l'amour. Elle alla s'asseoir au chevet des cholériques. Dédaignant le danger, sourde aux supplications de Maurice, elle partagea son temps entre les malheureux abandonnés. Son fiancé ne pouvant la détourner du péril qu'elle affrontait, imita son exemple. Jeanne passa une semaine entière au chevet des moribonds, et plusieurs expirèrent sous ses yeux. Martha et sa fille moururent malgré ses soins ; jusqu'à leurs derniers moments elle les assista, supportant avec un calme apparent le spectacle de leurs convulsions, respirant le souffle empoisonné qui s'exhalait de leurs lèvres. Tant de fatigues, tant d'émotions accablaient la jeune fille. Un jour qu'exténuée elle regagnait la villa avec Maurice, elle serait tombée défaillante sur le chemin si son fiancé ne l'avait reçue dans ses bras.

Elle dut s'aliter en rentrant et d'effrayants symptômes se manifestèrent aussitôt en elle. Un cercle de feu serrait ses tempes ; des bourdonnements insolites bruissaient dans ses oreilles ; les frissons la gagnèrent ; une teinte bistrée s'étendit autour de ses yeux. Le mal faisait de rapides progrès ; Jeanne sentait sa vie fondre comme cire sous le souffle du fléau. Dès le lendemain l'ombre de la mort flottait déjà sur ses traits. Maurice, pâle, désespéré se tenait tout près d'elle, tenant ses mains glacées dans les siennes. Approchant ses lèvres de sa bouche décolorée, il demandait à Dieu de lui faire aspirer la mort dans ses baisers.

Jeanne répondait doucement à son étreinte. Ses yeux s'attachaient sur lui avec une expression de calme, de douceur sereine. Même à ce moment solennel et malgré la souffrance qui brisait son corps, un sourire résigné éclairait son visage. Vers le soir l'agonie commença. Jeanne se tordait convulsivement, se dressant parfois sur son séant et implorant Dieu à grands cris. À ces crises affreuses succéda un abattement profond, une immobilité semblable à la mort. Seules les lèvres de la jeune fille s'agitaient doucement. En s'approchant bien près d'elle on aurait pu les entendre murmurer le nom de Maurice. Un léger serrement de main, un dernier tressaillement et Jeanne expira. L'âme de cet ange retournait vers celui qui l'avait créée.

Maurice, écrasé par la douleur, était comme un homme ivre. Les larmes ne pouvant jaillir, retombaient sur son cœur et le noyaient dans les flots d'un farouche désespoir. La nuit venue, on plaça des cierges allumés près du lit ; un crucifix reposait sur la poitrine de la morte dont les blonds cheveux épars formaient une couronne d'or autour de sa tête pâlie. Des sanglots à demi comprimés s'élevaient des coins de la salle. La tante, la vieille nourrice de Jeanne, quelques pauvres gens à qui la morte avait été secourable, priaient et pleuraient. Maurice s'approcha de la fenêtre toute grande ouverte. Ironie de la nature ! Le disque éclatant de la lune éclairait plaines et monts, des senteurs balsamiques flottaient dans l'air ; le ruisseau en courant sur les pierres faisait entendre sa joyeuse chanson à laquelle répondait le rossignol suspendu sur les hautes branches. Tout était lumière et chants, tandis que là, sur sa virginale couche, la douce enfant dormait déjà de l'éternel sommeil. Ainsi pensait Maurice et mille idées sombres et tumultueuses grondaient dans son cerveau comme un vent d'orage.

« Quel est donc ce Dieu cruel qui se joue ainsi de notre cœur. Lui avoir montré le bonheur, le lui avoir fait toucher pour le lui dérober aussitôt. Quoi ! ces rêves si doux, si dorés, ces rêves formés à deux étaient à jamais évanouis ! Ce cadavre qui gisait là, c'était tout ce qui restait de Jeanne !

Il ne la verrait plus, jamais, jamais ! il n'entendrait plus sa voix ; il ne verrait plus dans ses yeux ces éclairs de tendresse qui l'enivraient, qui le réchauffaient si délicieusement. Encore quelques heures et il n'y aurait plus rien d'elle, rien qu'un souvenir, souvenir déchirant qui pénètre comme un glaive dans l'âme ulcérée. Plus de courses à deux dans la vallée, plus de causeries sur la terrasse le soir, à la lumière des étoiles. Il était sombre et attristé quand il l'avait connue, comme un rayon son regard avait éclairé sa vie, et voilà que soudain tout s'éteignait. C'était fini, plus d'espérance ; le vide, la solitude affreuse, les ténèbres se reformaient autour de lui. Comme son cœur battait à coups précipités dans sa poitrine, comme sa tête brûlait ! Un poids accablant faisait courber son front et ployer ses genoux. Comme il appelait la mort ; comme il la désirait ardemment. « Viens, lui disait-il, emmène-moi avec elle, enveloppe-moi dans le même suaire, couche-nous dans la même fosse et que la même pierre nous recouvre. » Mais non, elle était morte et il lui fallait vivre. Quel abîme de douleur s'ouvrait sous ses pas ! Et la révolte éclatait de nouveau en son âme contre l'implacable destin. Tous ceux qu'il avait aimés étaient partis ainsi. Sa mère, morte alors qu'il n'était qu'un enfant, puis son père, et maintenant c'était Jeanne. Tout ce qui avait égayé sa jeunesse, sa vie, tout ce qui avait fait battre son cœur allait se résumer en trois sépulcres. « Ô, murmurait-il, être invisible qui te ris de nos larmes, ne nous as-tu fait vivre que pour nous torturer ? Je ne demandais pas à naître, moi. Pourquoi m'as-tu tiré du néant, là où l'on dort, là où l'on sommeille, là où l'on ne souffre pas ! »

L'aube vint enfin éclairer de ses pâles clartés la triste mise en scène de la mort : Jeanne déposée au cercueil, l'arrivée du prêtre, le départ pour le cimetière. Semblable à un automate, Maurice suivit la bière couverte de bouquets de roses blanches et portée par des jeunes filles de Gravedona. Abîmé dans sa douleur, il ne vit rien du cérémonial funèbre de l'église, il n'entendit point les psalmodies lugubres. Seule, la terre tombant avec un bruit sourd sur les planches du cercueil le rappela à lui. Les assistants éloignés, la fosse comblée, il se trouva seul devant la sépulture de sa fiancée. Alors son cœur se déchira ; il se jeta sur le sol, étendant ses bras au-dessus de la morte ; un sanglot souleva sa poitrine et un ruisseau de larmes coula sur ses joues.

L'hiver est venu ; d'épais nuages fuient dans le ciel ; le vent passe en mugissant sur les collines dépouillées et fait tourbillonner devant lui des amas de feuilles mortes. Maurice est assis près d'un feu qui pétille, dans sa petite chambre au-dessus du lac. Un livre est ouvert devant lui, mais il ne lit pas. De tristes pensées l'assiègent. Il songe à celle qui repose là-bas, sous la terre glacée, il prête l'oreille aux gémissements du vent qui pleure comme une légion d'âmes en peine. Parfois il se lève et va regarder derrière la vitre la nappe grise des eaux et l'horizon dont les teintes plombées s'accordent

si bien avec l'état de son esprit. Puis il saisit un coffret de bois sculpté et revenant s'asseoir près de l'âtre, il l'ouvre et en retire des fleurs desséchées, un nœud de rubans, des bijoux de femme. Il les presse sur ses lèvres et le passé évoqué se réveille un instant dans sa mémoire. Il murmure le nom de Jeanne. Les heures se succèdent. Il songea à son rêve évanoui, à son bonheur enfui. Le découragement l'a ressaisi ; le dégoût de la vie, ce dégoût amer d'autrefois, l'envahit de nouveau ; des idées de suicide germent au fond de sa pensée. La nuit se fait et le feu va s'éteindre, mais Maurice se complaît dans cette obscurité de plus en plus épaisse. Un frôlement se fait entendre derrière lui. Il se retourne et ne voit rien. C'est sans doute le bruit du vent ou les pas de la servante dans la chambre voisine. Près de la cheminée est un piano dont les touches sont muettes depuis bien longtemps. Tout à coup des sons s'élèvent de ce meuble hermétiquement fermé. Confondu de surprise, Maurice prête l'oreille : c'est un air bien connu, c'est la romance de Mignon, la romance aimée de Jeanne et qu'elle jouait si souvent le soir après le repas. Le cœur de Maurice se serre ; des larmes jaillissent de ses yeux. Il se lève, il fait le tour du piano : il n'y a personne ; le tabouret est vide. Il revient vers sa place. Est-ce une illusion des sens : une ombre blanche occupe le fauteuil qu'il vient de quitter. Tremblant, il s'approche. Oh ! ces yeux, ce regard limpide, ces cheveux blonds comme des épis mûrs, cette bouche souriante, cette taille svelte élancée c'est l'image de Jeanne. Ô magie, la tombe rend-elle donc ses hôtes ! Une voix vient caresser ses oreilles. « Ami, ne crains rien, c'est bien moi ; ne cherche pas à me saisir, je ne suis qu'un Esprit. Ne t'approche pas davantage. Reste-là, écoute-moi. » Maurice s'agenouille ; il pleure « Ô mon ange, ô ma fiancée, est-ce bien toi ? »

- « Oui, je suis ta fiancée, fiancée avec toi bien avant cette vie. Écoute, un lien éternel nous unit. Nous nous connaissons depuis des siècles, nous avons vécu côte à côte sur bien des rives, parcouru ensemble bien des existences. La première fois que je t'ai rencontré sur terre, il y a des centaines d'années, j'étais bien faible, timide et la vie était dure alors. Tu m'as prise par la main, tu m'as servi d'appui ; de ce moment nous ne nous sommes jamais quittés. Toujours nous nous suivions dans nos vies matérielles, marchant dans le même chemin, nous aimant, nous soutenant l'un l'autre. Occupé aux luttes, aux combats, tu ne pouvais faire les progrès nécessaires pour que ton esprit libre et purifié pût quitter ce monde à jamais. Dieu voulut t'éprouver. Il nous sépara ! Je pouvais monter vers d'autres sphères plus heureuses tandis que tu devais poursuivre seul ton épreuve ici-bas. Mais je préfèrai t'attendre dans l'espace. Tu as accompli deux existences depuis lors, et durant leur cours, témoin invisible de tes pensées, je n'ai cessé de veiller sur toi. Chaque fois que la mort arrachait ton âme à la matière, tu me retrouvais et le désir de t'élever te faisait reprendre avec plus d'ardeur le fardeau de l'incarnation. Cette fois j'ai tant prié, j'ai tant supplié le Seigneur qu'il m'a permis de revenir ici-bas, d'y prendre un corps et une voix pour t'enseigner le bien, la vérité. Nos amis de l'espace nous ont rapprochés, nous ont réunis, mais pour un temps limité. Je ne pouvais rester plus longtemps sur terre ma tâche étant remplie. Je ne devais pas être à toi ici-bas.

« L'heure est venue où les Esprits peuvent, avec la permission de Dieu, communiquer avec les humains. Aussi je reviens pour te guider, t'encourager, te consoler. Si tu veux que cette existence terrestre soit la dernière pour toi, si tu veux qu'à son issue nous soyons réunis pour ne plus nous séparer, consacre ta vie à tes frères, enseigne-leur la vérité. Dis-leur que le but de l'existence n'est pas d'acquérir des biens éphémères, mais de s'élever vers Dieu, d'éclairer son intelligence, de purifier son cœur. Révèle-leur les grandes lois de l'univers, l'ascension des Esprits vers la perfection. Enseigne-leur les vies multiples, les mondes innombrables, les humanités sœurs. Montre-leur l'harmonie morale dans l'infini. Laisse derrière toi les ombres de la matière, les pensées mauvaises et donne à tous l'exemple du sacrifice, du travail, de la vertu. Aie confiance en la justice de Dieu. Regarde en avant la lumière lointaine qui éclaire le but, le but suprême qui doit nous réunir dans l'amour, dans la félicité.

« Mets-toi à l'œuvre ; nous te soutiendrons, nous t'inspirerons. Je serai près de toi dans la lutte, je t'envelopperai d'un fluide bienfaisant. Ainsi que ce soir, je me rendrai visible à tes yeux ; je te révélerai ce que tu ignores encore. Et un jour, quand tout ce qu'il y a en toi de terrestre et de bas se sera évanoui, unis, confondus, nous nous élèverons ensemble vers l'Éternel en joignant nos voix à l'hymne universel qui monte de sphère en sphère jusqu'à Lui. »

J'ai rencontré Maurice T... il y a quelques mois, dans une grande ville au-delà, des monts. Il avait commencé son œuvre. Par la plume, par la parole, il travaillait à répandre cette doctrine connue sous le nom de *Spiritisme*. Les sarcasmes et les railleries pleuvaient sur lui de toutes parts. Sceptiques, dévots, indifférents, tous s'unissaient pour l'accabler. Mais lui, calme et résigné, n'en poursuivait pas moins sa tâche. « Que m'importent, me disait-il, les railleries et les dédains des hommes. Un jour viendra, l'épreuve aidant, où ils comprendront que cette vie n'est pas tout et ils songeront à Dieu et à leur avenir spirituel. Alors peut-être se souviendront-ils de ce que je leur aurais dit. La semence que j'aurais jetée en eux pourra germer. Et d'ailleurs, ajouta-t-il, en regardant le ciel, - et une larme brillait dans ses yeux - ce que je fais, c'est pour obéir à ceux qui m'aiment, c'est pour me rapprocher d'eux !... »

LÉON D...

Revue Belge du Spiritisme, 1878, pages 179 et 210 :

LA RELIGION NATURELLE

Fragment d'une conférence faite à Tours le 4 mars 1878

Par M. L. DENIS.

Messieurs, avant de terminer, je voudrais encore appeler votre attention sur un des plus grands faits de l'histoire contemporaine, sur un fait dont l'étude, tout en vous paraissant indépendante du sujet que je traite, peut cependant nous fournir l'unique solution du problème qui nous occupe. Le fait le plus considérable, celui qui domine notre siècle et dont l'accomplissement fera le triomphe ou la chute de la civilisation, c'est la lutte de l'esprit moderne, de la science unie à la démocratie contre le dogmatisme, contre la théocratie romaine.

Descendons sur le terrain du combat et voyons qui l'occupe.

D'un côté, toutes les puissances de la raison, du savoir, une foule d'aspirations vers la justice et la liberté ; de l'autre, un enseignement ténébreux et suranné, abaissant les esprits, faisant germer sous sa semence la dissimulation et la haine ; des milliers d'hommes faisant abnégation de leur raison pour se courber dans la poussière au moindre signe d'un homme prétendu infaillible. Ici la lumière naissante, le mouvement, le progrès ; là l'immobilité, la nuit profonde, la mort intellectuelle. Voilà les deux forces en présence, les deux forces qui se combattent et se combattront sans trêve, sans merci, jusqu'à ce que l'une d'elles disparaisse du sein de cette société humaine, qu'elles ébranlent sous leurs effroyables chocs.

Il semble, Messieurs, que le résultat n'est pas douteux. Le colosse d'iniquité doit succomber sous les coups de la Raison et de la Science. La théocratie romaine, après avoir perdu sa puissance temporelle, verra également son prestige sur les âmes se dissiper peu à peu pour s'évanouir bientôt. Oui, voilà ce qu'il nous semble à première vue. Et cependant quand on descend au fond des choses, quand on étudie ce grand problème, ce n'est pas la certitude du triomphe de la pensée émancipée et libre qui se dégage de cet examen. Non, Messieurs, c'est le doute, c'est la crainte, c'est l'hésitation.

En effet, depuis combien de temps la lutte se poursuit-elle ? Il y a un siècle que deux esprits géants, deux génies, dont les noms immortels retentissent encore comme une fanfare de guerre, dans la lice des idées, il y a plus d'un siècle que Voltaire et Rousseau ont déchiré le voile et montré, dans sa nudité, l'idolâtrie catholique. Puis est venue la grande époque, la puissante Révolution qui repoussant tous ces fantômes : esclavage, tyrannie, ignorance, délivra la France de l'oppression cléricale. Et depuis lors la lutte a continué, ardente, furieuse. Des générations nombreuses poursuivant un même but y ont consacré leurs forces. De nouveaux combattants descendaient sans cesse dans l'arène pour remplir les vides que la mort avait formés. À chaque lustre nouveau on a vu monter à l'assaut du colosse romain des légions d'esprits toujours plus ardents, plus impétueux.

Aujourd'hui même, tout ce qui, dans le monde latin, fait la puissance scientifique, la puissance libérale, la puissance progressive, ne combat-il pas avec la Libre Pensée contre l'Ultramontanisme ?

Eh bien ! quel est le résultat de cet antagonisme formidable, de ces efforts surhumains ? Regardons, Messieurs, regardons en arrière, mesurons le chemin parcouru. Sans doute l'instruction s'est répandue autour de nous, sans doute les libertés publiques se sont développées, mais cette religion, but des efforts communs, le catholicisme est-il abattu, est-il moins puissant ? A-t-il perdu de son autorité sur le monde ? Voyons ! Il y a un siècle, il existait en France une Église nationale, libre, privilégiée, possédant un rite, une liturgie particulière ; c'était l'Église Gallicane, l'Église des Bossuet, des Fénelon, Église qui savait résister parfois aux empiètements de Rome... Aujourd'hui, cette Église

n'est plus... Rome règne partout et à sa voix le catholicisme tout entier s'agenouille. Le Pape a perdu ses États, mais sa puissance spirituelle s'est fortifiée. Il a osé établir la hiérarchie épiscopale en plein pays protestant ; en Angleterre, en Écosse. En Allemagne, l'opposition catholique est un des grands embarras du gouvernement. En France, malgré les efforts du Parlement, de la Presse, malgré l'opinion publique, le catholicisme a relevé la tête, s'affirmant par des pèlerinages innombrables, envahissant nos institutions sociales, pénétrant au cœur même de l'enseignement, élevant à côté des Universités de l'État, ces Universités prétendues libres où une partie de la jeunesse française est façonnée aux goûts du jésuitisme et préparée aux combats de l'avenir.

Voilà la situation, Messieurs. Après une lutte d'un siècle contre toutes les forces de la Libre Pensée unie à la science, à la démocratie, le catholicisme est encore debout. Que dis-je ? Il est plus puissant, plus audacieux que jamais !

Quelle est donc la cause de cette vitalité inouïe du catholicisme ? Quelle est donc la raison de notre impuissance à l'ébranler ? Ah ! Messieurs je vous demande de me prêter toute votre attention, car je touche ici aux entrailles mêmes de la question, à la solution du grand problème. La lutte de la Libre Pensée contre le catholicisme n'a pas été seulement jusqu'alors la lutte de la raison et de la science contre la Révélation, contre l'esprit d'autorité, elle a été aussi la lutte entre les croyances et les négations. Au milieu de ce grand drame de la pensée humaine, le parti libéral s'est allié au scepticisme pour combattre la foi aveugle et fanatique. Aux dogmes catholiques l'esprit nouveau n'a opposé que des doctrines positivistes et matérialistes, *méconnaissant ainsi la nature humaine dans ses plus énergiques, dans ses plus indestructibles aspirations.*

Oui, l'on a oublié ce fait capital, immense, le sentiment religieux écrit dans la conscience de l'humanité, le sentiment religieux et les grands et solennels problèmes qui en découlent : Dieu, l'existence, la mort, problèmes qui s'imposent d'eux-mêmes, qui s'imposent à tous et qui portent en eux l'éternelle espérance et l'éternel honneur de la race humaine.

C'est ce besoin suprême des âmes ; c'est cette force qui élève l'humanité au-dessus des horizons étroits de la vie et de la terre ; ce sont ces aspirations vers l'idéal, vers l'infini que l'esprit moderne n'a pas su satisfaire ou plutôt qu'il a méconnus. Et c'est pourquoi il est resté impuissant contre le catholicisme. Au lieu des superstitions catholiques, au lieu de l'enseignement dogmatique de Rome, qu'offrait-il, en effet, à l'humanité religieuse ? Était-ce un culte plus grand, plus pur, une croyance vivifiée par les souffles de la science et de la raison. Non ! À ces âmes altérées, aspirant à une vie meilleure, espérant en une justice plus haute que celle des hommes, l'esprit moderne, au point de vue philosophique et religieux, n'a su offrir qu'une doctrine sèche et vide, froide comme la nuit du tombeau. Et les âmes religieuses ont choisi ; au vide, au néant du matérialisme, elles ont préféré le mensonge catholique qui, lui, au moins, leur parlait de Dieu. Et c'est ainsi que la femme, cette grande force sociale, la femme par qui la famille est forte ou débile ; c'est ainsi que la femme, entraînant avec elle l'enfant, nous a échappé et est allée donner au catholicisme cette redoutable puissance contre laquelle tous nos efforts se sont brisés.

En vain voudriez-vous contester ce fait ? Il me suffirait pour répondre, de vous demander si vous-mêmes, Messieurs, vous avez pu extirper ce sentiment religieux de vos propres familles, de vos intérieurs où pourtant vous vous posez en souverains absolus. Il me suffirait de vous demander si vous avez pu arracher vos épouses aux cérémonies du culte, si vous avez pu arracher vos enfants à l'enseignement catholique. Ah ! dira-t-on, c'est une nécessité sociale, c'est l'obligation de ménager nos relations et nos intérêts qui nous oblige à ces capitulations. Si cela peut-être vrai pour quelques-uns, cela est faux pour la plupart, car il en est beaucoup qui, indépendants par leur situation, ne s'en soumettent pas moins à ces exigences étroites.

Et qu'en résulte-t-il ? Il en résulte trop souvent, pour le malheur de notre pays, la divergence des idées jusqu'au sein même de la famille, où l'homme, après le travail de chaque jour, au lieu de trouver ces joies intimes et douces où le cœur se retrempe et se fortifie, ne rencontre le plus souvent qu'aigreur, hostilité. Il en résulte que le sentiment religieux obscurci et faussé chez la femme, tient en respect, annihile les efforts de l'homme vers le progrès ; il en résulte que la société est divisée en deux partis qui se rencontrent partout, se heurtent, s'équilibrent et se rendent mutuellement impuissants et improductifs.

Et j'irai plus loin, Messieurs, je vous montrerai cette puissance religieuse, ce sentiment inné de la nature humaine se faisant jour chez vous-même, dans votre propre conscience. Dites-moi, vous, hommes éclairés, vous qui avez souffert, qui avez combattu pour le bien et la Liberté, vous qui avez démasqué l'esprit de fourberie et d'iniquité du catholicisme, avez-vous dans toutes les circonstances de votre vie échappé à son influence, avez-vous refusé de participer aux pompes de son culte ? Non, Messieurs, à ces moments solennels de l'existence, le mariage, la naissance d'un enfant, vous avez voulu donner la consécration du prêtre ; vous les forts, vous les éclairés, vous vous êtes prosternés devant les autels où, à défaut de la conviction, vous apportiez par votre présence cet acquiescement tacite qui suffit au catholicisme.

Parmi ceux qui ne sont plus, parmi ceux des nôtres qui nous ont devancés dans les espaces infinis, s'il s'en est trouvé d'assez résolus, d'assez fermes, pour échapper à leurs derniers moments à ce cérémonial puéril, combien d'autres, éperdus, hésitant devant ce terrible inconnu, pour passer sous cette porte basse de la mort, ont sollicité le secours du prêtre. - Voyez donc la contradiction Messieurs, nous savons tout ce qu'il y a de faux et de mensonger dans le catholicisme ; nous savons qu'en lui réside tout obstacle au progrès social, qu'il est notre ennemi le plus dangereux, nous le combattons par nos paroles et par nos doctrines, et pourtant nous nous courbons devant lui aux grands moments de notre existence, le rendant ainsi nous-mêmes nécessaire et impérissable.

Ah ! Messieurs, quelle preuve plus éclatante faudra-t-il donc de la puissance du sentiment religieux dans l'humanité, du besoin ineffaçable de la foi en Dieu, de la croyance en des destinées meilleures. Pénétrez-vous bien de ceci, Messieurs. Dans le domaine de la foi on ne détruit que ce que l'on remplace. Et aussi longtemps que ce besoin impérieux, que ces aspirations de la race humaine n'auront de satisfaction et d'issue que dans les religions, ces religions seront indestructibles.

Qu'y a-t-il donc à faire ? J'arrive à la solution. Au lieu de vouloir anéantir ces aspirations contre lesquelles nous ne pouvons rien parce qu'elles font partie de notre propre nature, creusons-leur un vaste lit ; ouvrons-leur une voie large et éclairée ; faisons-les pures et généreuses en les pénétrant, en les vivifiant des rayons de la Science et de la Raison ; que le culte soit arraché au monopole du prêtre, et devenu laïque, qu'il s'accomplisse au sein des familles sous la forme de cérémonies simples et touchantes, qu'il soit la base de toute solidarité, de toute fraternité humaine, car l'humanité se sentira surtout une et solidaire par la connaissance de ces communes et immortelles destinées. Que chacun de nous, instruit de ces grands problèmes, devienne son propre prêtre et que l'autel s'élève dans notre cœur. Que chaque père de famille soit capable d'inculquer à ses enfants la connaissance des lois éternelles et divines d'où découle la vraie morale. À une religion d'erreur et de haine, à une organisation cléricale et despotique, opposons la Religion naturelle sans dogmes, sans mystères, sans miracles, une religion d'amour, basée sur les principes qui gouvernent les consciences et les mondes, religion où viennent se fondre un jour toutes les Églises qui divisent les peuples et par laquelle les hommes communiant dans une véritable fraternité puissent marcher ensemble vers une civilisation plus haute, vers une ère qui voie, enfin, régner sur le monde, la paix, l'harmonie, la lumière.

Je dis une religion sans dogmes. En effet, ne sont-ce pas les dogmes qui immobilisent et pétrifient l'esprit humain. Au-dessus des sectes et des systèmes faisons l'union sur le terrain des principes éternels : Dieu, l'âme immortelle, son ascension continue vers le progrès, vers le bien. Laissons à chacun la liberté de croire ce qu'il voudra en dehors de ces points essentiels, n'en imposons point d'autres. Que le champ des croyances soit assez vaste pour contenir toutes les âmes religieuses.

Je dis une religion sans prêtres. Qu'avons-nous besoin d'intermédiaires entre nous et Dieu. Les castes sacerdotales ont toujours consacré leurs efforts à l'asservissement de l'humanité. La domination absolue, tel est leur rêve et pour le réaliser elles se sont appuyées sur le despotisme, sur le fanatisme, sur l'ignorance, mère de tous les maux. Que le règne de la théocratie finisse ! Que le mercantilisme religieux disparaisse. Chassons les vendeurs du sanctuaire. Que le voile du temple se déchire et que la suprême lumière vienne éclairer toutes les intelligences. Que chaque homme devienne apte à comprendre et à appliquer les préceptes de la sublime philosophie apportée sur terre par nos frères aînés, par ces grands Esprits : Confucius, Bouddha, Socrate, Jésus. Que dans chaque groupe de famille, un homme, le plus sage, le plus éclairé, le plus vertueux, soit nommé à l'élection pour diriger les travaux religieux de la communauté, pour enseigner ses frères. Qu'il soit toujours révocable et rééligible seulement pendant un laps de temps limité. Nous aurons ainsi le vrai père spirituel, l'homme juste, désintéressé des biens matériels, ne songeant qu'à donner l'exemple de la sagesse et de la charité.

Je dis une religion sans miracles et sans mystères. Le temps de la superstition aveugle est passé. La science a éclairé la foi. L'infini s'est ouvert devant nous et dans le spectacle de ses merveilleux univers nous avons vu Dieu agrandi et magnifié. La connaissance des lois immuables et grandioses qui régissent cet univers et par dessus tout la loi morale, la loi d'ascension éternelle élevant les âmes par des vies successives et innombrables sur l'échelle infinie des mondes, toutes ces splendeurs ont rempli notre esprit d'admiration et d'amour pour l'Auteur suprême des êtres et des choses. Pour ces conceptions nouvelles il faut un culte nouveau. Plus de cérémonial puéril, plus de formes vieilles cachant le fond de l'enseignement sous une multitude de pratiques dévotieuses, de manifestations extérieures et hypocrites. Remplaçons ces restes du paganisme par un culte austère et simple. Réunissons-nous chaque semaine et, recueillis, communiant tous dans la même pensée, dans la même aspiration ardente prions en commun, écoutons de réconfortantes et salutaires instructions, chantons un hymne à l'Éternel.

C'est sous cet aspect humble et rationnel que se révélera au monde la Religion libre, purifiée, rajeunie, océan dans lequel se déverseront comme des affluents aux lits ravagés ces Églises étroites, fermées, exclusives, qui séparent les nations, pour former la Religion Universelle, la Religion de l'Avenir.

L. DENIS.

Lettre M. Viel au préfet, 18 avril 1878

Déclaration de réunion de la Ligue de l'Enseignement.

A Monsieur le Préfet du Département de la Seine
Paris le 18 Avril 1878

Monsieur le Préfet

J'ai l'honneur de vous faire part que la
Ligue de l'Enseignement fondée en 1873, et dans
laquelle se trouvent des membres de tous les
fonctions de l'enseignement public, a pour
but la perfection de l'enseignement primaire
par suite de l'application des méthodes
de la Ligue de l'Enseignement. Elle a pour
siège social au Palais de la Ville de Paris, et
a été réunie le Lundi 29 courant dans une
salle de la Mairie.

Dans l'espoir d'être reçu favorablement
à la demande de la Ligue de l'Enseignement
j'envoie respectueusement à votre Excellence
l'assurance de ma haute estime.

Yours bien dévoué
Jules Viel
Président

Ch. Rappin
Vice-Président

Jean Laurent
Trésorier

Le Secrétaire
M. Viel

M. Viel
Président
de la Ligue de l'Enseignement
N. le 18 Avril 1878
On ne reçoit pas de la Ligue
de l'Enseignement
Paris le 19 avril 1878
Bureau

Salais 1 mars 78
Mouillard rue des Marais A

Journal L'Union libérale, 27 avril 1878, p. 1 :

Compte-rendu de la Réunion du 22 avril des adhérents de la Ligue de l'Enseignement. La réunion générale des adhérents à la Ligue de l'Enseignement que nous avons annoncée a eu lieu lundi dernier dans une des salles de l'Hôtel-de-Ville. Cette société n'ayant pu avoir de séances régulières depuis plusieurs années et beaucoup de ses membres s'étant dispersés, cent personnes environ avaient seules répondu à l'invitation faite.

M. Viel, conseiller général, président, après avoir ouvert la séance, a exposé en quelques mots le but de cette réunion. Il s'agissait d'examiner une proposition de reconstitution de la Ligue à Tours, avec un programme semblable à celui qu'elle s'était imposé à l'origine et qu'elle n'avait pu remplir en raison des circonstances difficiles qui avaient suivi sa formation. Ce programme comprend : La réorganisation de la bibliothèque populaire ouverte pendant trois ans, rue Ragueneau ; la création de cours d'adultes, lectures publiques, conférences, et M. Viel ajoute que le moment est venu de donner une impulsion nouvelle aux institutions ayant pour but la diffusion de l'instruction parmi les classes laborieuses ; le pouvoir est sympathique à ces œuvres, son appui leur est acquis. Une foule d'hommes de talent, de bonne volonté demandent à coopérer à la reconstitution de la Ligue dans notre ville et à l'exécution de son programme.

La parole est donnée à M. Léon Denis, secrétaire du Comité, pour la lecture du rapport sur la situation de la Ligue à Tours. Il s'exprime en ces termes :

Messieurs et chers concitoyens,

Lorsque, après la catastrophe de 1871, la France, vaincue et mutilée, voulut rentrer en elle-même et rechercher les véritables causes de ses désastres et de son abaissement, une amère vérité se dégagait de cet examen de la conscience nationale et apparut aux yeux de tous les citoyens éclairés. Notre pays n'avait pas seulement succombé dans la lutte par l'inégalité du nombre, par la désorganisation de ses armées, il avait succombé aussi par son infériorité scientifique, par son aveuglement, par son ignorance, conséquences inévitables d'un régime de corruption qui pendant vingt années avait comprimé l'essor de l'esprit public dans ses plus hautes, dans ses plus nobles aspirations et provoqué ainsi l'affaiblissement des intelligences et des caractères. Les épreuves qui fondirent sur notre pays l'arrachèrent à sa confiance aveugle. Elles lui ouvrirent les yeux, lui apprirent à discerner ses erreurs, ses faiblesses, elles lui enseignèrent le moyen de les réparer. En étudiant les œuvres des autres peuples on reconnut que nous nous étions laissés dépasser par beaucoup d'entre eux dans la voie de l'éducation et de l'instruction nationale et que s'il était nécessaire pour relever notre patrie de réorganiser ses forces militaires, il n'était pas moins indispensable de réorganiser aussi l'instruction populaire en France, de travailler à éclairer les idées, à améliorer les mœurs, à relever les caractères.

Le nouveau régime politique que notre pays s'était donné ne pouvait manquer à cette tâche sans manquer en même temps à ses principes. Une des conditions essentielles de la vie républicaine c'est l'instruction répandue à flots dans les masses. Chaque citoyen étant appelé par ses droits électoraux et par les institutions nouvelles à prendre part aux affaires publiques, il devenait de l'intérêt commun que l'intelligence de tous fût développée, que la raison et la conscience des citoyens fussent agrandies, fortifiées par un enseignement populaire et démocratique, susceptible d'initier les foules aux lois sacrées, aux principes immuables du devoir, du progrès et du bien.

C'est ce que comprirent tous les esprits généreux, tous les Français désireux de travailler au salut et à la régénération de la patrie. Au lendemain de la guerre l'on vit naître des institutions privées, des associations nombreuses ayant pour but la diffusion de l'enseignement dans toutes les classes de la

société. Parmi ces associations celle dite de la ligue de l'Enseignement de fit bientôt remarquer par la multiplicité de ses créations, par l'étendue des services rendus à la cause populaire.

La ligue de l'enseignement fut fondée pendant les dernières années de l'Empire à Beblenheim (Haut-Rhin) par Jean Macé, auteur d'ouvrages fort répandus et dont le nom désormais illustre vient s'ajouter à la liste des apôtres de l'instruction, des bienfaiteurs de l'humanité. Elle avait d'abord pour but l'organisation de Bibliothèques populaires et de cours d'adultes et son cercle d'action, limité par les méfiances administratives, était fort restreint à l'origine. Mais la voie dans laquelle s'engageait le pays en 1871, l'avènement de la République vinrent lui assigner un rôle plus élevé, lui ouvrir un plus vaste domaine. Le siège de la ligue fut transporté à Paris et Jean Macé vit se rallier autour de lui toute la pléiade des penseurs, des écrivains, des hommes politiques qui ont consacré leur talent et leur vie au progrès intellectuel et moral de notre race. Il nous suffira de vous citer les noms d'Henri Martin, Victor Hugo, E. Arago, Brisson, Challemel-Lacour, Crémieux, Littré, pour vous donner la mesure du précieux concours, des dévouements généreux qui se groupèrent autour de l'œuvre naissante.

Le programme de la ligue fut agrandi et élevé à la hauteur des circonstances et des besoins. Il embrassa tous les moyens susceptibles de répandre la lumière parmi les classes laborieuses. Combattre l'ignorance par l'école, combattre le cabaret par des soirées attrayantes et instructives, combattre le mauvais livre par le bon, tel fut le plan de campagne de la Ligue et pour l'exécuter elle fit appel à tous les hommes de bonne volonté.

Les progrès furent rapides. L'œuvre nouvelle rayonna bientôt de Paris sur tous les points de la France. Elle s'étendit des centres populeux jusqu'aux plus humbles villages. L'étincelle qui brillait à peine au début alluma plusieurs centaines de foyers à la flamme desquels les légions d'hommes vinrent réchauffer leur intelligence, éclairer leur raison. D'innombrables bibliothèques furent ouvertes dans les villages, dans les casernes, dans les hôpitaux, dans les prisons même. Des conférenciers se multipliant allèrent en tous lieux répandre la connaissance du beau et du bien. Les résultats surpassèrent bientôt toutes les espérances. Pendant la seule année 1873, à l'aide des souscriptions recueillies par le cercle parisien, 110 bibliothèques régimentaires furent créées ; 23,500 volumes furent achetés pour le compte des cercles et bibliothèques populaires, 115 conférences furent faites sur divers points sous les auspices de la Ligue.

Nous ne dissimulons pas, Messieurs, les conséquences de cette croisade de l'enseignement. Par une communion permanente avec les meilleurs esprits du passé et du présent, s'adressant à eux au moyen du livre et de la parole, les citoyens apprenaient peu à peu à raisonner leurs intérêts et leurs devoirs, à étouffer les préjugés, à réagir contre le mal.

En faisant pénétrer jusque dans les hameaux reculés les bienfaits du livre ; en enseignant à tous le progrès et la vérité, la Ligue restreignait d'autant le domaine du Syllabus ; elle créait des hommes vraiment libres, des êtres pensants.

Elle faisait plus encore ; elle faisait la réconciliation, elle faisait l'union entre toutes les classes de la société. Faute de relations suffisantes, des préjugés séparaient encore la bourgeoisie et la classe ouvrière au lendemain de 1871. Ces relations la Ligue les créa.

Dans cette œuvre de vulgarisation, d'enseignement populaire, les classes éclairées sont venues apporter leur tribut. Elles ont fait participer le travailleur aux connaissances, au savoir qu'elles possèdent. La glace s'est rompue ; la communauté du but a rapproché les intelligences et les cœurs pour former une société vraiment démocratique, vraiment nationale.

Ce fut dans le cours de l'année 1872 que M. Jean Macé, fondateur de la Ligue, après un voyage de propagande à Nantes et dans le midi, s'arrêta dans notre ville et s'y mit en communication avec plusieurs de nos concitoyens. La parole, l'exemple de ce vaillant apôtre éveillèrent en eux le désir de faire participer la Touraine à ses bienfaits. Un comité provisoire se forma sous le titre de comité Tourangeau de la Ligue de l'enseignement, il choisit pour président M. Viel, conseiller général ; par ses soins la Ligue fut établie à Tours, ses statuts et règlements élaborés, un manifeste publié. Ce manifeste énumérait les moyens à l'aide desquels on comptait favoriser la diffusion de l'enseignement ; c'étaient :

La distribution de récompenses aux instituteurs et aux élèves les plus méritants.

Primes d'encouragement données aux parents qui s'imposeraient des sacrifices pour envoyer régulièrement les enfants aux écoles.

La création d'écoles partout où le besoin s'en faisait sentir ; la fondation de bibliothèques populaires ; l'organisation pour les adultes de cours gratuits, de conférences et de lectures publiques, tant dans les villes que dans les campagnes.

Le comité faisait appel à tous les citoyens désireux de travailler par le développement de l'instruction à la rénovation du pays.

Cet appel fut entendu, les souscriptions se multiplièrent, en un mois le nombre des adhésions s'éleva à plus de 200. Encouragé par ce premier succès, le comité provisoire provoqua une réunion générale des adhérents pour obtenir la sanction des travaux accomplis et l'élection d'un comité définitif.

Cette réunion eut lieu le 28 avril 1872 dans cette même salle, gracieusement offerte par l'administration municipale. Le programme de la ligue ayant été favorablement accueilli, les statuts adoptés, il fut procédé à l'élection d'un comité de 21 membres. Seize membres seulement réunirent dans cette séance la majorité des voix ; c'étaient MM. Viel, Salme, Charpenier, Aubert-Bouché, Plumereau, Dr Danner, Vallet, Salesse, Laboureix, Chevallier, Meneu, Schwob, Royné, Durel, Carré et Belle, auxquels s'adjoignirent par le fait de l'élection du 5 mai suivant cinq membres nouveaux : MM. Tessier, Chemallé, Mahoudeau, Denis et Pimbert.

Le nouveau comité, ainsi complété, se mit à l'œuvre et son premier soin fut de donner toute la publicité possible à notre entreprise. Il recueillit plus de 5000 fr. tant en souscriptions qu'en dons volontaires, et le nombre des adhérents s'éleva à 700. L'année 1872 fut employée à ce travail de propagande. Pendant ce temps, le comité, ne perdant pas de vue la nécessité de s'affirmer par des actes et des créations pratiques, recherchait les moyens de le faire de la façon la plus utile et le plus durable. Un projet de fondation d'école et de cours gratuits dut être abandonné, M. Chevallier, membre du comité, qui s'était chargé de cette tâche ayant été forcé de quitter notre ville. On songea alors à la création d'une bibliothèque populaire ; 500 volumes furent choisis et achetés par les soins d'une commission spéciale, le matériel nécessaire à l'installation fut réuni et le 25 mai 1873 la bibliothèque était ouverte aux adhérents dans le local de la rue Ragueneau.

Permettez-moi, Messieurs, d'appeler particulièrement votre attention sur cette date du 25 mai 1873. Elle suffit à expliquer l'insuccès de nos efforts ou du moins l'impossibilité dans laquelle nous nous sommes trouvés de réaliser notre programme en entier. C'est en effet au milieu des circonstances les plus difficiles, les plus défavorables à l'application de nos vues que nous avons commencé à agir. Comment aurions-nous pu organiser des soirées d'instruction, créer des cours, des conférences, alors que nous étions l'objet de la surveillance la plus rigoureuse, qu'il nous fallait soumettre à chaque instant nos catalogues à M. le commissaire de police, retirer des rayons de notre bibliothèque des

livres inoffensifs mis à l'index par l'autorité ? Malgré les démarches réitérées de notre honorable président M. Viel, nous ne pûmes jamais obtenir de l'autorité supérieure la reconnaissance de notre existence légale. Les mesures de suspicion prises à notre endroit étaient d'autant plus flagrantes qu'à la même époque une autre association, dite du Cercle Catholique, était affranchie de tout contrôle et pouvait étendre en toute liberté le cercle de son activité. Plusieurs fois, en exécution de l'article 10 de nos statuts, nous demandâmes l'autorisation de nous réunir en assemblée générale pour entendre le compte-rendu de nos travaux et renouveler le Comité. Sous différents prétextes cette autorisation nous fut toujours refusée.

Cette situation équivoque provoqua la retraite formelle et motivée d'un certain nombre de membres du Comité qui ne se souciaient pas de coopérer à une œuvre si mal vue en haut lieu et qui semblait condamnée d'avance à une complète paralysie. Le comité se trouva réduit de ce fait à une dizaine de membres, dont cinq seulement participèrent d'une manière vraiment active au service de la bibliothèque.

Cependant, malgré les obstacles semés sur notre route, en dépit des difficultés qui nous assaillaient, la seule création que le Comité ait pu réaliser, notre Bibliothèque, prospérait au début. Ce fait seul en montrant la vitalité de notre œuvre suffirait à la justifier.

Au cours de notre premier exercice, du 25 mai au 31 décembre 1873, 763 volumes furent distribués à 565 lecteurs. Pendant l'année 1874 ces nombres s'élevèrent à 1162 volumes pour 760 lecteurs.

Cette activité devait forcément se ralentir. Toute propagande nous étant rigoureusement interdite, le silence se faisait peu à peu autour de notre œuvre ; l'impossibilité où nous étions de renouveler, d'augmenter nos collections de livres, par suite de la prétention de l'autorité préfectorale de surveiller nos acquisitions, toutes ces causes éloignèrent insensiblement les habitués de notre bibliothèque, le nombre en devint de plus en plus restreint. Nous avons dans le principe commis la faute de limiter à nos seuls adhérents l'usage de nos collections de livres, au lieu d'y faire participer le public tout entier, ce qui eût mieux répondu à l'esprit et au but de la ligue. Privés de l'autorisation de vous réunir nous ne pûmes vous demander de modifier cet état de choses. Aussi les lecteurs devenant de jour en jour plus rares, le délaissement, l'atonie succédèrent à l'activité première. Nous étions réduits à l'inaction la plus complète, car le moindre signe de vie eût été fatal au Comité Tourangeau. En effet, pendant de longs mois et sur tous les points du pays l'on ne voyait que cercles dissous par l'autorité supérieure, bibliothèques fermées, associations d'instruction populaire dispersées. D'un seul coup un arrêté préfectoral en date du 6 août dernier fermait tous les cercles fondés par la ligue dans le département de la Seine-Inférieure. Le Comité parisien, lui-même, composé des hommes éminents dont nous avons cité plus haut les noms, ne put se réunir une seule fois pendant plus d'une année.

Voilà où nous en étions, Messieurs. En pesant ces considérations dans votre jugement, nous ne doutons pas que vous reconnaissiez qu'il nous était bien difficile de faire plus que nous n'avons fait. Faute de mieux, nous avons veillé à la conservation des ressources de la ligue. Les faibles services que rendait notre œuvre ne répondant plus aux charges qu'elle s'était imposées, nous crûmes devoir résilier le bail passé avec le propriétaire du local situé rue Ragueneau. Nos 500 volumes, le matériel d'installation de la bibliothèque furent transportés dans une salle de l'hôtel de ville, offerte par M. le maire de Tours, puis ultérieurement au siège de la Société des Démophiles, rue de Jérusalem, où ils sont encore. Les fonds restant en caisse furent déposés à la Société générale ; ils s'élèvent actuellement, intérêts compris, à la somme de 1,107 fr. 60.

Tel est, Messieurs, l'exposé rapide mais fidèle de la situation morale et matérielle de la ligue de l'enseignement, créée à Tours par vos mains. Des temps meilleurs ont succédé aux orages du passé.

Nous en avons profité pour vous réunir et remettre entre vos mains le mandat que vous nous aviez confié. Notre mission n'a pas eu les heureux effets que vous étiez en droit d'attendre. Mais si au lieu du succès nous venons vous signaler la décadence de notre œuvre, la responsabilité en remonte plus haut que nous. Nous ne saurions trop le répéter, le comité tourangeau a été constamment empêché d'accomplir sa tâche, de réaliser son programme. Il a été réduit à l'impuissance :

1° Par l'impossibilité d'arriver à la reconnaissance légale de la ligue à Tours ;

2° Par les mesures de suspicion dont il a été l'objet et les rigueurs subies par les institutions analogues ;

3° Par le refus qui lui a toujours été fait de l'autorisation de réunir l'assemblée générale des adhérents.

En présence de ces obstacles il n'avait qu'à réserver l'avenir et sauvegarder les ressources de la ligue : c'est ce qu'il a fait.

Aujourd'hui l'avenir s'ouvre devant nous sous des auspices plus favorables. L'état de choses qui nous a été fatal a fait place à un régime plus sympathique aux entreprises populaires et démocratiques. Nous croyons le moment venu de tenter de nouveaux efforts, de reconstituer la ligue sur des bases plus larges, de la pourvoir d'un nouveau programme. Le bien que nous voulions faire est plus que jamais réalisable. Sous l'impulsion des libertés publiques, la ligue de l'enseignement peut grandir et porter ses fruits. Les encouragements ne lui manquent pas. De toutes parts on nous sollicite de prendre l'initiative de sa réorganisation. Mais ce soin n'échoit pas à nous seuls. C'est à l'assemblée des adhérents, c'est à vous, Messieurs, qu'il appartient de trancher ces questions, de décider si nous devons entrer dans une voie nouvelle, de fixer l'usage que nous ferons de nos ressources dans l'intérêt de cette grande cause : l'enseignement populaire et démocratique.

Après lecture de ce rapport applaudi par l'Assemblée, M. le président demande à celle-ci s'il y a lieu de reconstituer la Ligue de l'enseignement dans notre ville. La discussion s'engage et les moyens de réorganisation ayant été exposés, l'Assemblée décide par assis et levé qu'il y a lieu de reconstituer l'œuvre.

Un seul membre a répondu à la contre-épreuve.

Il est ensuite procédé à l'élection d'un nouveau comité de direction de vingt et un membres. Sont élus :

MM. Belle, député, maire de Tours ; Viel, conseiller général ; St-Hérant, conseiller d'arrondissement ; docteur Danner, conseiller municipal ; Charpentier, conseiller municipal ; Aubert-Bouché, conseiller municipal ; Meneu, conseiller municipal ; Royer, conseiller municipal ; L. Denis, comptable ; Dupin de St-André, ministre protestant ; Malécot, rentier ; Monmignon, négociant ; Boulinguez, négociant ; L. Brousse, chef de division à la Préfecture ; Plumernel, ancien notaire ; Devaux, chef de district ; Vallet, professeur ; E. Tessier, négociant ; Carré, avocat ; de Boissy, rédacteur en chef de *l'Union libérale* ; Raffier, secrétaire de la Mairie.

À l'issue de la séance, un grand nombre de personnes sont venues donner leur adhésion à la Ligue.

Journal L'Union libérale, 29 avril 1878, p. 2 :

Chronique locale

Ligue de l'enseignement

Le comité de 21 membres nommé lundi dernier par la réunion générale des membres de la Ligue de l'enseignement s'est réuni samedi soir, sous la présidence de M. Viel, et a décidé de procéder dans le plus bref délai à la réorganisation de la Société, dont les périodes du 24 et du 16 mai avaient entravé le développement.

En attendant le procès-verbal de cette séance, nous croyons pouvoir dire que le comité a ainsi constitué le bureau : M. Belle, député, maire de Tours, président ; MM. Charpentier et le docteur Danner, conseillers municipaux, vice-présidents ; M. Saint-Héran, conseiller d'arrondissement, trésorier ; M. Denis, secrétaire général et M. Brousse secrétaire adjoint.

Le comité a ensuite remercié M. Viel du zèle qu'il a apporté dans l'exercice de ses fonctions, et l'a, sur la proposition de M. Belle, nommé président d'honneur.

Journal L'Union libérale, 8 juin 1878, p. 2 :

Chronique locale
Ligue de l'enseignement
Comité Tourangeau

Le comité tourangeau de la ligue de l'enseignement s'est réuni hier jeudi sous la présidence de M. Belle, Maire de Tours.

Il a fixé le siège définitif de ses séances rue du Commerce, 27, au 1^{er}. La Bibliothèque populaire dont la fondation a été décidée précédemment sera également établie dans ce local, et le jour de l'ouverture ultérieurement désigné.

Le comité a décidé en outre d'inaugurer une série de conférences. Sauf empêchement, la première aura lieu le dimanche 30 juin au Cirque. On espère qu'elle pourra être faite par un conférencier de talent, venu de Paris.

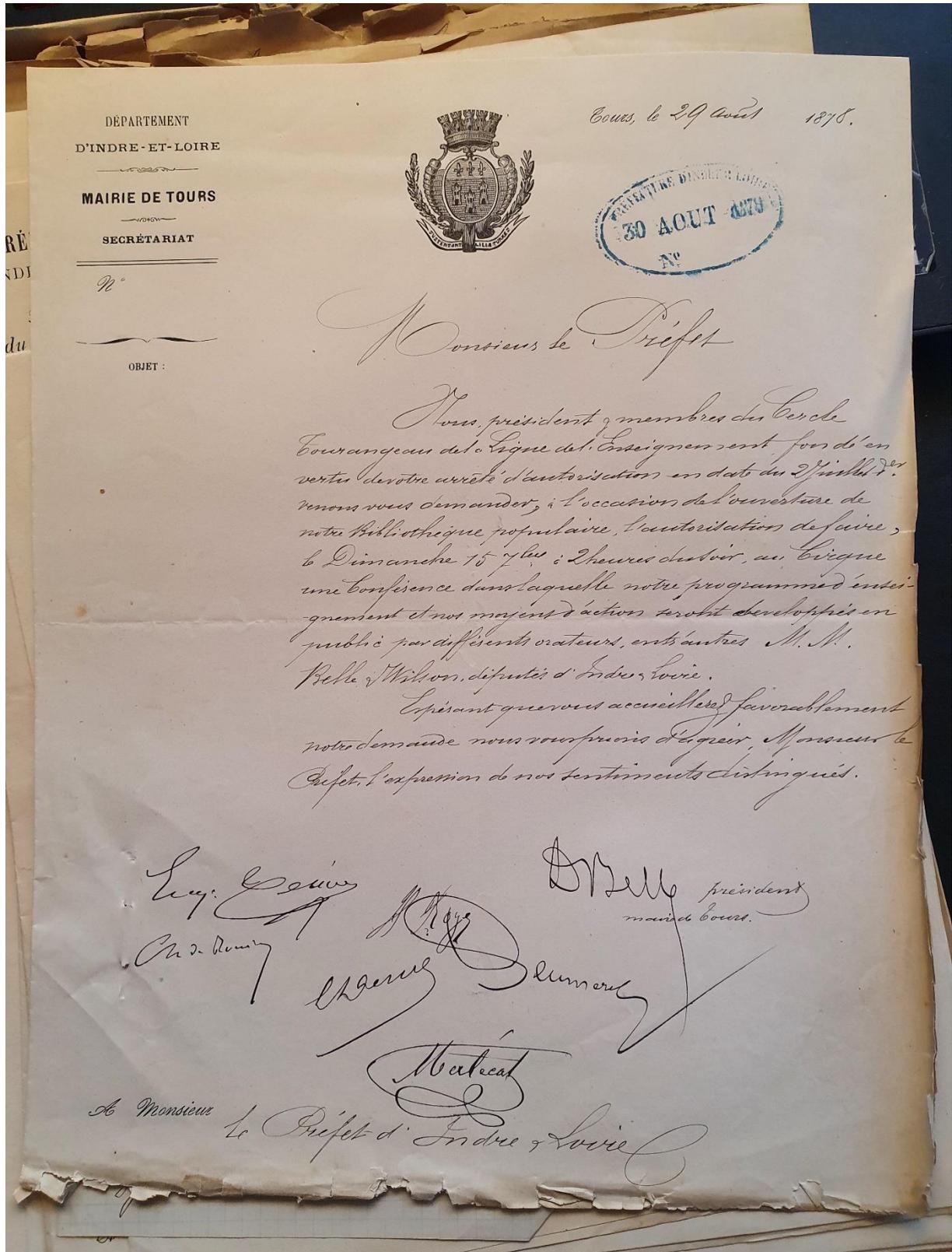
Le comité fait appel à tous les hommes de progrès, à tous les citoyens convaincus de la nécessité de répandre l'instruction par le livre et par la parole. Il sollicite leur concours matériel et moral.

Les adhésions sont reçues :

Chez M. Saint-Hérant, trésorier du comité, rue des Fossés-St-Georges, n° 8, et au bureau de *L'Union Libérale*.

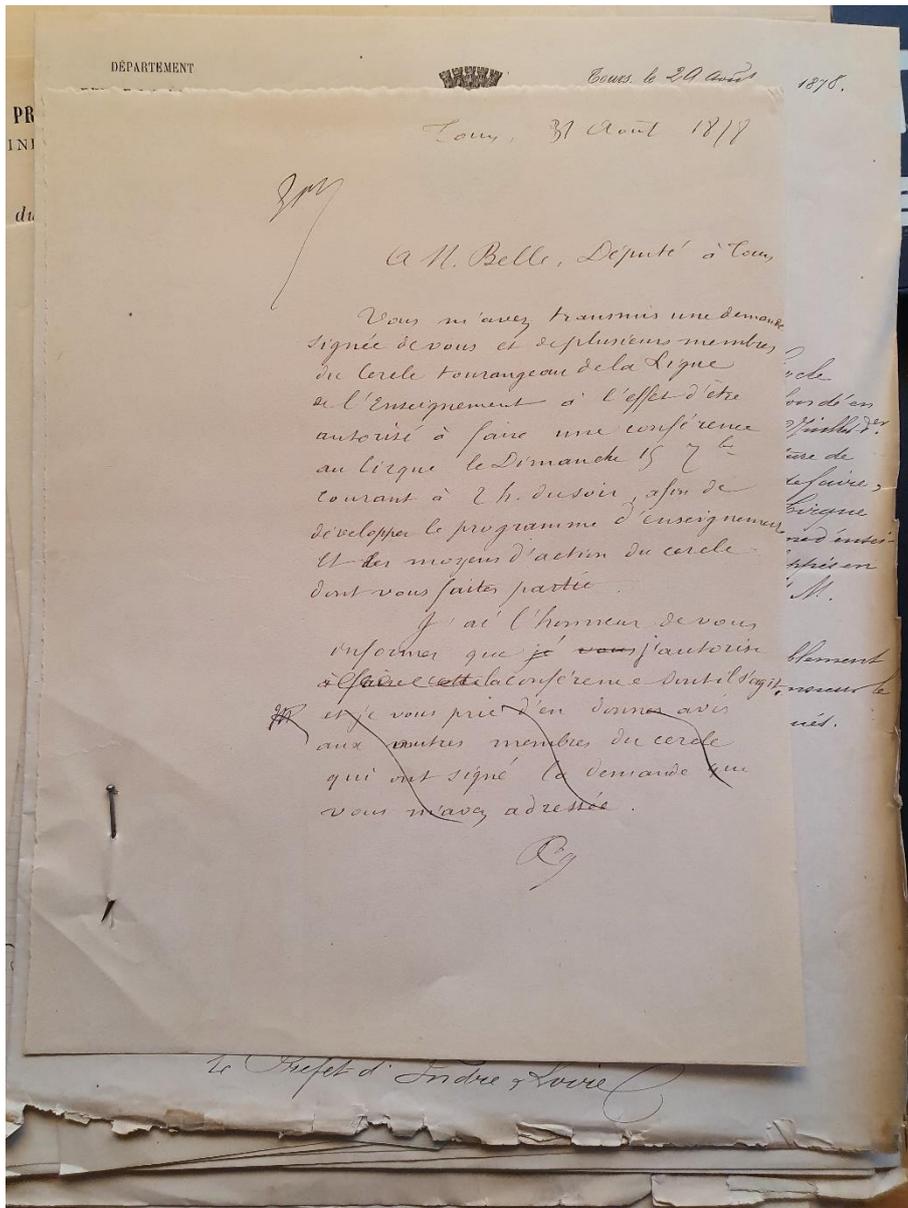
Mairie de Tours, 29 août 1878

Autorisation Conférence Publique



Préfecture Indre-et-Loire, 31 août 1878

Autorisation Conférence Publique



Journal L'Union libérale, 14 septembre 1878, p. 1 :

Chronique locale
Conférence Publique

À l'occasion de l'ouverture de la Bibliothèque populaire fondée par le cercle Tourangeau de la ligue de l'enseignement, rue du Commerce, 27, une conférence publique sera faite au Cirque, dimanche 15 septembre, à deux heures de l'après-midi. Les membres du comité, assistés de MM. les députés d'Indre-et-Loire, exposeront le programme et le but de la ligue.

Journal L'Union libérale, 16 septembre 1878, p. 1 :

Chronique locale
Ligue de l'enseignement

Nos lecteurs savent qu'un certain nombre de citoyens de notre ville, dévoués à la cause de l'instruction et persuadés que ce n'est qu'en la répandant dans les masses qu'on éclairera et qu'on mobilisera le suffrage universel, organisèrent en 1872 une ligue de l'enseignement en Touraine.

D'abord simplement tolérée, cette œuvre débuta modestement par la fondation d'une bibliothèque qui contenait six cents volumes environ. Le 24 mai puis le 16 mai survinrent, la Ligue fut inquiétée et se vit interdire la distribution des meilleurs ouvrages de son catalogue, c'est-à-dire de ceux qui étaient de nature à satisfaire les consciences indépendantes et à fortifier celles qui étaient en voie de le devenir.

Pendant ces temps troublés, cette œuvre, éminemment utile fut donc condamnée à un véritable sommeil léthargique ; mais, grâce au zèle de quelques-uns de ses membres, elle ne mourut pas.

C'est pour fêter son réveil qu'a eu lieu hier au Cirque une grande réunion à laquelle assistaient huit cents personnes environ.

M. Belle, qui la présidait, a ouvert la séance par une chaleureuse improvisation dans laquelle il a retracé l'histoire de la Ligue de l'enseignement en France et de la bibliothèque populaire de Tours. Puis, l'honorable président a indiqué le but de l'œuvre et a dit à cette occasion qu'à l'avenir la Ligue ne se contenterait pas de la propagande par le livre, qu'elle aurait aussi recours à la propagande par la parole, et à ce propos il a annoncé qu'une série de conférences aurait lieu tous les ans, dans lesquelles se feraient entendre des hommes dévoués à la cause de l'enseignement populaire.

M. Belle a ensuite donné la parole à M. Denis, secrétaire de la Ligue, qui a prononcé un très remarquable discours, dans lequel il a montré des qualités oratoires de premier ordre ; aussi a-t-il recueilli de chaleureux bravos et obtenu le succès le plus complet. C'est avec le plus grand plaisir que nous joignons nos félicitations à celles qu'a reçues le jeune orateur, à la fin de son discours, de tous les membres de la Ligue assis sur l'estrade, et de l'auditoire tout entier.

MM. Guinot, Joubert et Wilson, qui avaient été conviés à cette fête, et qui devaient y prendre la parole, n'avaient pu, à leur grand regret, s'y rendre. M. Guinot présidait la distribution des prix de l'école municipale d'Amboise ; M. Joubert était souffrant et M. Wilson était retenu à Paris par différents travaux.

M. Belle a excusé ses collègues auprès de l'auditoire et a donné la parole à M. Rivière qui, en leur absence, a bien voulu, au dernier moment, accepter de dire quelques mots. Inutile de constater que M. Rivière a obtenu, lui aussi, sa part de succès. Il nous a fait assister, en effet, pendant quelques instants à une causerie charmante et très instructive, qui a vivement intéressé l'auditoire et a brillamment terminé la séance.

Enfin, de nombreuses adhésions ont été recueillies parmi les assistants pour l'œuvre si utile dont la renaissance a été saluée avec bonheur par tous les amis de l'instruction populaire.

P.-S. – Le siège du cercle tourangeau de la Ligue de l'enseignement est rue du Commerce, n° 27.

La distribution des ouvrages commencera dimanche prochain, 22 septembre.

Journal L'Union libérale, 27 septembre 1878, p. 3 :

Bibliothèque populaire de la Ligue de l'enseignement

La Bibliothèque populaire de la Ligue de l'enseignement est ouverte tous les dimanches de 1 à 4 heures de l'après-midi, rue du Commerce, 27, au premier. Elle se compose d'un millier de volumes parmi lesquels les œuvres de Victor Hugo, Lamartine, Michelet, L. Blanc, E. Quinet, H. Martin, J. Simon, E. About, Erckmann-Chatrian, Jules Verne, etc., etc., de nombreux récits de voyages, les collections de la Bibliothèque Utile et de la Bibliothèque Nationale, le Magasin d'Éducation de J. Stahl, etc. Tous ces ouvrages sont délivrés aux adhérents pour être lus à domicile.

On devient adhérent en se faisant inscrire au siège de la Bibliothèque et en versant une cotisation annuelle dont le minimum est d'un franc.

À l'approche des longues soirées d'hiver, nous invitons nos lecteurs à utiliser ces collections pour leur instruction et leur plaisir.

Journal L'Union libérale, 21 novembre 1878, p. 3 :

Bibliothèque populaire
de la ligue de l'enseignement

Les personnes qui auraient l'intention de faire don à la bibliothèque de quelques ouvrages sont priés de vouloir bien les faire déposer au siège de la société 27 rue du Commerce, d'ici la fin de novembre, afin que ces ouvrages soient inscrits sur le catalogue qui va être imprimé et mis à la disposition de tous les adhérents.

Journal L'Union libérale, 13 janvier 1879, p. 1 :

Ligue de l'Enseignement

Le comité tourangeau, dans sa dernière séance, a reçu communication d'une demande du cercle Angevin de la Ligue de l'Enseignement, à l'effet de rapprocher les deux cercles en vue d'une action commune, susceptible de rendre plus efficace leur œuvre d'enseignement populaire.

Cette proposition a été adoptée, et il a été décidé que les conférences faites par les membres de ces cercles auraient lieu alternativement à Tours et à Angers. Pour inaugurer les conférences de l'année, M. Legludec, docteur-médecin, professeur à l'École de médecine, ex-adjoint au maire d'Angers, fera à Tours, le dimanche 19 courant, une conférence scientifique.

Une somme de 300 fr. a été votée, dans la même séance, pour nouveaux achats de livres.

M. le ministre de l'instruction publique a exprimé à M. Belle, président, ses sympathies pour l'œuvre du cercle tourangeau, et lui a fait connaître son intention de contribuer à l'augmentation du catalogue de sa bibliothèque par des dons d'ouvrages.

Nous rappelons à ce sujet que la bibliothèque populaire fondée par le cercle tourangeau est ouverte tous les dimanches, de 1 heure à 4 heures, rue du Commerce, 27, et que toute personne peut en obtenir les ouvrages en se faisant inscrire et en versant une faible cotisation annuelle.

Le secrétaire, L. DENIS.

Journal L'Union libérale, 13 janvier 1879, p. 2 :

VARIÉTÉS
L'ÎLE DE SARDAIGNE
(Notes de Voyage)

Quand vous verrai-je, Espagne...,
Et Venise et son golfe, et Rome et sa campagne,
Toi, Sicile, que ronge un volcan souterrain,
Grèce qu'on connaît trop, Sardaigne qu'on ignore,
Monts du Septentrion, du couchant, de l'aurore ?...

VICTOR HUGO. (*Feuilles d'automne*).

I

Le 21 octobre de l'an dernier, après avoir déjeuné à la hâte au restaurant *del Giappone* à Livourne, je montais à bord du vapeur *l'Italia*, de la Cie Rubattino de Gênes, en partance pour la Corse et la Sardaigne. La chaleur était aussi forte qu'en France au cœur de l'été. Une vive lumière éclairait la mer radieuse, les blanches maisons de Livourne, les formes dentelées des collines pisanes, ainsi que les lointains sommets des monts de Carrare se profilant à l'horizon. Sur le pont du vapeur s'entassaient par centaines des paysans Lucquois, allant en Corse pour la récolte des châtaignes. Munis d'énormes besaces et de parapluies géants, ces hommes sales, déguenillés, aux regards cauteleux et sombres, ressemblaient plutôt à des brigands qu'à d'honnêtes travailleurs. Quelques-uns d'entre eux jouaient à la *Morra* avec de bruyants éclats de voix et des gestes frénétiques. De l'arrière s'élevaient des bruits d'instruments à cordes, des lambeaux de chansons, des trépignements à faire trembler le navire. Trois musiciens râpés jouaient les airs populaires italiens. Au son des violons et de la harpe, des jeunes gens, hommes et filles, dansaient avec des cris de joie, des rires éclatants. Les autres passagers rangés en cercle frappaient en mesure dans leurs mains en guise d'accompagnement. Les jeunes femmes, vêtues de costumes aux vives couleurs agrémentés de pompons et de torsades, la tête nue, les cheveux ébouriffés, descendant sur le front, se pendaient langoureusement aux bras de leurs cavaliers. Le plaisir mettait un éclair dans leurs yeux.

Le vapeur avait dérapé. La proue fendait l'eau et traçait un sillage qui s'allongeait bien loin derrière nous. À droite, à gauche, la mer s'étalait immense et bleue comme le ciel. La côte d'Italie semblait fuir. Les édifices, les hautes maisons de Livourne, la gigantesque tour de la *Lanterna*, qui marque l'entrée du port, toutes ces choses s'effaçaient insensiblement. Les îles nombreuses qui composent l'archipel toscan surgissaient une à une du sein des flots, semblables à des Titans à demi submergés. C'étaient la Gorgona, la Capraja, à la cime arrondie et pelée, au port étroit, encaissé, que domine un bourg pittoresque ; à l'orient, l'île d'Elbe et ses grandes falaises rougeâtres, puis le promontoire abrupt de Piombino.

Rien n'est mieux fait pour enivrer l'âme et charmer les yeux qu'une telle traversée faite par un beau jour. Cette mer, si limpide et si bleue, les jeux de la lumière et des ombres qui revêtent les îles de mille teintes fondues, un parfum de myrtes sauvages, que la brise détache de la côte et amène jusque sur le pont du vapeur, les barques aux voiles latines qui volent légères, effleurant la surface des eaux, tous ces enchantements font naître dans l'âme du voyageur une impression délicieuse et ineffaçable.

Longtemps avant d'avoir doublé Capraja on distingue la Corse et ses montagnes bleuâtres qui se prolongent en ligne droite au loin vers le sud. On se rapproche peu à peu, et ces masses confuses se dessinent ; leurs contours s'éclairent. Sur les pentes roides qui fuient et se cachent sous les eaux, des villages sont bizarrement groupés. Des pâtres ont allumé un feu sur les crêtes, et une blanche colonne de fumée monte en spirale dans l'air.

Bientôt apparaît Bastia et ses maisons massives s'étagent en amphithéâtre jusqu'à des hauteurs couronnées de vieux forts génois sur les ruines desquels nopals et figuiers épineux poussent à l'envi. Le vapeur jette l'ancre au large, et des barques nombreuses se pressent autour de ses flancs. Les Lucquois s'y amoncellent et leur débarquement donne lieu à des incidents comiques. La douane française, soupçonneuse, bouleverse leurs besaces et les force à en étaler le contenu sur les dalles du quai.

Nous repartons, après deux heures d'escale, et longeons jusqu'au soir la côte orientale de la Corse, côte plate, marécageuse, où la fièvre règne en souveraine.

De loin en loin, du milieu des étangs, s'élève une vieille tour lézardée et solitaire, poste d'observation bâti par les Génois. Toute cette côte, aujourd'hui stérile, était un des greniers de Rome. Des colonies puissantes y florissaient. C'étaient Mariana, Aléria, villes de 40 à 50 mille habitants. Puis vinrent les barbares, Goths et Vandales détruisirent les villes et chassèrent les habitants dans les montagnes. La nature reconquit peu à peu son domaine sur l'homme. Les eaux des torrents n'étant plus retenues par les digues se répandirent sur la plaine et formèrent de vastes nappes d'eau stagnante dont les miasmes empestèrent la contrée. Cet état de choses, aggravé par les longues guerres que la Corse soutint contre Gênes, subsiste depuis des siècles, et encore aujourd'hui la partie de l'île la plus cultivable, la plus riche en humus est abandonnée durant six mois de l'année. Pendant l'été, la voiture de poste qui dessert la longue route de Bonifacio à Bastia ne traverse que des villages déserts. C'est à peine si on aperçoit, de temps à autre, debout sur le seuil d'une masure, quelque malheureux au visage jauni, à la face de spectre, grelottant de fièvre et jetant sur la diligence un regard hébété par la souffrance et la misère.

Il suffisait seulement de quelques travaux pour assainir la plaine orientale et la rendre à l'agriculture. Mais les insulaires sont pauvres, les capitaux manquent, et les Français du continent ne songent guère à la Corse. N'est-ce pas ici le cas de constater combien cette île a été longtemps tenue en disgrâce et particulièrement négligée sous le régime impérial, régime que les Corses soutenaient cependant par tous moyens ? C'est une étrange anomalie et qui pourrait faire le sujet d'une curieuse étude.

Les Corses, dont l'empire avait fait ses sbires et ses valets, ont été enrichis par lui ; quant à l'île, elle-même, elle est restée pendant un demi-siècle dans un état d'abandon complet. Jusqu'en 1830, une seule route traversait la Corse, reliant Ajaccio et Bastia ; les autres centres de populations ne communiquaient entre eux que par des sentiers pierreux, accessibles seulement aux mulets. Pas d'autres ports que ceux formés par la nature. Ce n'est que sous le règne de Louis-Philippe que le réseau des routes fut commencé. Le deuxième empire ne fit guère plus que le premier pour la Corse. Depuis quelques années, le gouvernement républicain a plus fait pour ce pays que tous ceux qui l'ont précédé. On travaille actuellement à l'agrandissement du port de Bastia ; on trace dans le centre de l'île des routes forestières qui permettront d'en exploiter les bois et les carrières. Dans son gigantesque projet d'exécution du 3^e réseau des chemins de fer, M. de Freycinet n'a pas non plus oublié la Corse, et les habitants d'Ajaccio viennent de célébrer par une fête l'inauguration des travaux de la ligne de Corte-Bastia.

La nuit était venue quand l'*Italia* pénétra dans les bouches de Bonifacio. De gros nuages couraient dans le ciel et l'assombrissaient, mais tout à coup, vers le milieu du détroit, ces nuages s'écartant, le disque entier de la lune apparut et de longues traînées d'une blanche lumière s'étendirent sur la mer et sur les îles. Les crêtes des vagues s'argentèrent : caps, rochers, promontoires sortirent en foule de l'ombre. À notre droite, nous distinguons Bonifacio perchée sur de hauts rochers sous lesquels la vague, par un incessant travail, a creusé de profondes cavernes. Plus près de nous, les écueils de Lavezzi, de sinistre mémoire. C'est là qu'en 1854 se perdit la frégate la *Sémillante*, par une tempête affreuse. Mille hommes, marins et soldats, furent engloutis pendant cette nuit, sans qu'un seul d'entre eux survécût pour rapporter les détails de la terrible catastrophe.

À gauche, se montrait la côte escarpée de Caprera, séjour de Garibaldi, puis, au deuxième plan, les montagnes de la Gallura, nom que porte la région septentrionale de la Sardaigne, région âpre, désolée, hérissée de monts nus aux flancs ravinés par les orages, et si sauvage que son aspect éveille la pensée des paysages lunaires. Trois phares éclairent ces eaux dangereuses : ceux de Bonifacio, de la Maddaléna et du cap della Testa. Leurs feux intermittents brillaient tour à tour ; l'un d'entre eux venait-il à s'éclipser qu'un autre, voilé un instant, reparaisait aussitôt, appelant à lui les regards. Plus haut, entre les nues, resplendissaient les feux du ciel, innombrables fanaux jetés comme une poussière lumineuse dans l'insondable infini. Le jeu des phares qui éclairent les bouches, le calme de la nuit, à peine troublé par le bruit de l'hélice trouant les eaux et par le chant monotone d'un matelot debout à la barre, me retenaient sur le pont. Mais le vent du nord-ouest fraichit soudain, le roulis devint plus fort et secoua violemment le vapeur. Il fallut regagner ma cabine jusqu'au jour.

Léon Denis.

(À suivre)

Journal L'Union libérale, 15 janvier 1879, p. 2 :

VARIÉTÉS
L'ÎLE DE SARDAIGNE
(Notes de Voyage)
(Suite)

II

Journal L'Union libérale, 16 janvier 1879, p. 3 :

VARIÉTÉS
L'ÎLE DE SARDAIGNE
(Notes de Voyage)
(Suite)

III

Journal L'Union libérale, 17 janvier 1879, p. 3 :

VARIÉTÉS
L'ÎLE DE SARDAIGNE
(Notes de Voyage)

(Fin)

IV

Journal L'Union libérale, 17 février 1879, p. 2 :

Chronique locale – Conférence à Angers

Dimanche dernier a eu lieu à Angers la deuxième conférence de la Ligue de l'enseignement.

« L'amphithéâtre du cirque, dit le *Patriote de l'Ouest*, auquel nous empruntons le compte-rendu de cette conférence, était devenu petit et n'a pu contenir toute la foule des auditeurs. Un certain nombre de personnes se sont estimées trop heureuses de grimper sur la plateforme de la galerie et d'y trouver une place où elles ont tenu bon jusqu'à la fin...

« C'est un membre du cercle tourangeau, M. Denis, qui a fait la conférence de dimanche. Il a pris pour sujet les États-Unis d'Amérique. L'histoire de l'enfantement laborieux de la grande République et la description de ses richesses et de sa civilisation, ont intéressé l'auditoire au plus haut degré. Le conférencier a été nombre de fois interrompu par des applaudissements et des bravos.

« M. Denis a divisé sa conférence en deux parties.

« Dans la première, il a raconté la colonisation des États-Unis par quelques familles anglaises, que la misère avait chassées de leur patrie, la conquête progressive de ce vaste territoire par la civilisation européenne, les souffrances des Anglo-Américains exploités par la métropole, leur soulèvement, leurs combats, leurs défaillances, l'héroïsme, la simplicité et le désintéressement de Washington, l'expédition française de Lafayette et de Rochambeau, et enfin l'affranchissement du nouveau peuple, qui chasse ses maîtres, se constitue en État républicain, et donne au monde le spectacle de la Liberté relevant les ruines entassées par le despotisme et la tyrannie : spectacle salubre, exemple qui sera bientôt imité, car les soldats de Lafayette et de Rochambeau sont revenus animés d'un esprit de fière indépendance, et la Révolution de 89, dérivée plus ou moins directement, plus ou moins complètement de la Révolution américaine, va briser le Joug séculaire qui pèse d'un poids si lourd sur les épaules du peuple français.

« Dans la seconde partie de sa conférence, M. Denis a tracé un tableau très coloré de la civilisation des États-Unis ; il a montré ce que peut le régime de la liberté pour la moralisation et la grandeur d'une nation. Ces présidents républicains qui ont commencé par être de simples artisans ou de pauvres bergers, et dont les noms brillent dans l'histoire à l'égal des noms les plus fameux de l'antiquité et des temps modernes, ces entreprises colossales, ces grandes réformes politiques et sociales ont été racontés avec un charme rare par le conférencier.

« M. Denis a rappelé l'amitié qui a de tout temps uni les deux grandes, républiques de l'ancien et du nouveau continent ; cette union fraternelle, féconde, impérissable, de deux pays qui se doivent trop l'un à l'autre pour se trouver jamais divisés sérieusement, et dans une péroraison éloquente, il a développé cette devise américaine qui doit désormais être la nôtre : *En avant ! toujours en avant !* »

C'est avec le plus grand plaisir que nous reproduisons ces lignes et que nous enregistrons le nouveau succès obtenu par notre jeune et sympathique compatriote.

LE CULTE DE L'AVENIR

(*Vision*)

Je vois un édifice immense, un colosse de pierre élevant vers le ciel ses deux flèches profondément fouillées par le ciseau du sculpteur. Semblables à des bras gigantesques elles montent, percent les nues, semblent y chercher Dieu. Une légion de blanches statues se dresse au-dessus des porches béants et sombres ; le marbre brodé, creusé, fouillé par mille pointes d'acier étale partout ses dentelles innombrables, ses délicates guipures. La procession de pierre des vierges, des prophètes, des rois, des martyrs se déroule sous les arcades ogivales. Les chapiteaux, les niches, les rosaces multipliées occupent la façade entière, mais à travers les ouvertures des tours on ne distingue pas les croupes de bronze des cloches et la croix du Golgotha ne domine plus la masse de granit. C'est cependant une de ces cathédrales gothiques, œuvre d'architecture merveilleuse dont se glorifient les âges. Tous les détails de structure, ses moindres ornements extérieurs ont été respectés, conservés dans leur unité, dans leur harmonie première. Seuls, ces emblèmes du catholicisme, la croix latine, la cloche d'airain ont disparu.

À l'intérieur le même fait se répète et s'accroît. Les piliers énormes se succèdent jusqu'au fond de l'édifice et la voûte grandiose déploie ses prodigieux arceaux au-dessus des chapiteaux fleuris. Une pâle lumière tombe des verrières et colore dalles et colonnes de ses reflets de pourpre et d'or. Mais les murailles sont nues, les chapelles dépourvues de décoration. Aucun de ces appareils obligés du culte romain : tableaux, autels, confessionnaux, n'apparaît à la vue. L'édifice a revêtu un aspect austère, presque rigide ; l'absence d'ornements rend plus digne et plus haute encore l'impression de grandeur qu'il produit. Quelques sièges, des tables de bois disposées dans les nefs latérales ; dans le chœur, à la place du maître-autel, une estrade recouverte d'un modeste tapis, voilà le simple appareil du culte nouveau et inconnu qui se célèbre dans la basilique séculaire.

Un bruit de voix étouffées attire mon attention. Dans une chapelle un vieillard au front large, à la chevelure grisonnante, parle à un groupe d'hommes et de femmes assemblés. Il lit des passages d'un livre et fait suivre ces lectures d'explications orales. Sous sa parole chaleureuse qui pénètre et vivifie leurs cœurs, les assistants courbent leurs fronts pensifs. Cette scène représente l'instruction religieuse faite aux chefs de famille afin que chacun de ceux-ci, éclairé des choses d'en haut et des lois morales devienne à son tour, dans le cercle de la famille, prêtre et éducateur de ses enfants. Dans une chapelle voisine, plusieurs personnes sont assises autour d'une vaste table et se livrent à des exercices d'écriture médianimique. Des ombres errent autour d'eux et semblent diriger ces travaux ; c'est une école de médiums. Plus loin, quelques vieillards, d'aspect austère, étudient des feuilles écrites qui me paraissent être des communications spirituelles. Ils les lisent, les comparent, discutent leur valeur et leurs défauts.

Mais peu à peu l'édifice, tout à l'heure morne et désert, se peuple et s'anime. Une foule empressée l'envahit. Je vois les voutes s'éclairer de mille couleurs. Des fluides, des gaz aux teintes délicieuses et fondues flottent dans le vide, enveloppent les pilastres, se glissent dans les recoins les plus obscurs et les illuminent soudain. Une harmonie suave s'élève. À un signal mille voix entonnent l'hymne à l'Éternel, hymne de reconnaissance et d'amour pour Celui en qui se résument toutes les puissances, toutes les perfections. Un orgue invisible jette aux échos ses notes graves et religieuses. Parfois le chœur se tait et des voix isolées se font entendre, voix d'hommes amples et sonores, voix de femmes plaintives, déchirantes, d'une douceur infinie, voix d'enfants semblables aux soupirs d'une harpe éolienne. Toutes les aspirations de l'âme humaine, ses douleurs, ses enthousiasmes, ses élans vers

l'infini sont exprimés par cette hymne puissante, œuvre d'un art nouveau qui puise aux sources les plus pures et les plus fécondes de l'inspiration.

Ces accents mélodieux bercent la pensée, la noient dans de délicieuses extases. Enivrée par ces sons, elle se détache des choses terrestres, s'élance et voit s'ouvrir devant elle des horizons inconnus d'où les influences matérielles sont bannies, pour faire place à la foi, à l'amour ineffable et sans bornes.

Les chants cessent et le silence se fait. Un homme vêtu d'une robe blanche gravit les degrés de l'estrade. Il tient des papiers dans sa main et en commence la lecture. La foule écoute d'une oreille attentive et recueillie. Ce sont bien les communications obtenues dans divers groupes intimes et que le conseil élu des anciens a jugé dignes d'être lues en public. Ce sont les enseignements que nos frères de l'espace, missionnaires éternels, font entendre aux hommes pour leur bien et leur avancement. Âmes généreuses, sœurs aînées de l'humanité, du sein des cieux splendides elles descendent vers ces régions de larmes stimuler leurs frères attardés dans la voie du progrès, les reconforter dans leurs épreuves, apporter à tous consolation et espérance.

Après ces lectures et pendant un instant l'estrade reste vide, l'assistance semble anxieuse et les fronts ondulent comme des épis sous un vent d'orage.

Un vénérable médium monte à son tour les degrés de la tribune. À sa vue, le recueillement se fait. Tous les regards se dirigent vers ce visage creusé par les austérités et la méditation. Sur cette face de vieillard semble flotter comme une expression séraphique. Une sorte de transfiguration l'éclaire d'une flamme mystérieuse. J'ai vu dans les tableaux des maîtres de ces visages de prophètes, de Socrate buvant la cigüe, de Christ mourant pour le monde. Telle, dans son cadre de cheveux blancs m'apparaît à cette heure la tête expressive et illuminée de ce vieillard. Il parle, sa voix grave s'élève sous les voûtes silencieuses. Il donne aux assistants une leçon de haute morale. Il leur parle de l'union qui doit régner entre eux, de leurs devoirs, de leur avenir spirituel. Il les invite à s'aimer, à se soutenir dans leurs épreuves. Une éloquence chaleureuse et pénétrante découle de sa bouche. Mais cette parole est bien celle d'un être humain. En arrière et au-dessus de ce vieillard, je vois se dresser une ombre lumineuse, une forme angélique et majestueuse qui semble l'inspirer.

Et cette ombre n'est pas la seule. Une deuxième foule s'est lentement ajoutée à la première, à la foule incarnée qui couvre le pavé de l'édifice. Des esprits innombrables se sont rassemblés sous ces arceaux. Ils emplissent l'espace, ils viennent entendre cet Esprit de vérité qui leur parle au nom du Tout-Puissant, cet esprit qui vient révéler à leurs frères de la terre les mystères d'amour qui sont le couronnement des universelles lois.

Le Médium élève ses bras vers la double assemblée. « Ô, dit-il, gerbe lumineuse, faisceau des êtres que relie un pur rayon de l'amour divin, dans ton union spirituelle tu es le symbole vivant de la grandeur de Celui qui nous créa, de l'Être Magnifique et Éternel qui nous convie à la félicité. Vous, fils de la Terre, élevez vos regards vers le but qu'il vous assigne ; secouez ce fardeau de passions qui alourdit vos pas. Dites à la matière : « Je veux, et la matière se courbera devant votre volonté. Que les vaines tristesses, que les accablants de ce monde passent sans vous atteindre et plus forts après l'épreuve, consacrez-vous à ceux qui gémissent dans le doute et l'ignorance. Ô lumière, ô vérité, quand donc luirez-vous sur ce globe. Ô suprême sagesse, quand donc tes rayons éclaireront-ils les humains ? Que de ténèbres encore à dissiper, que de souffrances morales à guérir, que de combats intellectuels à livrer. Cette terre est un séjour d'épuration et de douleur, mais vos efforts peuvent la transformer. Ne l'oubliez pas et, familiarisés avec cette pensée, travaillez avec courage, travaillez sans faiblir à votre progrès moral et à celui de vos semblables. Relève ton front abattu, ô homme, et regarde l'avenir. Marche en avant plein d'espérance, car ta destinée est grande. Écoute la voix qui retentit dans le sanctuaire de ta conscience et qui te dit : Sois bon, sois généreux, aime ton frère et

soulage-le dans ses maux, console-le dans ses afflictions. Instruis-toi ; élève tes enfants dans la vérité, dans l'amour de l'Éternel ; fais-en des êtres utiles à l'humanité, des êtres à l'intelligence droite, au jugement fort, au cœur aimant. Et tu pourras les laisser après toi avec confiance car ils posséderont l'héritage le plus précieux, le moins périssable que tu puisses leur léguer.

« Et vous, Esprits désincarnés, qui, dans les âges évanouis, avez vécu sur ce monde de la terre, qui vous y êtes purifiés dans l'épreuve, rendez aujourd'hui à vos frères qui sont dans la chair ce qu'ont fait pour vous autrefois ceux qui vous avaient devancés dans l'espace. Revenez souffler au cœur des humains la vérité, la charité, l'amour. Que sous votre influence bénie, toutes ces âmes s'éclairent, se transforment et s'élèvent. Qu'à votre appel les ténèbres se dissipent et que la vérité, enseignée par vos voix innombrables, rayonne sur ce globe attardé. Travailleurs spirituels, au milieu de la forêt d'ignorance, plantez les jalons de lumière. Ministres de la volonté éternelle venez faire entendre à la terre étonnée la nouvelle révélation ; venez compléter l'enseignement des grands missionnaires que Dieu envoya ici-bas, venez faire connaître à tous les existences multiples, les mondes innombrables, les humanités sœurs, les lois de solidarité et de vie.

« Fils de la Terre, esprits de l'espace, tous enfants de Dieu, unis dans un même amour, appuyés les uns sur les autres, élevez-vous vers l'Éternel par le travail et le sacrifice, montez ensemble les degrés de cette échelle infinie qui conduit à la perfection. »

Le médium appelle ensuite l'assistance à la prière. Tous se prosternent, esprits et incarnés. Je vois leurs prières confondues monter vers le ciel sous la forme d'une guirlande de fleurs lumineuses. Du front de chaque assistant se détache une fleur fluide teintée des plus doux reflets. Roses épanouies, tulipes au calice multicolore œillets, pensées humbles, marguerites, pâquerettes et bleuets, anémones, myosotis, glycines aux yeux bleus, boutons d'or, fleurettes des champs, fleurs des tropiques s'élèvent ensemble et montent vers les voutes. Là, elles se rapprochent les unes des autres pour former une admirable couronne dont le pinceau d'un maître pourrait à peine rendre les nuances délicates et variées. Un esprit vêtu de blanc, d'une beauté éclatante, au front duquel étincelle une étoile, apparaît et, recevant la gerbe lumineuse, l'emporte avec lui dans les profondeurs éthérées. Les assistants se relèvent et un grand mouvement se produit parmi la foule. Des malades, des infirmes s'avancent : boiteux et paralytiques soutenus par leurs frères ou leurs fils ; des femmes portant dans leurs bras des enfants pâles et chétifs. Tous se groupent autour du médium qui étend vers eux ses mains. De l'extrémité de ses doigts se détachent des rayons d'un fluide brillant et argenté qui vient se jouer sur ces faces souffreteuses. Aussitôt ces visages assombris s'éclairent, ces traits crispés par la souffrance se détendent et sourient. Les membres tordus se redressent, la vie semble se déverser à flots sur ces corps misérables. Les regards éteints se rallument. L'espoir renaît sur les fronts pâlis. Puis, émus, régénérés, ces malheureux s'éloignent et tous, grands et petits, jeunes et vieux, se retirent emportant de cette solennité une impression salutaire, une abondante provision de courage et de foi.

Comme un éclair rapide au milieu de la nuit ces chants, cette voix inspirée, ces bienfaits effluves avaient dissipé les ombres de leur vie et la grandeur et la bonté de Dieu leur était apparue un instant pour réchauffer leurs cœurs et verser sur leurs soucis la coupe céleste de l'espérance.

LEON DENIS.

Journal L'Union libérale, 13 juin 1879, p. 1 :

Ligue de l'enseignement

Cercle Tourangeau

Les membres du cercle Tourangeau de la Ligue de l'enseignement sont invités à assister à la réunion générale qui aura lieu Dimanche 15 juin, à deux heures de l'après-midi, dans une des salles de l'hôtel de ville. Il sera donné lecture du Compte-rendu de l'année et procédé à l'élection annuelle des 25 membres composant le comité administratif. Malgré cette réunion la bibliothèque populaire, rue du Commerce, 27, restera ouverte et la distribution des livres aura lieu comme d'habitude, de 1 heure à 4 heures.

Le Comité du cercle tourangeau de la ligue de l'enseignement vient d'envoyer à M. Ferry, ministre de l'instruction publique, l'adresse suivante :

Monsieur le Ministre,

Le 30 avril dernier, nos amis *de la Ligue de l'enseignement* vous envoyaient une adresse à laquelle nous donnons notre complète adhésion. Le Cercle Tourangeau qui, lui aussi, cherche à développer l'instruction dans les masses, vient à son tour vous crier : Courage Monsieur le Ministre, vous êtes dans la vérité !

Non ! l'État ne peut abandonner ses droits ; non ! l'État ne peut laisser sans contrôle les doctrines dissolvantes enseignées par les congrégations. Vous l'avez dit : « La France arriverait à se diviser en deux races qui finiraient par ne plus se connaître. »

Il est faux que vos projets de loi soient une atteinte à la liberté humaine, comme l'ont si bien dit les membres de la ligue de l'enseignement.

La liberté, elle est dans le principe que vos projets de loi tendent à réaliser : *La science à l'école, la religion à l'église.*

Veillez donc, Monsieur le Ministre, agréer l'assurance de notre concours le plus dévoué et l'expression de nos sentiments respectueux.

(Suivent les signatures.)

Journal L'Union libérale, 16 juin 1879, p. 1 :

Ligue de l'enseignement Cercle Tourangeau

Hier dimanche a eu lieu, à 2 heures, dans la grande salle de la Mairie, la réunion annuelle de la Ligue de l'enseignement, à laquelle assistaient un grand nombre d'adhérents.

M. Belle, qui présidait la séance, a d'abord rappelé, dans une chaleureuse improvisation, les débuts tourmentés par les péripéties politiques et les progrès de notre Cercle tourangeau qui, aujourd'hui, non seulement n'est plus en butte aux taquineries mesquines des gouvernements de l'ordre moral, mais est, au contraire, l'objet des faveurs du ministère.

M. le président a ensuite donné la parole à M. Denis, secrétaire de la Ligue, qui a lu le rapport suivant :

Messieurs et chers concitoyens,

Le 22 avril 1878, l'assemblée générale des adhérents confiait au Comité présent devant vous la mission de relever une œuvre tombée. Il s'agissait de réorganiser le Cercle Tourangeau qui, après une existence précaire de trois années - de 1873 à 1875 - privé des moyens d'action nécessaires à son développement, en butte à une étroite surveillance et à des mesures inquisitoriales, avait dû se résigner à l'inaction dès 1876, remettant à des temps moins troublés la poursuite de son œuvre d'enseignement populaire. Le moment où vous nous consacriez vos votes était un moment propice. Le système de compression qui pesa si longtemps sur la France avait enfin faire place à un régime libéral, favorable aux entreprises démocratiques. L'heure était venue de tenter un nouvel et plus grand effort, de reconstituer la Ligue en Touraine sur de plus larges bases, d'assurer son avenir par des actes et des créations utiles. C'est à quoi s'occupa le nouveau Comité. Son premier soin fut de constituer son bureau. M. Viel n'ayant pu, en raison de ses occupations nombreuses, conserver les fonctions de Président, ces fonctions furent confiées à M. Belle, député et maire de Tours, dont la sollicitude et le dévouement ont contribué pour une large part aux développements ultérieurs de la Ligue. MM. Charpentier et Danner furent nommés vice-présidents. Son organisation intérieure terminée, le comité se livra à une active propagande. Des listes de souscription furent répandues, de nombreuses adhésions recueillies, parmi lesquelles celles des quatre députés d'Indre-et-Loire, de plusieurs conseillers généraux, d'arrondissement, etc. Le montant des cotisations reçues s'éleva à 2,045 francs et le nombre des adhérents à 650. Des démarches furent faites près de l'autorité compétente afin d'obtenir la reconnaissance légale du Cercle et l'autorisation d'ouvrir une Bibliothèque. Cette autorisation nous a été accordée par M. le Préfet d'Indre-et-Loire le 2 juillet suivant.

Sur les fonds disponibles une somme de mille francs fut consacrée à l'acquisition de 400 volumes choisis avec soin parmi les ouvrages susceptibles de développer dans les intelligences le sentiment du beau et du bien. Réunis à l'ancienne collection du Cercle, ces volumes formaient un total d'un millier d'ouvrages. Le local nécessaire à leur installation ayant été choisi et les travaux d'aménagement exécutés, le Comité voulut annoncer par une manifestation publique l'ouverture de la Bibliothèque. Cette manifestation a eu lieu le 15 septembre dernier au Cirque. Dans une conférence publique faite à cette occasion, MM. Belle et Rivière prirent la parole et développèrent devant un nombreux auditoire le programme et les moyens d'action de la Ligue.

Le dimanche suivant, 22 septembre, commença le service de notre Bibliothèque, service qui s'est continué sans interruption jusqu'à ce jour, donnant des résultats de plus en plus satisfaisants, résultats que nous vous signalons par des chiffres pleins d'éloquence. Il résulte de ces chiffres en effet

que le nombre des lecteurs, modeste au début, a été s'élevant sans cesse avec celui des volumes distribués. En 36 séances 3,675 volumes ont été délivrés à 2,402 lecteurs. La moyenne par jour de distribution a donc été de 66 lecteurs pour 102 volumes. La plus faible séance - celle d'ouverture - a été de 23 volumes ; la plus forte de 162 (20 avril).

La comparaison faite de ces chiffres, obtenus en huit mois, à ceux de l'année 1875, pendant laquelle nous n'avons enregistré que 340 lecteurs, nous dispense de tout commentaire. Un tel résultat suffit à récompenser largement nos efforts et à justifier la reconstitution du Cercle. Il nous permet d'augurer pour la Ligue le meilleur avenir dans notre ville. En ce qui concerne notre Bibliothèque, nous devons ajouter que le catalogue général des ouvrages qu'elle contient a été imprimé et mis à la disposition des adhérents. Devant les exigences croissantes du service nous avons dû nous adjoindre un collaborateur salarié, destiné à aider les membres du Comité dans la tâche de plus en plus lourde de distribuer les ouvrages et d'enregistrer les prêts. Des dons de livres nous ont été faits. En tête des donateurs nous devons citer le nom de M. Ferry, ministre de l'instruction publique, à la magnificence duquel nous devons 65 beaux volumes d'histoire et de voyages, illustrés pour la plupart, et qui seront prochainement mis en lecture. D'autres dons nous ont été faits par MM. de Boissy, Dupin de St-André, Probst, Benoit, Malécot, Victor Lefebvre, auxquels nous sommes heureux d'adresser ici l'hommage public de notre gratitude. Une somme de 300 francs a été votée récemment pour de nouvelles acquisitions de livres. Nos pouvoirs étant expirés, nous avons cru devoir laisser au Comité futur le soin d'en fixer l'emploi et compléter le catalogue en vue de la prochaine saison d'hiver.

Parmi les moyens d'action qui figurent à notre programme, il en est d'autres que la création d'une Bibliothèque. Pour obtenir une large diffusion de l'enseignement dans les classes populaires nous proposons aussi au début de fonder des écoles, de distribuer des récompenses aux instituteurs et aux élèves méritants, d'organiser des cours et des conférences. La modicité de nos ressources et, par suite, la nécessité de les faire converger vers un but unique ne nous a pas permis d'embrasser un programme aussi étendu. Nous avons cru devoir assurer avant tout la reconstitution sérieuse et durable du Cercle et de sa seule création : la Bibliothèque, laissant à l'avenir le soin de réaliser successivement les autres parties de ce programme. Il nous a été donné néanmoins d'organiser quelques conférences et de nous rendre compte des dispositions du public à ce sujet. Le cercle Angevin de la Ligue de l'enseignement nous a proposé au cours de l'année 1878 de s'unir à nous pour faciliter la création dans les deux villes de Tours et d'Angers des conférences variées, faites alternativement par les membres des deux cercles. Nous avons saisi avec empressement l'occasion qui s'offrait d'aborder un terrain nouveau, et pour l'inauguration de nos rapports avec nos collègues angevins nous avons eu la bonne fortune d'obtenir de l'un d'eux, le docteur Legludic, une conférence sur la houille qui a été faite le 19 janvier dernier, en présence d'un nombreux auditoire. Pour répondre à cette marque de bon vouloir un membre de notre comité s'est fait entendre à son tour dans une des conférences faites à Angers au nom de la Ligue.

La conférence du docteur Legludic, celle qui a signalé l'ouverture de notre Bibliothèque nous ont permis de constater les bienveillantes dispositions du public tourangeau pour cette forme d'enseignement. Toute tentative de répandre par la parole des notions saines et utiles de science, de morale, d'histoire sera accueillie avec sympathie. Assuré de l'appui du public, le Comité futur pourra établir en vue de l'hiver de 1879 80 tout un programme de cours et de conférences et consacrer à ces nouvelles créations son activité, son esprit d'initiative. Nous lui avons assuré dans ce but le concours de nombreux collaborateurs. En dehors de nos collègues d'Angers qui ont promis leur coopération active, nous avons obtenu de plusieurs professeurs du Lycée de Tours l'engagement de participer à ces utiles travaux. En ajoutant à ces éléments des ressources que pourra offrir le Comité lui-même, il

sera facile d'assurer l'exécution de ce programme et de compléter l'œuvre de vulgarisation que nous avons commencée avec succès.

Tel est, Messieurs, l'exposé sommaire des travaux du Comité. Notre œuvre, née dans des circonstances difficiles, arrêtée dans son développement et menacée de mort, a donc pu, par nos soins et à l'aide de votre concours, se relever dans le cours de cette année et rendre déjà de réels services. La mesure des sympathies qu'elle a rencontrées nous est un sûr garant de sa durée et de ses progrès à venir. Par la force même des choses elle est appelée à s'étendre, à jouer un rôle de plus en plus actif dans le grand travail d'émancipation intellectuelle et morale qui s'accomplit dans notre pays. Nous vivons à une époque remarquable, Messieurs, à une époque qui fixera l'attention de l'histoire. Un grand souffle a passé sur notre race. S'affranchissant des derniers liens qui l'attachaient à un passé d'ignorance et d'oppression, elle aspire à monter vers la lumière, à réaliser dans ses institutions sociales les souverains principes de justice. L'heure de la réparation est venue pour les humbles et pour les oubliés. Avec le bien-être matériel notre époque s'ingénie à leur donner les satisfactions de l'esprit et du cœur. L'instruction ne peut plus être désormais un privilège. Elle est due à tous les hommes et doit leur être répartie au même titre que la nature répartit à tous les êtres l'air et la clarté du jour. Cette loi, cette nécessité s'affirme surtout dans un pays de suffrage universel.

Une instruction virile qui développe l'intelligence et fortifie la raison, une éducation morale qui agrandisse le cœur sont les corollaires indispensables des libertés publiques, des droits des citoyens, les seuls moyens efficaces de régénérer une société. Le gouvernement de la République s'efforce de doter la France d'un enseignement complet qui réponde aux besoins d'un pays libre. Mais pour réaliser ses vues, pour organiser cet enseignement démocratique, pour surmonter les obstacles qu'accumulent sur ses pas les représentants du passé, il a besoin du concours de tous les hommes de progrès, de tous les partisans de l'éducation populaire. La tâche est immense et, pour l'accomplir, l'association privée, le groupement de toutes les ressources, de tous les dévouements est nécessaire ; car il ne suffit pas seulement d'ouvrir des écoles et d'obliger tous les enfants d'un pays à les fréquenter. Il y a aussi à compléter l'éducation de l'homme fait, de l'adulte qui, peu familiarisé avec la vie sociale, avec la vie politique, n'a sur ses droits, sur ses devoirs, sur le monde et sur lui-même que des notions vagues et incomplètes. Il y a à rapprocher les rangs, à préparer la fusion absolue des classes en les unissant sur ce vaste terrain de l'éducation nationale, terrain où celui qui sait devra apporter à celui qui ignore le tribut de ses connaissances. Il y a surtout nécessité de tirer l'enseignement public de l'ornière de la routine, de le débarrasser de ces méthodes surannées qui jurent avec les développements de notre civilisation ; à l'obliger, sous la pression de l'opinion publique et par l'exemple de fondations nouvelles, à s'inspirer de méthodes rationnelles qui donnent la liberté l'esprit, habituent de bonne heure l'enfant à raisonner, à observer ; qui remplissent, en un mot, au profil des idées nouvelles le même rôle que l'enseignement catholique remplit au profit des prétentions ultramontaines.

C'est sous ces aspects multiples que se révèle la raison d'être, l'utilité de notre association et la nécessité de travailler à son développement. La Ligue de l'enseignement, en établissant sur tous les points de la France d'innombrables cercles, a créé autant de foyers intellectuels, autant de centres d'action pour la lutte qui s'engage contre le préjugé, contre l'ignorance, contre l'obscurantisme clérical. 400 bibliothèques populaires ont été fondées par ses soins. Autour d'elle se groupent aujourd'hui 40 mille adhérents. En ce qui touche les projets de réforme dont il est l'auteur, notre sympathique ministre de l'Instruction publique a trouvé dans la Ligue un sérieux appui. Par l'initiative du cercle Parisien, un contre-pétitionnement s'organise pour répondre aux manifestations de nos adversaires. Notre Comité s'est associé aux efforts des fondateurs de la Ligue en signant une adresse par laquelle il encourage le ministre à persévérer dans ses résolutions.

Les cercles de la Ligue ont encore augmenté en nombre depuis un an ; ils voient s'élargir sans cesse le cercle de leur action. Il en est certains, comme celui du Havre, qui, disposant de grandes ressources, ont fondé des écoles modèles, des cours journaliers, qui possèdent de vastes immeubles où sont disposées des salles de lecture, de récréation pour la jeunesse, des salles de conférences toujours garnies d'un nombreux public. Les services rendus par ces créations sont incalculables. Si nous nous comparons à ces cercles favorisés nous trouverons notre situation bien humble sans doute, nos débuts bien modestes. Mais que tous les partisans de l'éducation populaire s'unissent à nous, qu'ils contribuent à augmenter nos ressources financières, que chacun nous apporte son obole, et grâce à ce principe d'association qui enfante des merveilles, il nous sera possible, à nous aussi, d'établir dans notre ville tous ces organes de la vie publique. Nous nous adressons avec confiance à tous les hommes soucieux de l'avenir, du relèvement de notre pays. Que notre appel soit entendu d'eux ! Qu'ils se groupent autour de notre œuvre renaissante ! Appuyés les uns sur les autres, nous travaillerons ensemble, à l'aide du livre et de la parole, à émanciper les esprits, à fortifier les caractères, à chasser de l'âme humaine tous les fantômes du passé, toutes ces ombres enfantées par une éducation fautive ou incomplète, à leur ouvrir toutes grandes les perspectives éblouissantes d'un avenir tout d'amélioration et de progrès.

Après cette lecture, qui, ainsi que l'allocution de M. Belle, a été, à plusieurs reprises, interrompue par les applaudissements de l'auditoire, M. Charpentier, vice-président, a donné lecture du rapport du trésorier, M. St Hérant, qui n'avait pu assister à la séance.

Enfin la réunion a procédé à la nomination de vingt-cinq membres du comité pour l'année 1879-1880.

171 membres ont pris part au vote :

Ont été élus :

MM. D. Belle, député, conseiller général, maire de Tours ; J. Viel, conseiller général, adjoint au maire de Tours ; J. Charpentier, propriétaire, conseiller municipal ; L. Danner, docteur-médecin, conseiller municipal ; J. St-Hérant, avoué, conseiller d'arrondissement ; A. Plumerel, ancien notaire, conseiller municipal ; L. Denis, comptable ; J. Aubert-Bouché, négociant, conseiller municipal ; A. Boulinguez, opticien ; Ch. de Boissy, rédacteur en chef du *Union libérale* ; Brouillard, conservateur-adjoint de la Bibliothèque publique ; A. Carré, avocat, conseiller municipal ; Chatelain, professeur de philosophie au lycée ; Chevrel, chef d'institution ; J. Devaux, chef de district ; A. Dupin de St-André, président du conseil presbytéral ; L. Malécot, rentier ; C. Meneu, nég., cons. Municipal ; C. Monmignon, nég. ; Pimbert, adjoint au maire de Tours ; Rivière, député d'Indre-et-Loire ; Royer, conseiller municipal ; Tessier, propriétaire ; Thièle, homme de lettres ; J. Vallet, professeur au Lycée de Tours.

Journal L'Union libérale, 3 juillet 1879, p. 3 :

Variétés

Les Kabyles de l'Aurès

Parmi les chaînons de l'Atlas qui couvrent l'Afrique française de leurs nombreux rameaux s'élèvent trois massifs isolés, séparés par de grandes distances et dont les fiers sommets dominant de haut les plaines dévorées du soleil. C'est le Djurjura dans la province d'Alger, le Djebel-Amour dans celle d'Oran, l'Aurès dans celle de Constantine. Dans ces lieux reculés, sur ces cimes désolées vivent les descendants d'une grande race, de cette race berbère qui compta parmi ses rois Jugurtha, Juba et Syphax et lutta souvent avec succès contre les légions romaines et les cohortes byzantines. Le torrent humain qui, au nom de Mohammed, se répandit de l'Arabie jusqu'aux plages du Maroc, a vaincu les Berbères, les a dépossédés des territoires fertiles et forcés, pour conserver leur liberté, à se réfugier dans les régions les plus âpres, les plus inclementes de l'Algérie. Mais tel est le génie de cette race industrielle qu'alors que les vastes plaines occupées par l'Arabe apathique, restées pour la plupart incultes, sont devenues des foyers de peste, la montagne abrupte, inhospitalière, dernier refuge des tribus Kabyles, par un travail séculaire, acharné, s'est transformée en jardin merveilleux. Tous les voyageurs qui ont parcouru le Djurjura et l'Aurès ont pu considérer du haut des cimes l'imposant spectacle qu'offrent les innombrables villages Kabyles avec leurs toits rouges émergeant d'un fouillis de verdure. Ils ont joui du frappant contraste que produisent les vergers touffus, suspendus sur les crêtes des rocs, au-dessus des gorges sauvages où mugissent les *oueds* torrentueux. Sur le bord même des plus effrayants abîmes, partout où la moindre surface plane s'offre au regard, le Kabyle par des chemins de démons, par des sentiers hérissés de blocs aigus, de pierres croulantes a monté un peu de terre végétale arrachée au lit des torrents et planté des arbres fruitiers qui balancent à l'envi leurs rameaux opulents au-dessus des précipices vertigineux. Grenadiers, oliviers, figuiers, pistachiers de l'Atlas étalent sur les pentes et jusqu'au fond des ravins pierreux un manteau de riche verdure qui fait paraître plus grandiose encore le front chauve des montagnes trônant dans l'azur lumineux des cieux.

Le Berbère n'est pas seulement un agriculteur habile. Quand l'automne vient rayer de pluie le ciel africain, quand les brumes de l'hiver enveloppent les cimes, il abandonne les travaux du dehors et se réfugie dans sa petite maison grise et enfumée, couverte en tuiles rouges, pour s'y livrer à des industries diverses. Les Kabyles du Djurjura ont des orfèvres, des forgerons, des armuriers. Ils tissent le lin, cardent la laine, tannent les peaux. Ils travaillent la terre, le bois, les façonnent en ustensiles sans nombre ; ils savent teindre les vêtements. Les coiffures brodées et les ceintures colorées de la Kabylie sont aussi célèbres parmi les femmes arabes que les bijoux à forme bizarre fabriqués par les Beni-Yenni.

Les Kabyles de l'Aurès sont peut-être moins industriels que ceux du Djurjura, mais comme eux ils ont couvert les pentes des montagnes de riches vergers et leurs troupeaux paissent à l'aise dans de vastes pâturages. Les Ouled-Daoud, ces révoltés d'hier qui viennent, selon l'expression arabe, de faire parler la poudre, vivent au centre de l'Aurès sur les contreforts du Djebel-Chella. Leurs villages se dressent sur des crêtes inaccessibles que l'on n'atteint qu'à l'aide de cordes et de paniers. Leurs maisons basses, dépourvues de fenêtres, se groupent autour de la *Guelaa*, construction massive, sorte de forteresse où s'entassent les grains et les fruits secs dont vivra la tribu pendant les mois d'hiver.

Ce qui caractérise surtout la race berbère c'est son humeur joyeuse, sa mobilité excessive. Tandis que l'Arabe grave, silencieux, se déride rarement et semble vivre d'une vie tout intérieure, le Kabyle aime à parler, à s'agiter. Il observe tout, s'intéresse à tout, accable l'étranger de mille questions. C'est un

des faits qui m'ont le plus frappé dans mes courses au pays berbère, lorsque muni d'un sauf-conduit du bureau arabe et suivi de deux guides indigènes, je parcourais les tribus, vivant de la vie Kabyle, couchant sur la terre battue, mangeant le traditionnel *Kouskouss* au piment ; il existe une analogie frappante entre le caractère français et celui des Berbères, un contraste absolu entre leurs aptitudes communes et celles des Arabes.

En traversant un village Kabyle j'ai toujours rencontré sur la place qui entoure la *djemaa* un groupe d'hommes devisant, gesticulant, se livrant à de joyeux ébats ; leurs éclats de voix vibraient dans l'air. Et lorsque, perdu dans les replis des montagnes, me croyant bien loin de toute habitation, ces sons retentissants venaient frapper soudain mes oreilles, ils m'annonçaient toujours le voisinage de quelque village caché sous la verdure des frênes et des oliviers.

La *djemaa* n'est autre chose que la maison commune, le lieu où se réunissent les anciens du village pour délibérer, sous la direction de l'*amin*, sur toutes les questions d'intérêt public. Cette organisation de la commune Kabyle remonte aux siècles les plus reculés et montre encore, sous un de ses plus intéressants côtés, l'esprit logique et l'instinct de perfectibilité de cette race trop peu connue de nous. Les Kabyles jouissent d'une antique constitution politique et civile que les Arabes n'ont jamais possédée. Chez eux chaque village est une sorte de petite République gouvernée par l'Assemblée de la *djemaa*, élue par tous les hommes en état de porter les armes. L'*amin* ou président est lui-même désigné tous les ans par le suffrage universel. Cette assemblée est à la fois politique, judiciaire, financière. Elle décide de la paix, de la guerre et des alliances ; elle juge tous différends ou délits sans appel, prononce les peines, applique les amendes. Elle fait exécuter les travaux d'utilité publique et gère les finances de la commune. Elle s'inspire toujours dans ses arrêts du code berbère, ensemble de lois appelé *Kanoun*, qu'anime un esprit de justice vraiment remarquable.

Cette souveraineté du peuple que nous possédons en France depuis moins d'un demi-siècle, la Kabylie en jouit depuis plusieurs siècles.

Ce peuple kabyle, animé d'un esprit aussi ouvert, aussi accessible à la civilisation, nullement fanatique comme son voisin l'Arabe, avide de science, curieux de-choses nouvelles, serait depuis longtemps attaché à nous si l'on avait toujours su procéder envers lui avec ménagement et équité. Sans doute la France a respecté les institutions : c'était là un devoir sacré ; mais peut-on dire que l'esprit de justice a toujours inspiré les rapports des administrateurs militaires avec les tribus kabyles ? Tous ceux qui connaissent les procédés des bureaux militaires dits bureaux arabes sont fixés sur ce point.

À côté de cet esprit démocratique qui a présidé à l'organisation des communes et associations berbères, il existe aussi des vestiges de féodalité. Certains grands chefs, propriétaires de vastes domaines, tiennent les tribus sous leur influence. Ce sont des chefs que l'autorité française, au lendemain de la conquête, a investis de pouvoirs très étendus sur les indigènes. Ce sont eux qui, sous le titre de caïds, de chériffs, d'aghas, procèdent au recouvrement des impôts. Les kabyles sont taxés par groupes ou tribus et ces chefs seuls répartissent et perçoivent sans contrôle la taxe individuelle. Il en est résulté des exactions sans nombre. Des impôts imposés par les caïds se sont élevés maintes fois au double de la somme versée dans les caisses du gouvernement ; des gens autorisés assurent que ce trafic est connu des bureaux arabes et trouve de la part de certains officiers une complaisance au moins étrange. Il est avéré que les membres des bureaux arabes ont toujours entretenu les rapports les plus amicaux et les plus fructueux avec l'aristocratie kabyle. Les causes de l'insurrection de 1871 qui mit notre belle colonie à deux doigts de sa perte sont aujourd'hui connues. Elles montrent d'une manière assez évidente la nécessité de faire cesser un trafic honteux dont pâtissent les indigènes et qui entretient dans leur cœur la haine du nom français.

C'est dans les rangs de cette aristocratie musulmane, comblée de distinction et de biens par la France, que l'insurrection de 1871 a trouvé ses chefs ; c'étaient les Mokram, les Ben-Ali-Chérif, officiers de la Légion d'honneur, aghas, dont les fils ont été élevés au collège d'Alger. Ces hommes sous leur apparente obséquiosité sont nos pires ennemis. Et cependant Ben-Ali lui-même, un des principaux chefs insurgés, vit aujourd'hui tranquille dans ses magnifiques domaines de l'Oued-Sahel, alors que les pauvres hères qu'il a poussés contre nos établissements ont tout perdu et que des tribus entières dépossédées de leurs terres ont dû fuir en Tunisie. Aussi ces grands personnages sont-ils également haïs aujourd'hui et des indigènes qu'ils ont trompés et des colons que cette impunité indigné.

Les faits qui ont provoqué la révolte récente des Ouled Daoud sont encore peu connus ; nous en savons assez cependant pour attribuer cette levée de boucliers aux exactions signalées plus haut. La révolte n'a-t-elle pas commencé, en effet, par l'assassinat d'un caïd exécuté des tribus et qui, assisté des cavaliers du bureau arabe, allait procéder à la perception des impôts ? Depuis 1871, aucun mouvement insurrectionnel ne s'est produit dans les pays berbères. Les Kabyles connaissent nos progrès militaires et notre force ; nos armes se chargeant par la culasse font leur admiration et leur étonnement. Ils savent que dans tous nos centres coloniaux des troupes sont prêtes à marcher au premier signal. Eux-mêmes ont été désarmés pour la plupart. Il a donc fallu des causes graves pour les pousser à la révolte. Mis en coupe réglée depuis des années, ils ont dû faire entendre leurs doléances à qui de droit. Mais ces réclamations pouvaient-elles être écoutées d'hommes intéressés au maintien de cet état de choses ? Les injustices subies se sont sans doute accumulées peu à peu comme autant de serments de haine et un jour, le désespoir aidant, les spoliés auront demandé à une lutte impossible un remède à leurs maux.

Aujourd'hui l'insurrection est vaincue, mais toute regrettable qu'elle peut être, elle aura son côté utile. Elle devra attirer sur les agissements des chefs indigènes et des officiers chargés de les contrôler l'attention de l'autorité supérieure. Le gouvernement civil vient enfin de s'établir en Algérie. Ce n'est qu'à la condition de sévir avec énergie contre des abus révoltants et d'en empêcher le retour qu'il donnera satisfaction aux colons. L'Algérie attend tout de lui. Jusqu'à présent elle a toujours été traitée en pays conquis, soumise à un régime nécessaire jusqu'en 1848, quand l'état de guerre était permanent, mais qui depuis n'a été qu'une entrave continuelle au progrès de la colonie. Les bureaux militaires ont montré une grande incapacité, une ignorance absolue des procédés de colonisation. Une administration routinière et vétilleuse s'est jetée au travers de tous les grands projets de réforme. Il est temps de substituer à cette organisation impuissante un ordre de choses nouveau, un gouvernement sage et libéral qui, s'inspirant des véritables besoins de la colonie, mette aux lieux et place d'officiers qu'une autre mission appelle des administrateurs civils, éclairés, intègres, d'une compétence reconnue en matière de commerce et d'agriculture, qui imposent la confiance à tous par leur esprit de justice et de droiture. Il faut surtout affranchir les indigènes de cette aristocratie musulmane qui les trompe et les gruge, faire pénétrer chez eux l'instruction, développer leur bien-être en favorisant le travail et l'industrie, et faire ainsi de notre colonie d'Afrique un nouvel élément de puissance et de gloire pour la France républicaine.

L. DENIS.

Journal L'Union libérale, 10 juillet 1879, p. 1 :

Ligue de l'enseignement
Cercle Tourangeau

Avis à MM. les Maires et Instituteurs.

Aux approches des vacances scolaires et des distributions de prix, nous appelons l'attention de MM. les Maires et Instituteurs sur la nécessité d'apporter un soin rigoureux au choix des ouvrages destinés à être remis en prix aux élèves. Les débats qui viennent d'avoir lieu au Parlement sur l'enseignement en général ont démontré ce que valent les livres de prix distribués dans les écoles congréganistes. Il arrive trop souvent que les mêmes ouvrages sont en usage dans les écoles laïques.

Nous engageons vivement les intéressés à faire cesser un état de choses qui a pour conséquence de corrompre la raison naissante de l'enfant, de faire pénétrer dans les jeunes intelligences des idées fausses et superstitieuses. Au lieu d'ouvrages écrits dans un esprit rétrograde et antinational nous les engageons à mettre aux mains des élèves des livres d'un caractère utile, qui instruisent en intéressant, surtout qui inspirent des sentiments nobles et élevés, l'amour de la patrie, l'amour de la famille, l'amour de l'humanité.

Il ne sera pas inutile de citer à ce propos les noms des écrivains dont les œuvres ont été choisis par la commission spéciale des écoles de la ville de Paris.

Ouvrages scientifiques : Louis Figuier, Fonvielle, Tissandier, Camille Flammarion.

Descriptions de voyages destinées à encourager l'étude de la géographie : Élisée Reclus, Jules Verne, Édouard Charton.

Ouvrages classiques : Corneille, Racine, la Fontaine.

Ouvrages divers : Stahl, Jean Macé, Erckmann-Chatrian.

La plupart de ces ouvrages se trouvent à la librairie Hachette, boulevard St-Germain, Paris, qui met à la disposition de MM. les *instituteurs* un catalogue spécial de livres de prix et offre aux acquéreurs les conditions les plus réduites et les plus grandes facilités de paiement.

Le Secrétaire, L. Denis.

Le comité du Cercle tourangeau de la ligue de l'enseignement, élu par l'assemblée générale des adhérents le 15 juin dernier, a constitué son bureau de la manière suivante :

Président : M. Belle.

Vice-présidents : MM. Charpentier, Plumerel.

Secrétaires : MM. L. Denis, Ch. de Boissy.

Trésorier : M. Meneu.

Journal L'Union libérale, 30 juillet 1879, p. 1 :

Chronique locale
Ligue de l'enseignement

Nous sommes heureux d'apprendre à nos lecteurs qu'une conférence sera faite dimanche prochain, à Tours par M. Jean Macé, fondateur de la ligue de l'enseignement et président du cercle parisien.

Tout le monde connaît cette œuvre de la ligue qui, grâce aux persévérants efforts de l'éminent citoyen, rayonne aujourd'hui sur toute la France. Représentée dans nos grandes villes par des cercles locaux, elle a facilité la création de nombreuses bibliothèques et conférences populaires, puissants moyens d'éducation pour le suffrage universel, dans un sens largement républicain.

M. Jean Macé, encouragé par ce succès, croit le moment venu de faire participer les petites villes et les campagnes au grand mouvement d'éducation populaire qui se produit dans notre pays. C'est dans ce but qu'il vient de créer dans l'Est plusieurs sociétés républicaines d'instruction. Ces sociétés ont pour mission d'organiser des bibliothèques rurales et roulantes, des conférences, et par ces moyens d'introduire dans les campagnes des habitudes d'étude et de parole publique.

Les résultats acquis au point de vue des progrès des idées politiques sont des plus satisfaisants.

M. Jean Macé, avec l'appui des chefs du parti républicain et de notre sympathique ministre de l'instruction publique, vient préparer les voies, organiser la même campagne dans le centre et l'ouest de la France.

Dans la conférence du 3 août prochain il développera cette grande idée de l'éducation politique et républicaine des masses par le livre et par la parole ; il indiquera les moyens pratiques pour la réaliser.

Pour seconder l'éminent citoyen dans son œuvre patriotique, nous faisons appel aux hommes de progrès de notre département, et nous les engageons vivement à venir l'entendre dimanche prochain.

Revue Spirite, janvier 1880

Matérialisations, Esprits dessinateurs, au Mans.

Cher monsieur P.-G. L., F. E. C. - Je vous envoie les résultats obtenus dans nos séances du 2 octobre et du 13 novembre dernier ; nous avons été bien heureux et ne voulant pas garder notre bonheur pour nous seuls, nous vous prions tous d'être notre interprète auprès de nos frères en croyance. Mme LEBRETON.

2 octobre 1879. - À cette séance nous avons un spirite étranger à notre ville, M. Denis, de Tours. Le guide Volliatte présidait, il fit éteindre les lumières. Après quelques minutes d'attente nous entendîmes de petits coups sonores et mesures dans différents endroits opposés les uns aux autres, l'Esprit toucha les mains de presque tous les assistants, et frappa sur la table un coup si violent que nous en tressaillîmes de surprise.

L'Esprit passant près de Mme Niepceron, celle-ci étendit la main et demeura toute saisie en touchant sa figure dont elle sentit les longs cheveux. Il me fit toucher son bras jusqu'au-dessus du coude, sa main était froide, légèrement humide, le bras tiède et si parfaitement matérialisé que j'ai pu avec d'autres assistants sentir des poils sur sa chair. Il décrocha la petite sonnette, l'agita avec vigueur dans tous les sens, prit le chandelier, en ôta la bougie qu'il donna à Mme Blavette, après avoir remis le chandelier à M. Denis ; il fit voyager ces deux objets des mains de M. Denis et de Mme Blavette dans celles de M. Cornilleau.

M. Denis, assistant pour la première fois à une séance de ce genre, avait une certaine appréhension d'être touché par l'Esprit ; il s'enhardit, et échangea bientôt une cordiale poignée de main avec notre ami Blanche qui, au même instant, ébranla la cloison de l'appartement à trois reprises, avec une violence telle qu'il semblait que la maison dût s'écrouler. M. Lejeune avait apporté un bouquet magnifique pour l'offrir à l'esprit de sa femme, morte il y a sept ans, à pareil jour, ce bouquet avait été placé sur la cheminée ; l'Esprit s'en empara, l'enleva et le promena par toute la chambre, le faisant respirer à tous les assistants ; par deux fois, il me le posa sur la figure, le maintenant si fort que j'en perdis la respiration. Il y eut encore un grand coup frappé sur la table et un violent ébranlement dans la cloison. Le silence étant recommandé, la moindre infraction à cette règle était aussitôt punie par une main qui allait vivement à l'adresse voulue. Le médium, Henri Lebreton, fut spécialement et amplement gratifié. Au lieu de lueurs très brillantes, nous eûmes une sorte de nuage blanc et vaporeux, qui nous permit de voir la forme entière de l'Esprit, se détachant comme une grande ombre noire sur le fond plus clair. L'Esprit s'empara de deux petits bouquets de bruyère des champs, placés sur la cheminée, les agita, les enleva très haut, et, finalement, les distribua ; chacun en eut sa petite part. Mme Lejeune vint remercier son mari de son souvenir affectueux, elle glorifia Dieu et nous souhaita une heureuse nuit.

Un Esprit s'empara du crayon et du cahier posés sur la table et se mit à écrire. M. Denis lui ayant demandé quelques mots pour les emporter à nos frères de Tours, l'Esprit qui continuait à écrire tourna la page, écrivit encore, puis frappa avec son crayon plusieurs coups sur la table pour indiquer qu'il avait fini. Plusieurs autres invisibles frappèrent simultanément, les uns sur la table, les autres au plafond, sur les tableaux ou sur les murs, l'un avec une petite règle placée sur la table des secrétaires, les autres avec la main et le bout des doigts, en faisant produire un bruit à leurs ongles ; ils apportèrent ensuite sur la table un buste d'Allan Kardec avec son socle, l'enlevèrent très haut, le placèrent doucement sur la table, et ils glorifièrent Dieu en nous bénissant et nous disant adieu.

La lumière étant faite, le cahier était placé sur le milieu de la table, le buste sur son piédestal et le bouquet dans son vase, posés, l'un à droite, l'autre à gauche ; l'esprit avait écrit : « Enfants gâtés,

êtes-vous contents ? (*Blanche*). » - « Veillez et priez. (*Volliatte*). » - « Aimez-vous toujours. (*Blanche*). »
- « Aux frères de Tours, un désincarné. (*Blanche*). »

Ces deux dernières communications étaient écrites en caractères à rebours, le genre des caractères d'imprimerie, que l'on est obligé de lire dans une glace ou en mettant le papier devant une lumière. Ernestine, Fme Lebreton, F. Froger, E. Cantreau, P. Mme Malherbe, Henri Lebreton, Fme Goutard, F. Verdier, veuve Verdier, F. Blavette, E. Cornilleau, Niepceron, Fme Niepceron, J. Lejeune.

Séance du 13 novembre 1879. Depuis plusieurs semaines nous attendions, sur la promesse de nos guides, des séances de matérialisation dans lesquelles il serait permis à un Esprit de venir dessiner au milieu de nous. Le 9 octobre dernier, l'un d'eux nous donna ses instructions au sujet des objets nécessaires ; il nous apprit son nom. Notre joie fût grande, ce nom était *Almir Contreau*, mon oncle, frère de mon père, mort il y a trente-six ans fort et jeune ; il était peintre et doué d'un talent assez remarquable. Les objets demandés furent disposés, nous étions dans l'attente. Aujourd'hui, 13 novembre, notre cher dessinateur a tenu sa promesse. Après nous avoir donné ses dernières instructions au moyen de la typtologie, il nous demanda un canif, de la mie de pain, une feuille de papier pour essayer son crayon, et il nous dit : « Cette fois, vous aurez peu de chose ; ce n'est qu'un essai, un prélude ; ma mission au milieu de vous devant, par la permission et la bonté de Dieu, durer douze mois lunaires. » La lumière éteinte, et dix minutes d'attente environ, nous aperçûmes des lueurs fugitives et phosphorescentes qui paraissaient et disparaissaient instantanément ; nous avons mis sur la table une feuille de papier Canson jaune, sur un carton avec deux porte-crayons, des crayons Conté, canif, mie de pain, etc., etc.

Nous vîmes bientôt l'Esprit s'emparer du rouleau formé par la feuille de papier et passer sa main dedans ; cette main était parfaitement visible, éclairée par une lumière extraordinaire ; ce rouleau tourné dans toutes les directions, la lumière qu'il reflétait sur chacun de nous rendait absolument l'effet de projection par une lanterne magique.

La sonnette ne se fit pas entendre ; à sa place nous perçûmes un bruit singulier, produit, nous ne savons encore par quel moyen, et imitant, à s'y méprendre, le craquement des tambours chinois qui eurent la vogue il y a quelques années.

Pendant ce temps, notre dessinateur tenait toujours sa main dans la feuille roulée et éclairée ; c'était étonnant et presque impossible à décrire. La lumière, toujours en mouvement, nous reproduisait des fleurs brillantes, entourées de papier et, surtout cela, une main longue, effilée, toujours en mouvement, s'ouvrait et se refermait sans cesse ; à un moment donné, les deux mains de l'Esprit introduites dans le rouleau en dépassèrent l'extrémité, s'écartant et se rejoignant alternativement ; il dressa ensuite sa feuille sur le carton, la plia par le milieu, prit le canif, trancha la feuille dans le pli formé, m'en remit une partie et recommença, sur le morceau qui lui restait, la même opération, faisant également deux morceaux dont il garda l'un et me remit l'autre. Il monta son porte-crayon, tailla le crayon, l'essaya sur une feuille placée à cet effet, et se mit à travailler avec une aisance et une facilité incroyables. Le travail dura dix minutes, un quart d'heure tout au plus ; un grand trait fût tiré, et l'esprit signa son nom ; nous voyions ce phénomène autant qu'il est possible et c'était vraiment féérique.

Presque tous nous fûmes favorisés d'attouchements divers, comme dans nos séances précédentes. Les fluides se croisaient dans tous les sens ; à intervalles assez rapprochés, nous voyions une petite main brillante, venant toujours du même côté vers l'Esprit dessinateur, comme pour renouveler ses moyens d'action fluidique... Les Esprits glorifièrent Dieu, nous dirent bonsoir, et la lumière fût apportée.

Nous aperçûmes alors une tête de femme, dessinée au crayon Conté, ayant des bandeaux ondulés, une charmante figure pleine de sourires, le buste indiqué jusqu'à la naissance des bras, la chevelure flottante sur l'épaule gauche, la robe décolletée en cœur, laissant voir le cou. Mon père, présent à cette séance, a reconnu la figure, la coiffure et le costume d'une de ses cousines germaines qui, morte il y a plus de trente ans, était très sympathique à son frère Almir ; pleins de reconnaissance, nous remerciâmes Dieu de cette nouvelle faveur.

Depuis que nous obtenons des matérialisations, nous n'avions encore rien vu d'aussi beau, d'aussi saisissant et plein d'évidence. C'est la vie, telle qu'elle est, derrière ce rideau nommé la mort, venant se démontrer d'une manière irrécusable, indiscutable, aux hommes toujours portés à la négation et aux seules jouissances matérielles.

Si, comme nous l'espérons, nous obtenons bon nombre de dessins, et que nos guides le permettent, nous vous en enverrons un spécimen. E. Fme LEBRETON, passage Contreau, 13.

Henri Lebreton, Fme Froger, Fme Verdier, veuve Verdier, F. Blavette, Niepceron, Mme Niepceron, J. Lejeune, Mme Goutard, Mme Malherbe, E. Contreau, Cornilleau.

Pour les membres absents ou malades. Henri LEBRETON.

Impressions personnelles. - M. Denis, notre frère en croyance, avait à peine délaissé le flambeau qu'un Esprit lui avait apporté, qu'il passa aussitôt dans l'une de mes mains, libre de la chaîne magnétique ; un coup amical m'en avertit et, saisissant ce flambeau, je le retins fortement, après avoir été tiré en sens contraire par l'Esprit qui semblait vouloir le remporter ; il céda à mon désir, mais ne sachant que faire d'un chandelier sans sa bougie, *mentalement*, je priai l'invisible de me dire l'usage que j'en devais faire : Il me répondit aussitôt : Fais-en ce que tu voudras. (Il est bien de rappeler qu'un Esprit m'avait demandé ce que je désirais obtenir dans la séance.) « Ce qu'il vous plaira, répliquai-je. Nous avons ici un frère de Tours, donnez-lui une preuve de votre bienveillante amitié, afin qu'il emporte de notre soirée un souvenir précieux des phénomènes obtenus ; pour moi, je n'en ai plus besoin, vous m'avez pleinement édifié et je vous en remercie... » « C'est bien, me fut-il répondu ; il sera fait comme tu le désires. »

Quelques instants après, M. Denis, tout haut, fit la même demande (c'est-à-dire en tout point conforme à la mienne). Il fut presque aussitôt satisfait. Après quoi, le flambeau me fut rapporté de nouveau par l'Esprit qui me donna, presque en même temps, une forte poignée de main comme signe de cordiale amitié ; longtemps, dans la soirée, nous avons échangé de bonnes et douces paroles, tant avec cet Esprit qu'avec les autres frères désincarnés. Enfin, quelques minutes avant de clore la séance, le même Esprit, sans doute, nous apporta deux branches de bruyère que nous avons soigneusement recueillies ; c'est à ce moment que l'Esprit, bien matérialisé, nous fit sentir sa main et son bras dans toute leur étendue, jusqu'à l'épaule, cette main était forte, charnue comme le bras lui-même, mais sans chaleur ni moiteur, elle était presque froide. J. CORNILLEAU.

L'ÂME ET LA VIE

(*Vision*)

Innocente et craintive, éclairée du doux reflet d'une flamme intérieure, une âme vient d'apparaître sur la scène de la vie. La nature et le monde pour l'accueillir, lui faire fête, étalent autour d'elle le merveilleux écrin de leurs splendeurs. C'est le printemps : le ciel étend par dessus les plaines et les monts son riche manteau d'azur et de lumière. À perte de vue le vert émeraude des prés alterne avec le vert sombre des bois. Semblables à des perles, les gouttes de rosée brillent sur les collerettes blanches des marguerites. Les insectes bourdonnent ; les fleurs entrouvrent leurs calices ; le bleu myosotis fleurit au bord du ruisseau qui, en courant sur les pierres polies, fait entendre sa chanson joyeuse. Toutes les voix de la nature s'unissent en une douce harmonie qui berce l'âme et verse en elle un flot de délicieuses impressions. Mais une voix sonore s'élève et dominant tous ces bruits lui crie : Debout, en avant ! L'âme se lève et marche. À travers les riants bocages un sentier appelle ses pas, elle le suit.

Voici l'été et son brûlant soleil. Qu'il ferait bon se reposer sur la mousse, sous les dômes des grands bois, se désaltérer à la source qui murmure là bas dans les buissons, parmi les églantiers et les saxifrages. Mais la voix répète : En avant !

Soudain le sentier bifurque et la perspective s'élargit. D'un côté s'élèvent d'imposantes montagnes Le sentier gravit leurs flancs escarpés ; on le voit de loin serpenter à travers les blocs aigus, parmi les roches aux teintes brûlées, luisantes, au bord d'immenses précipices. Il semble se diriger vers des pics altiers qui cachent dans les nues leurs fronts arides, déchirés par les orages. Un silence farouche plane sur ces régions désolées d'où le regard se détourne avec effroi pour se reporter sur la plaine verdoyante que parsèment les bosquets touffus. Le sentier s'y déroule parmi les pelouses et les massifs de fleurs. Quel contraste avec l'âpre montagne. Ici tout repose la vue. Les orangers aux pommes d'or succèdent aux citronniers en fleurs et aux myrtes odoriférants ; la vigne vierge enlace le tronc svelte des palmiers. L'eau limpide des lacs brille au loin sous le ciel. Des parfums enivrants flottent dans l'air et du sein des bois s'élèvent mille chants d'oiseaux. Une volupté infinie s'étend sur toutes choses ; elle pénètre l'âme hésitante, indécise, et l'attire vers ces lieux enchanteurs. Elle résiste faiblement. De doux chuchotements arrivent à elle du fond des bois et des vallons. « Viens à nous, disent-ils, viens aimer et jouir, viens rêver, fêter la folle ivresse, au bruit des coupes et des chansons ; viens, gentille sœur, le plaisir et l'amour t'attendent ? »

L'âme fait un mouvement, elle va se diriger vers le lieu mystérieux d'où sortent ces appels, Pourtant elle suspend ses pas, car la voix grave, déjà entendue, a retenti de nouveau. « Fuis, dit-elle, ces pièges, ces mirages trompeurs. Ces lieux qui t'attirent sont pleins de danger. Sous ces ombrages s'étendent des marais, se creusent des abîmes. Ces bosquets, cachent des monstres qui te dévoreraient. Fuis ce chemin trop facile, gravis la pente ardue et sans redouter la fatigue, monte vers les hautes cimes où n'arrivent pas les miasmes d'en bas. Là est le devoir, la vérité, la lumière ! »

L'âme, sous l'accablante chaleur du jour, monte à travers les ravins pierreux. Les cailloux roulent sous ses pas. Souvent elle doit se cramponner aux ronces qui la déchirent. Elle va, haletante, résignée, sondant du regard les précipices vertigineux. La cime superbe et lointaine se dresse bien haut dans l'espace. L'atteindra-t-elle jamais ? Bientôt le soleil se voile ; de larges ombres courent dans le ciel. Le vent se lève, ses longs sifflements se font entendre au fond des gorges solitaires. Peu à peu les ténèbres enveloppent la montagne. De toutes parts, au milieu de l'obscurité profonde, retentissent

des voix rauques et glapissantes, un concert de démons qui glace l'âme de terreur. Elle marche à tâtons dans la nuit ; elle monte encore, reprenant courage aux appels de la voix qui lui crie : En avant, en avant. Mais le vent gronde plus fort, la nuit se fait plus épaisse. Un froid glacial descend des hauteurs désolées. Là bas, aux lueurs mourantes du crépuscule, les glaciers se dressent comme des spectres gigantesques. Étendant vers elle leurs bras ils semblent lui offrir un suaire. La neige tombe ; elle couvre le sentier, enveloppe la terre d'un linceul de mort. L'âme cherche en vain sa route. À chaque pas elle se heurte aux aspérités des rocs. Meurtrie, elle s'arrête et jette autour d'elle un long regard désespéré. La nuit est profonde. On ne distingue plus rien. La neige tombe sans cesse et remplit les abîmes. La voix s'est tue. Un morne silence a succédé aux sinistres clameurs du vent. La neige tombe en longs tourbillons et couvre la pauvre âme glacée. Elle est là, étendue, défaillante, agitée par de suprêmes tressaillements. Un instant elle a cru entendre un son lointain de cloche, un chœur religieux descendant des hauteurs. Elle s'est redressée, écoutant. Mais ces bruits à peine perceptibles se sont éteints aussitôt. L'âme succombe. Le silence effrayant règne seul dans la profonde nuit.

Soudain les cieux s'illuminent. Un rayon de lumière perce les ombres et fait resplendir la montagne. La neige disparaît. Tout s'anime, tout vit. Le bruit des torrents, la grave mélodie des sapins et des mélèzes s'unissent aux chants des pâtres, au son de la cloche des hospitaliers. Dans l'éther splendide retentit le chœur des esprits éblouissants. L'âme a quitté la terre, ce séjour de lutttes et d'épreuves. Unie à ses sœurs, au milieu des harmonies célestes, baignée dans des flots de lumière, elle s'élève vers les mondes bienheureux d'où le froid, la nuit, la souffrance sont éternellement bannis. Et du haut des espaces radieux, la voix solennelle se fait encore entendre sur terre, disant à tous : *En avant !*

LEON DENIS.

Journal L'Union libérale, 21 novembre 1879, p. 1 :

Chronique locale
Ligue de l'enseignement
Cercle Tourangeau.

Le comité directeur, dans sa dernière séance, a décidé qu'une série de Conférences publiques et gratuites serait organisée par ses soins pendant la saison d'hiver 1879-80. Cinq grandes conférences seront faites dans la salle du Cirque et dix autres, sous le nom de *causeries-conférences*, auront lieu à l'Hôtel-de-Ville.

Conférences au Cirque :

1° Le dimanche 23 novembre, à 2 heures, M. Belle, Député, Président du Cercle, traitera de :

La vérité sur la Marseillaise et Rouget de l'Isle ;

2° Le dimanche 28 décembre, M. Rivière, Député et Membre du Cercle, traitera de :

La commune de Tours (Châteauneuf) au XII^e siècle ;

Les trois autres seront faites en janvier, février et mars 1880.

Les causeries-conférences de l'Hôtel-de-Ville auront lieu les 2^e et 4^e vendredi de chaque mois.

La 1^{re} sera faite le vendredi 28 novembre par M. Thièle, homme de lettres.

Sujet : *Excursion dans le Rio de la Plata et ses affluents.*

Dans la 2^e, faite le 12 décembre, M. Chevrel, Chef d'institution, parlera de *l'Éducation*.

Les autres seront faites par MM. de Tastes, Dupin de St-André, Jarriges, Châtelain, Danner, Ch. De Boissy, Denis, Meneu, etc.

Toutes ces conférences seront annoncées ultérieurement par voie d'affiches et par avis du journal *l'Union libérale*. Il ne sera pas envoyé de nouvelles circulaires.

La Bibliothèque populaire fondée par le Cercle, rue du Commerce 27, vient de s'enrichir de nombreux ouvrages. Un prochain envoi de 200 volumes est attendu.

Le secrétaire, L. Denis.

Journal L'Union libérale, 24 novembre 1879, p. 1 :

Chronique locale
Conférence de M. Belle.

Décidément le public tourangeau manifeste un goût de plus en plus marqué pour les conférences. Les mœurs démocratiques s'implantent et se fortifient dans notre pays. À mesure que les idées républicaines pénètrent plus profondément dans les masses, le peuple devient plus sérieux. Il dédaigne les distractions futiles, ne demande plus qu'on l'amuse, mais qu'on l'instruise.

L'an dernier, les conférences de M. Rivière et celles de la Ligue avaient attiré un public nombreux. Hier, la salle du Cirque est devenue trop petite et n'a pu contenir toute la foule des auditeurs. M. Belle, en sa qualité de président du Cercle Tourangeau de la Ligue de l'Enseignement, inaugurerait la série des conférences que cette Société se propose d'organiser cet hiver. Il avait choisi pour sujet l'histoire de Rouget de l'Isle, créateur de notre hymne national « *La Marseillaise* ». Notre sympathique député a retracé en termes éloquentes et émus la vie du célèbre citoyen, laquelle se déroule à travers une des époques les plus glorieuses de notre histoire. Il a fait justice des légendes apocryphes, des fausses allégations à l'aide desquelles certains détracteurs, dans un but de parti, auraient voulu ternir sa mémoire. Il a prouvé que la *Marseillaise* était la création du patriotisme le plus pur, le plus élevé.

L'orateur nous a montré Rouget de l'Isle sous un jour nouveau. L'auteur de la *Marseillaise* n'était pas seulement un officier distingué, un patriote ardent, un musicien habile. Poète de talent, il a laissé des œuvres exquises et pourtant oubliées, que M. Belle nous a fait connaître par quelques citations pleines de charme. C'est dans un pathétique langage que le conférencier a raconté la mort de Rouget de l'Isle et la scène touchante qui se produisit en 1835, lorsque son corps fut rendu à la terre. Les ouvriers de Choisy-le-Roi et des villes avoisinantes qui lui avaient fait cortège, agenouillés autour de la fosse béante où venait de descendre son cercueil, répétèrent en chœur, comme un adieu suprême, les mâles accents de la *Marseillaise*.

Il est à peine nécessaire d'ajouter que l'orateur a été interrompu par de fréquents et chaleureux applaudissements. Son succès a été complet. C'est de bon augure pour les autres conférences de la Ligue. Nous désirons qu'elles soient aussi intéressantes et aussi suivies.

L. D.

Journal L'Union libérale, 19 décembre 1879, p. 2 :

Souscriptions reçues dans les bureaux de l'Union libérale.

4^e liste.

[...] Léon Denis, 20 f.

[...]

Revue Spirite, février 1880, p. 75 :

Nécrologie.

[...]

À Tours, M. *Page, Louis*, spirite de la première heure, homme intelligent et travailleur, vient de mourir corporellement ; il laisse une veuve et des enfants, lorsque plus que jamais cette intéressante famille avait besoin de son appui ; nos frères en croyance se rappellent tous l'ami qui est allé rejoindre nos guides, qui fit toujours preuve d'une grande franchise en ce qui concernait notre croyance, et chercha constamment à la propager avec une véritable ardeur.

Les spirites de Tours ont accompagné la dépouille corporelle de Louis Page, et l'un d'eux, M. Denis, homme distingué et instruit, secrétaire de la ligue de l'enseignement dans cette ville, a prononcé spontanément une allocution pleine de cœur, qui rappelait les mérites de l'esprit dégagé, qui expliquait clairement la portée de l'enseignement de notre doctrine, et le calme fortifiant qu'il donne à notre âme. Ces adieux ont été touchants, les paroles de M. Denis n'ont pu être recueillies, ce que nous regrettons tous. Que la consolation et la paix remplissent le cœur de Mme Denis.

Journal L'Union libérale, 24 mars 1880, p. 2 :

Le Progrès

On nous écrit de Châteaurenault :

Nous avons eu hier la bonne fortune, trop rare hélas pour nous, d'entendre M. Denis, secrétaire de la ligue de l'enseignement.

Dans une conférence sur le « *Progrès* », sollicitée par la société des amis de l'instruction pour le canton de Châteaurenault, M. Denis nous a tenus sous le charme de sa parole pendant près de 2 heures avec un tact, une élévation d'idées, une éloquence fleurie parfaitement en rapport avec la grandeur du sujet.

Quoi de plus vaste, en effet, que ce sujet qui nous offre le spectacle si varié du progrès traversant les âges, subissant les alternatives successives de l'abaissement et du relèvement, suivant les révolutions qui s'accomplissent, pour ainsi dire périodiquement, parmi les peuples, voire même parmi les mondes.

S'appuyant sur les bienfaits de l'instruction comme présentant le seul moyen de relever le niveau intellectuel des peuples, il nous a montré les gouvernements s'effondrer sous la mollesse, l'inaction, l'ignorance. Par antithèse il nous montre les gouvernements grands, libres, forts d'autant plus que les nations s'améliorent, à mesure que l'instruction s'étend et fait rayonner sa lumière.

Abordant ensuite la question religieuse avec toute la réserve que comporte l'élévation de ses sentiments, M. Denis nous dit qu'il n'est point de vie heureuse dans une société sans la religion ; mais il combat la religion dogmatique qui s'avance dans tous les âges entretenant à dessin et avec persistance l'erreur et la superstition parmi les peuples qu'elle retient, par système, dans l'ignorance la plus complète.

Leçon d'histoire admirable que nous souhaitons vivement de voir se reproduire souvent tant nous considérons qu'elle doit être d'un effet salutaire sur toutes nos populations.

Que M. Denis reçoive donc avec toutes nos félicitations, nos remerciements les plus sincères et qu'il nous permette d'espérer de le revoir bientôt parmi nous. Nous lui promettons d'avance l'accueil le plus sympathique.

Un de vos abonnés.

Journal L'Union libérale, 16 avril 1880, p. 2 :

Chronique Régionale

Société républicaine d'Instruction laïque d'Orléans

On lit dans *l'Avenir du Loiret* :

La Société républicaine d'instruction laïque d'Orléans a le droit d'être fière de l'excellente idée qu'elle a eue en instituant des conférences publiques ; jamais nous n'avions encore vu répondre avec un si vif empressement à des fondations de cette nature et nous avons constaté hier un véritable engouement. La vaste salle de l'Institut regorgeait de monde et, comme aux deux conférences précédentes de M. Couteleau, un grand nombre de dames figuraient au sein de l'assistance.

À trois heures et quart, M. Eug. Fousset, député, a pris place au fauteuil de la présidence accueilli par de nombreuses marques de sympathie ; il était assisté de M. Paul Transon, vice-président de la Société, et de M. Noël, secrétaire.

M. le président a constaté d'abord, en présence de cette salle comble, que les conférences instituées par la Société répondaient évidemment à un besoin utile et il a remercié ensuite M. L. Denis, le conférencier, qui voulait bien, encore une fois, se faire entendre à Orléans ; puis il lui a donné la parole au milieu des applaudissements.

Pendant deux heures, M. L. Denis a tenu l'auditoire sous le charme d'une parole convaincante et vibrante. Quoique tout jeune encore, il nous a révélé dans son discours de très solides qualités ; M. Denis a beaucoup appris, beaucoup retenu, et il a su s'assimiler avec bonheur les fruits de ses travaux ; il réussit également fort bien dans la généralisation et, enfin, au service de son savoir et de sa méthode, il possède un excellent organe dont l'éclat a produit une vive impression sur le public. Par-dessus tous ces mérites, M. L. Denis a celui d'être le propre ouvrier de ses œuvres et de posséder le feu sacré.

Le sujet choisi par le jeune orateur était la vaste et complexe question du *Progrès* ; il a divisé sa conférence en deux parties. Dans la première, laissant de côté le progrès matériel il s'est occupé du progrès intellectuel et moral. Qu'est-ce que le progrès ? C'est l'aspiration vers le mieux, le beau, le bien ; le progrès consiste à tendre vers des destinées plus hautes et à agrandir le domaine de la pensée et de la conscience.

C'est une erreur de considérer le progrès comme une loi fatale, et cette doctrine ne tend à rien moins qu'à nier la liberté. Intellectuellement et moralement, l'homme doit se créer lui-même et son élévation est son œuvre à lui. D'ailleurs si comme on le prétend, le progrès était fatal, rien ne pourrait lui faire obstacle ; mais, si nous embrassons l'histoire de l'humanité, nous voyons des périodes de décadence succéder à des périodes de triomphe. Le progrès est comme l'Océan, il a ses flux et reflux ; l'histoire nous en fait toucher du doigt les principales phases : la Grèce, Rome, la Réforme, la Révolution. À l'heure actuelle, une nouvelle ascension se prépare ; puisse-t-elle balayer tous les fantômes du passé : le fanatisme, l'intolérance, l'oppression !

L'orateur esquisse ensuite à grands traits l'histoire de l'humanité, il nous montre les premiers hommes à l'état d'isolement, à l'état sauvage, puis les hommes se groupant en sociétés et créant la cité, *civitas*.

Cœperunt condere urbis arcemque locare, dit Lucrèce : tel est le berceau de la civilisation, tel est le point de départ du progrès : mais ces pas sont lents et nous le voyons errer successivement chez les Babyloniens, les Assyriens, les Égyptiens où il succombe tour à tour sous les ruines de ces empires. C'est la Grèce qui recueille de l'Égypte les germes de la civilisation : dans cette petite terre de

l'Hellade, le progrès s'épanouit et va rayonner sur le monde : aucune gloire ne manque à Athènes ; mais une tache obscurcit l'éclat de cette gloire, c'est l'esclavage ; voilà l'abîme qui sépare le présent des institutions du passé. Le luxe et la mollesse font périr la Grèce ; Rome, qui hérite des trésors de la civilisation, succombe sous l'empire des mêmes maux. L'avalanche des Barbares se rue sur l'Europe au IV^e siècle de notre ère et la civilisation et le progrès sont engloutis sous ce grand cataclysme.

Ô nuit de douze siècles, nuit éternelle !

...Æternam timuerunt sæcula noctem !

L'humanité est vouée pendant douze siècles au chaos du moyen âge, des misères duquel l'orateur nous fait un tableau qui, pour être sombre, n'en est pas moins exact, hélas ! Pendant que les puissants du jour vivaient dans la prospérité et les jouissances et qu'on leur promettait les félicités célestes, le serf vivait avec la peur du diable et la perspective de l'Enfer ! (Triple salve d'applaudissements.)

Enfin, se leva radieux le soleil de la Renaissance, précurseur de la Réforme qui ouvre aux esprits les carrières fécondes de l'examen et de la raison ; la pensée est affranchie par la philosophie qui s'épanouit au XVIII^e siècle et qui triomphe au XIX^e dans la libre pensée. Ce travail d'élaboration, qui a duré trois siècles, aboutit au grand mouvement de 1789 qui fait surgir à la face du monde les deux biens les plus précieux : le droit et la liberté, et qui substitue l'action de la loi à celle du bon plaisir. Une des plus grandes victoires de notre immortelle Révolution, c'est d'avoir fait battre le cœur et illuminé la raison du monde tout entier : c'est d'avoir fait la France le flambeau de l'humanité.

Après cette magnifique explosion de la raison humaine, le progrès s'obscurcit, et pendant quatre-vingts années nous sommes ballotés d'essais monarchiques en essais monarchiques : des torrents de sans coulent encore et le despotisme de César s'appesantit sur nous.

L'heure a sonné de reprendre l'œuvre de nos pères et de travailler à notre régénération ; telle est la tâche du présent ! (Vifs applaudissements).

Après avoir fait ainsi avec un très remarquable talent la synthèse du progrès dans le passé, M. L. Denis interrompt pendant quelques minutes son discours.

Pendant ce point d'orgue, une quête est faite au profit des œuvres de la Société ; le montant des sommes recueillies s'est élevé à 133 fr. 24 c.

Dans la deuxième partie de sa conférence, que le défaut d'espace nous empêche d'analyser, M. L. Denis a fait l'examen du présent au triple point de vue politique, religieux et social. Il n'a pas cessé un seul instant de captiver son auditoire et il a été particulièrement applaudi, lorsqu'il a donné avec une sagesse parfaite aux ouvriers des conseils de modération et de raison. On ne pouvait tenir un langage plus vain ; aussi a-t-il été vivement goûté par notre population si pleine de bon sens et de jugement.

Quant M. le président a remercié M. L. Denis, il n'a félicité de son talent et de son dévouement, il s'est fait l'interprète de toute la salle, et lorsqu'il a dit AU REVOIR ! au jeune orateur, les applaudissements significatifs qui ont accueilli ces mots ont dû montrer à M. L. Denis l'excellente impression qu'il laisse au milieu de nous.

aki

Revue Spirite, Juin 1880, p. 216 :

L'Esprit dessinateur.

Groupe spirite Henri Lebreton, au Mans, séance du 4 mars 1880. Présents et signataires : MM. Cornilleau, Contreau, Léon Denis, Niepceron, Bouteloup Lebreton, Mesdames Froger, Malherbe, Niepceron, Goutard, Guyon, Bouteloup, Blavette, Lebreton.

Notre guide, esprit dessinateur, se présenta, nous pria de faire diligence, voulant, nous dit-il, essayer un travail comme nous ne lui en avons pas encore vu exécuter. Il demanda un tournevis, et lorsque nous lui demandâmes ce qu'il en voulait faire, il nous répondit par la table : « Cela me regarde et n'est pas votre affaire, dépêchez-vous. » Tous les objets qui lui sont familiers : crayons, pastels, canif, mie de pain, ainsi que le tournevis réclamé, furent placés, partie sur la table qui est au milieu de l'appartement, partie sur celle qui sert au secrétaire. Il ordonna de se mettre aux places désignées, réclama un silence complet et la chaîne sans interruption, on procède toujours de cette manière. Le médium H. Lebreton pose ses mains sur la table ; Mesdames Niepceron et Blavette, l'une à sa droite, l'autre à sa gauche, unissent une de leurs mains à celles de madame Lebreton, placée au milieu, pendant que leur autre main doit s'unir à celle de la personne qui commence une deuxième chaîne. Entre la première et la seconde chaîne, M. Contreau se place en intermédiaire, l'esprit lui adjoignit M. Denis et nous trouvant bien placés fit éteindre les bougies.

Après une prière, récitée par le médium, les manifestations commencèrent ; des sillons lumineux parcoururent la chambre dans tous les sens, la sonnette fut agitée, la cloison fortement ébranlée ; nous entendîmes encore ce bruit imitant le tambour chinois. Sur notre demande l'objet qui le produit nous fut placé dans la main ; c'est un petit plateau en fer battu apporté par l'esprit Blanche qui l'a pris nous ne savons où. Pendant ce temps, le dessinateur se livrait à un travail très actif, nous le voyions tourner, remuer, nous l'entendions visser, dévisser et exécuter tout cela très vivement ; nous nous rendîmes parfaitement compte de ce qu'il faisait ; il démontait avec son tournevis un petit chevalet portatif dont il ne s'était pas encore servi ; ce chevalet peut, au gré de celui qui s'en sert, être posé, étant complet, par terre ou se démonter et être mis sur une table. C'est de cette dernière manière que l'esprit voulait se servir, car il enleva très adroitement les vis qui tenaient les trois branches inférieures, mit son chevalet sur la table et plaçant dessus un grand morceau de carton, prit une feuille de papier à dessin tout entière et, voulant la fixer sur son carton, se mit à chercher des pointes ou des clous pouvant remplir cet office. Il décrocha un tableau suspendu au-dessus de la cheminée, nous le fit toucher, le mit par terre près d'un mur et, à l'aide de son tournevis, ôta des clous à tapisser qui étaient derrière, nous en mit dans la main et très content, dit par coups frappés, qu'il avait son affaire. Il prit sa feuille de papier, lui fit subir toute une préparation fluïdique, la tournant et retournant dans ses mains ; puis, il en fit un rouleau dans lequel il passait ses mains. Il éclairait vivement l'intérieur de ce rouleau de papier dont il se servit pour projeter une vive clarté sur tous les visages et dans toutes les directions. Il fixa ensuite son papier sur le carton, au moyen des clous qu'il vint reprendre dans ma main, et commença son travail, s'interrompant de temps en temps pour donner des poignées de main à la ronde, et pour aller sur la seconde table chercher les objets nécessaires. Ce trajet se faisait très vite ; on voyait une main lumineuse aller et venir, continuer même lorsque l'esprit travaillait, laissant ainsi deviner qu'il avait un ou plusieurs amis qui l'aidaient dans son œuvre. Le dessinateur tourna à plusieurs reprises son chevalet, exposant ainsi son travail à

tous les regards. Après vingt-cinq minutes environ, un grand coup frappé avec le porte-crayon nous annonça que c'était terminé, l'esprit nous donna le bonsoir en frappant toujours de la même manière, un coup pour chacun de nous, et fit apporter la lumière ; il y avait sur la feuille une tête de grandeur naturelle, cette tête indiquée jusqu'à la naissance des épaules est entourée d'un trait formant un médaillon ovale, les traits fortement accusés sont très expressifs ; la barbe, dessinée tout entière, est très forte, la chevelure est rejetée en arrière ; à gauche sous le trait formé par le médaillon se montrent les initiales de l'esprit A. C. et dessous, au milieu : F. V. R. à trente ans. Nous étions dans l'étonnement et l'enthousiasme, nous avons chaleureusement remercié Dieu et celui à qui il permet de nous faire voir de si grandes choses. Après cette action de grâce chacun se retira dans l'étonnement et l'admiration.

2 avril 1880. Ernestine Fme LEBRETON.

Le Progrès Conférence faite à Tours, salle du Cirque le 29 février 1880,
et à Orléans, salle de l'Institut Le 4 avril 1880.

Revue Belge des Sciences Psychologiques, n° 7, Juillet 1880, page 171
et n° 8, Août 1880, page 199 :

LE PROGRÈS DANS L'IMMORTALITÉ

L'immense majorité des hommes marche à travers la vie comme au milieu d'une nuit obscure, ignorant d'où elle vient, ne sachant où elle va, n'ayant jamais songé au but réel de l'existence.

D'épaisses ténèbres voilent la raison humaine, les rayons de ces puissants foyers : la Justice, la Vérité, l'Amour, n'arrivent à elle que pâles, affaiblis, insuffisants à éclairer les voies sinueuses que suivent les innombrables légions en marche, à faire resplendir à leurs yeux le but idéal et lointain.

Ignorant de ses destins, flottant sans cesse du préjugé à l'erreur, l'homme maudit parfois la vie. Défaillant sous son fardeau, il blasphème la douleur qui lui est donnée comme un moyen d'épuration, il rejette sur ses semblables la cause des épreuves qu'il endure et qu'engendre trop souvent son imprévoyance. Révolté contre Dieu qu'il accuse d'injustice, dans sa folie et son désespoir il arrive même à désertier le combat salutaire, la lutte qui seule peut fortifier son âme, éclairer son jugement, le préparer à des travaux d'un ordre plus élevé.

Pourquoi en est-il ainsi ? Pourquoi l'homme descend-il si faible si désarmé dans la grande arène où se livre sans trêve, sans relâche, l'éternelle et gigantesque bataille ? C'est que ce globe de la terre n'est qu'un des degrés inférieurs de l'échelle de progression. Il n'y réside guère que des Esprits-enfants, c'est-à-dire des âmes dégagées depuis peu de l'animalité et sur lesquels la matière a conservé tout son empire. Cette toute-puissante matière trône en souveraine sur notre monde. Elle courbe sous son joug jusqu'aux meilleurs d'entre nous ; elle limite nos facultés, arrête nos élans vers le bien, nos aspirations vers l'idéal

Aussi pour discerner le pourquoi de la vie, pour connaître sa raison d'être, pour entrevoir la loi suprême qui régit les âmes et les mondes, faut-il savoir s'affranchir de ces lourdes influences, se dégager des préoccupations d'ordre matériel, de toutes ces choses passagères et changeantes qui encombrant notre esprit, obscurcissent nos jugements. Ce n'est qu'en nous élevant par la pensée au-dessus des horizons mêmes de la vie, en faisant abstraction du temps et du lieu, en planant en quelque sorte au-dessus des détails de l'existence que nous apercevrons la vérité.

Par un effort de volonté abandonnons un instant la terre et gravissons ces pentes sublimes. Du haut des cimes intellectuelles se déroulera pour nous l'immense panorama des âges sans nombre et des espaces sans limites. De même que le soldat perdu dans la mêlée ne voit que confusion autour de lui tandis que le général dont le regard embrasse toutes les péripéties de la bataille en suppute et en prévoit les résultats ; de même que le voyageur égaré dans les replis de terrain peut en gravissant la montagne les voir se fondre en un plan grandiose, ainsi l'âme humaine, de ces sommets où elle plane loin des bruits de la terre, loin des bas-fonds obscurs, découvre l'harmonie universelle. Ce qui d'en bas lui paraissait confus, inexplicable, injuste, vu d'en haut se relie et s'éclaire. Les sinuosités de l'existence se redressent. Tout s'unit ; tout s'enchaîne. À l'esprit ébloui apparaît l'ordre majestueux qui règle le cours des existences et la marche des univers.

De ces hauteurs illuminées la vie n'est plus à nos yeux comme à ceux de la foule la poursuite vaine, insensée de satisfactions éphémères, mais un moyen de perfectionnement intellectuel, d'élévation morale, une école où s'apprend la douceur, la patience, le devoir. Et cette vie pour être efficace ne peut être isolée. Hors de ses limites, au delà de la naissance et de la mort nous voyons dans une sorte de pénombre se dérouler une multitude d'existences à travers lesquelles, au prix du travail et de la souffrance, nous avons conquis pièce à pièce, lambeau par lambeau, le peu de savoir et de qualités

que nous possédons et par lesquelles aussi nous conquerrons ce qui nous manque : une raison parfaite, une science sans bornes, un amour infini pour tout ce qui vit.

L'immortalité, semblable à une chaîne sans fin, se déroule pour chacun de nous dans l'immensité des temps. Chaque existence est un chaînon qui se relie en arrière et en avant à un chaînon distinct, à une vie différente mais solidaire des autres. L'avenir est en préparation dans le présent de même que le présent est la conséquence du passé. De degré en degré l'être s'élève et grandit. Artisan de ses propres destinées l'homme, libre et responsable, choisit sa route, et si cette route est mauvaise, les chutes qu'il y fera, les cailloux et les ronces qui le déchireront auront pour effet de développer son expérience, de fortifier sa raison naissante.

La loi suprême du Monde est donc le progrès incessant, l'ascension des êtres vers Dieu, foyer des perfections. Des profondeurs de l'abîme, des formes les plus rudimentaires de la vie par une route infinie et à l'aide de transformations sans nombre nous nous rapprochons de lui. Au fond de chaque âme l'Éternel a placé le germe de toutes les facultés, de toutes les puissances ; à nous de les faire éclore par nos efforts et par nos luttes ! Envisagé sous ces aspects nouveau notre avancement, notre bonheur à venir est notre œuvre. La grâce n'a plus de raison d'être. La Justice rayonne enfin sur le monde car si tous nous avons lutté et souffert, tous nous serons sauvés.

De même se révèle ici dans toute sa grandeur le rôle de la douleur, son utilité pour le progrès des êtres. Chaque globe roulant dans l'espace est un vaste atelier où la substance des âmes est incessamment travaillée. Ainsi que le grossier minerai sous l'action du feu et des eaux se change peu à peu en un pur métal, ainsi l'âme humaine sous les lourds marteaux de la douleur se transforme et se fortifie. C'est au milieu des épreuves que se trempent les grands caractères. La douleur est la purification suprême, la fournaise où fondent toutes ces scories impures qui souillent l'âme : l'orgueil, l'égoïsme, l'indifférence. C'est la seule école où s'affinent les sensations délicates, où s'apprennent la pitié, l'humilité, la résignation stoïque. Le bien-être, les jouissances sensuelles en nous attachant à la matière retardent notre élévation, tandis que le sacrifice, l'abnégation nous dégagent par anticipation de cette épaisse gangue, nous préparent à de nouvelles étapes, à une ascension plus haute. L'âme s'élève ainsi sur l'échelle magnifique des mondes ; elle parcourt le champ sans bornes des espaces et des âges. À chaque nouvelle conquête sur ses passions, à chaque pas en avant, agrandie et purifiée, elle voit ses horizons s'élargir, elle aperçoit de plus en plus distinctement la grande harmonie des lois et des choses et y participe d'une manière plus étroite, plus effective. Alors le temps s'efface pour elle, les siècles s'écoulent comme des secondes. Unie à ses sœurs, compagnes de l'erraticité, elle poursuit sa marche éternelle au sein d'une lumière toujours grandissante.

De nos recherches et de nos méditations se dégage ainsi une grande loi : la pluralité des existences de l'âme. Nous avons vécu avant la naissance et nous vivrons après la mort. Cette loi donne la clé de problèmes jusqu'ici insolubles. Elle seule explique l'inégalité des conditions, la variété infinie des caractères et des aptitudes. Nous avons connu ou connaissons successivement toutes les phases de la vie terrestre, traverserons tous les milieux. Dans le passé nous étions comme ces sauvages qui peuplent les continents attardés ; dans l'avenir nous pourrions nous élever à la hauteur de ces génies immortels, de ces esprits géants qui, semblables à des phares lumineux éclairent la marche de l'humanité. Le temps et le travail, voilà les deux éléments de notre progrès. Cette loi de la réincarnation montre d'une manière éclatante la souveraine justice régnant sur tous les êtres. Tour à tour nous forgeons et nous brisons nous-mêmes nos chaînes. Les épreuves effrayantes dont souffrent certains d'entre nous sont la conséquence de leur conduite passée. Le despote renaît esclave ; la femme altière, vaniteuse de sa beauté, reprendra un corps infirme et souffreteux ; l'oisif reviendra mercenaire, courbé sous une tâche ingrate. Celui qui a fait souffrir souffrira à son tour. Inutile de

chercher l'enfer dans des régions inconnues et lointaines. L'enfer est autour de nous ; il se cache dans les replis ignorés de l'âme coupable dont l'expiation seule peut faire cesser les douleurs.

Mais, dira-t-on, si d'autres vies ont précédé la naissance, pourquoi en avons-nous perdu le souvenir, et comment pourrions-nous expier avec fruit des fautes oubliées ?

Le souvenir ! ne serait-ce pas un effrayant boulet attaché à nos pieds. Sortant à peine des âges de fureur, échappés d'hier à la bestialité farouche, que doit être ce passé de chacun de nous ? À travers les étapes franchies que de larmes n'avons-nous pas fait couler, que de sang n'avons-nous pas versé ! Nous avons connu la haine et pratiqué l'injustice. Quel fardeau moral que cette longue perspective de fautes de crimes pour un pauvre esprit déjà débile et chancelant. Et puis le souvenir de notre propre passé ne serait-il pas lié d'une manière intime au souvenir du passé des autres. Quelle situation, pour le coupable, pour l'infâme marqué au fer rouge pour l'éternité ! Et les haines, les erreurs se perpétueraient par la même raison, creusant des divisions profondes et ineffaçables au sein de cette humanité déjà si déchirée. Oui, Dieu a bien fait d'effacer de nos faibles cerveaux le souvenir d'un passé redoutable. Après avoir bu les eaux du Léthé nous renaissions à une vie nouvelle. Une éducation différente, une civilisation plus large fait évanouir les fantômes qui hantèrent autrefois notre esprit. Allégés de ce bagage encombrant nous avançons d'un pas plus rapide dans les voies qui nous sont ouvertes.

Cependant ce passé n'est pas tellement éteint que nous ne puissions en entrevoir quelques vestiges. Si, nous dégageant des influences extérieures, nous descendons au fond de notre être, si nous analysons avec soin nos goûts, nos tendances, nos aspirations, nous découvrirons des choses que rien dans notre existence actuelle et dans l'éducation reçue ne peut expliquer. Partant de là nous arriverons à reconstituer ce passé, sinon dans ses détails, au moins dans ses grandes lignes. Quant aux fautes entraînant dans cette vie une expiation voulue, quoique effacée momentanément à nos yeux, leur cause première n'en subsiste pas moins toujours visible, c'est-à-dire nos passions, notre caractère fougueux que l'expiation a pour but de courber et d'assouplir.

Ainsi donc si nous laissons sous les péristyles de la vie les plus dangereux souvenirs, nous apportons du moins avec nous le fruit et les conséquences des travaux naguère accomplis : une conscience, un jugement, un caractère tels que nous les avons façonnés nous-mêmes. Ce que l'on nomme l'innéité n'est pas autre chose que l'héritage intellectuel et moral que nous lèguent les vies évanouies.

Et chaque fois que s'ouvrent pour nous les portes de la mort, lorsque affranchie du joug matériel notre âme s'échappe de sa prison de chair pour entrer à nouveau dans l'empire des esprits, alors le passé reparait tout entier devant elle. L'une après l'autre, sur la route suivie elle revoit ses existences, les chutes, les haltes, les marches rapides. Elle se juge elle-même en mesurant le chemin parcouru. Dans le spectacle de ses succès ou de ses hontes étalés devant elle, elle trouve son châtement ou sa récompense.

Le but de la vie étant le perfectionnement intellectuel et moral de l'homme, quelle condition, quel milieu nous conviennent le mieux pour réaliser ce but ? On répondra que l'homme peut travailler à son perfectionnement dans toutes les conditions, dans tous les milieux sociaux. Oui, sans doute, mais il y travaillera plus fructueusement dans des conditions déterminées.

La richesse procure à l'homme de puissants moyens d'étude ; elle lui permet de donner à son esprit une culture plus développée et plus parfaite ; elle met entre ses mains des facilités plus grandes de soulager ses frères malheureux, de participer en vue de l'amélioration de leur sort à des fondations utiles. Mais ils sont rares ceux qui considèrent la richesse comme un dépôt de Dieu, ceux qui, prélevant sur leurs ressources ce qui est strictement nécessaire à leurs besoins, consacrent le surplus

au soulagement de la misère, à l'instruction et à l'amélioration de leurs semblables. Ils sont rares les riches qui conforment leurs actes à ce précepte de souveraine justice qui veut que jusqu'au jour où tous les hommes n'auront pas ici-bas le nécessaire nul n'ait droit au superflu. La richesse dessèche trop souvent le cœur de l'homme, elle élève une barrière entre les puissants et les humbles ; elle fait vivre dans une sphère où n'accèdent pas les déshérités de ce monde et où par conséquent les besoins, les maux de ceux-ci sont ignorés, méconnus.

La possession des biens matériels n'apporte trop souvent avec elle qu'amertume et regrets. Loin de donner à notre esprit le calme et la paix, ils créent en lui un vide immense ; ils éteignent cette flamme intérieure, cet amour du progrès et des améliorations sociales qui réchauffe toute âme généreuse ; ils l'emplissent d'inquiétude, y soufflent l'égoïsme, l'envie, l'orgueil, toutes ces furies qui font de notre être comme un vaisseau battu des tempêtes, privé de boussole et voguant au hasard sous un ciel sans rayons.

La misère a aussi ses effroyables dangers : la dégradation des caractères, le désespoir, le suicide. Mais tandis que la richesse nous rend indifférents et égoïstes, la pauvreté, en nous rapprochant des humbles nous fait compatir à leurs douleurs. Il faut avoir souffert soi-même pour apprécier les souffrances d'autrui. Alors que les puissants, au sein des honneurs, se jalourent entre eux et cherchent à rivaliser d'éclat, les petits, rapprochés par le besoin, vivent parfois dans une touchante confraternité.

Voyez les oiseaux de nos climats pendant les mois d'hiver, quand le ciel est sombre, quand la terre est couverte d'un blanc manteau de neige, serrés les uns contre les autres au bord d'un toit, ils se réchauffent mutuellement en silence. La nécessité les unit. Mais viennent les beaux jours, le soleil resplendissant, la provende abondante, ils piaillent à qui mieux mieux, se poursuivent, se battent, se déchirent. Ainsi est l'homme. Doux, affectueux pour ses semblables dans les jours de tristesse, la possession des biens matériels lui donne le vertige, le rend vaniteux et dur.

Une condition modeste convient donc mieux à l'esprit désireux de progresser, d'acquérir les vertus nécessaires à son ascension morale. Loin du tourbillon des plaisirs menteurs, il jugera mieux la vie. Il ne demandera à la matière que ce qui est nécessaire à la conservation de ses organes. Il évitera de tomber dans ces habitudes pernicieuses, de devenir la proie des innombrables besoins factices qui sont le fléau de l'humanité. Il sera sobre et laborieux, se contentant de peu, proscrivant de sa demeure toutes ces choses inutiles : boissons capiteuses, mets succulents, vêtements somptueux et bijoux, choses qui nous enchaînent à la matière et nous rendent esclaves. Il ne laissera de place en lui que pour les plaisirs de l'intelligence et les joies du cœur.

Ainsi fortifié contre les assauts de la matière, le sage sous la pure lumière de la raison verra resplendir ses destinées. Éclairé sur le but de la vie et le pourquoi des choses, il restera ferme et résigné devant la douleur ; il la fera servir à son épuration, à son avancement. Il affrontera l'épreuve avec courage, sachant que l'épreuve est salutaire, qu'elle est le choc qui déchire nos âmes et que par cette déchirure seule s'épanche tout ce qu'il y a en nous de fiel et d'amertume. Et si les hommes se rient de lui, s'il est victime de l'intrigue et de l'injustice il apprendra à supporter patiemment ses maux en reportant ses regards vers vous, ô nos frères aimés, vers Socrate buvant la ciguë, vers Jésus en croix, vers Jeanne au bûcher. Il se consolera dans la pensée que les plus grands, les plus vertueux, les plus dignes ont souffert et sont morts pour l'humanité.

Et quand enfin après une existence bien remplie viendra l'heure solennelle, c'est avec calme, c'est sans regrets qu'il accueillera la mort, la mort que les humains entourent d'un sinistre appareil, la mort, épouvante des puissants et des sensuels et qui, pour le penseur austère n'est que la délivrance, l'heure bénie de la transformation, la porte qui s'ouvre sur l'empire lumineux des esprits.

Ce seuil des régions heureuses il le franchira avec sérénité et à sa conscience qui, dégagée des ombres de la matière, se dressera devant lui comme un juge, représentant de Dieu, lui demandant : Qu'as-tu fait de la vie ? il répondra : j'ai lutté, j'ai souffert, j'ai aimé ! j'ai enseigné le bien, la vérité, la justice ; j'ai donné à mes frères l'exemple de la droiture, de l'humilité, de la douceur ; j'ai soulagé ceux qui souffrent, consolé ceux qui pleurent. Et maintenant, que l'Éternel me juge, me voici entre ses mains !

Homme, mon frère, aie foi en ta destinée car elle est grande. Puise dans les vastes perspectives qu'elle ouvre à ta pensée l'énergie nécessaire pour affronter les vents et les orages du monde. Marche, vaillant lutteur, gravis la pente qui conduit à ces cimes qu'on appelle vertu, devoir, sacrifice. Ne t'arrête pas en chemin pour cueillir les fleurettes du buisson, pour jouer avec les cailloux dorés. En avant, toujours en avant et plus haut !³

Vois-tu dans les cieux splendides, ces astres flamboyants, ces soleils innombrables entraînant dans leurs évolutions prodigieuses de brillants cortèges, de planètes. Que de périodes étonnantes, que de siècles accumulés n'a-t-il pas fallu pour les former. Que de siècles ne faudra-t-il pas pour les dissoudre. Eh bien, un jour viendra où tous ces feux seront éteints, où ces mondes gigantesques s'évanouiront pour faire place à des globes nouveaux à d'autres familles d'astres émergeant des profondeurs. Rien de ce que tu vois aujourd'hui ne sera plus. Le vent des espaces aura à jamais balayé la poussière de ces mondes usés, mais toi tu vivras toujours poursuivant ta marche éternelle au sein d'une création sans cesse renouvelée. Que seront alors pour ton âme épurée, agrandie, les ombres et les soucis du présent. Et ce monde de la terre, et la France, que seront-ils ? Formes passagères d'une société d'âmes immortelles lieux de passage, accidents éphémères de notre course, ils ne laisseront plus au fond de notre mémoire que de tristes et doux souvenirs. Devant les horizons infinis de l'immortalité, les maux du passé, les épreuves subies seront comme un nuage fugitif au milieu d'un ciel serein.

Mesure donc à leur juste valeur ces choses de la terre. Recherche avant tout les enseignements qu'elles contiennent, enseignements grâce auxquels tu pourras gravir d'un pas ferme les degrés de l'échelle d'or qui conduit aux espaces lumineux, à l'éternelle et véritable patrie des âmes.

LEON DENIS.

³ Repris partiellement dans le chapitre VII du *Pourquoi de la Vie*.

Journal L'Union libérale, 12 juillet 1880, p. 1 :

Ligue de l'Enseignement

Hier, à deux heures, dans une des salles de l'Hôtel de Ville s'est réunie l'Assemblée générale des membres du cercle Tourangeau.

M. D. Belle, député, présidait, assisté de MM. Charpentier et Plumerel, vice-présidents et des membres du comité.

Dans une allocution chaleureuse le président a exposé le but de la réunion et signalé les progrès croissants du Cercle. Il a rappelé dans d'excellents termes que l'instruction doit être l'apanage des peuples libres, le seul moyen efficace de fonder la véritable égalité parmi les hommes, de permettre aux représentants des classes ouvrières de participer au gouvernement de la société. Éclairer, instruire, tel est l'objectif que poursuit la ligue de l'Enseignement et c'est pourquoi, dans la réalisation de son programme elle est appuyée par les hommes de progrès et soutenue par les sympathies du pouvoir. C'est ce qui garantit son succès dans l'avenir.

M. Belle annonce que le ministre de l'instruction publique, en témoignage de l'intérêt qu'il porte au Cercle fera prochainement un nouveau don d'ouvrages à la bibliothèque par lui fondée.

Cette allocution est accueillie par de vifs applaudissements.

La parole est donnée à M. L. Denis, secrétaire du Cercle, qui donne lecture du rapport suivant :

Messieurs et chers concitoyens,

C'est avec une légitime satisfaction que nous venons vous rendre compte des travaux accomplis par le cercle tourangeau, durant la période qui s'étend du 1^{er} juin 1879 au 31 mai 1880. Les espérances que nous formulions ici-même lors de notre dernière assemblée générale se sont amplement réalisées. L'œuvre de la Ligue à Tours s'est maintenue dans un complet état de prospérité, en même temps que les services par elle rendus à la cause de l'enseignement populaire augmentaient d'importance. Le nombre des membres du Cercle s'est élevé d'une façon sensible. Il était de 650 au 31 mai 1879, il atteint aujourd'hui 850.

Le comité élu par vous le 15 juin a consacré tous ses soins au développement et au bon fonctionnement de la bibliothèque établie dans notre local rue du Commerce. 300 nouveaux volumes, choisis parmi les meilleures œuvres scientifiques et littéraires, ont été acquis dans le cours de l'année. Le nombre des volumes dont nous pouvons actuellement disposer s'élève donc à 1300. Le public a répondu avec un louable empressement aux efforts que nous avons faits pour lui procurer des distractions agréables et utiles. Pendant l'exercice écoulé, c'est-à-dire, en 63 séances 6682 volumes ont été délivrés à 4093 lecteurs. La moyenne par séance est donc de 77 lecteurs pour 126 volumes. Si nous rapprochons ces chiffres de ceux obtenus pendant la période précédente où la moyenne par jour de distribution n'a été que de 66 lecteurs pour 102 volumes, nous constaterons une augmentation pour chaque jour d'ouverture de la bibliothèque de 11 emprunteurs et de 24 volumes. N'est-ce pas là, Messieurs, un résultat des plus satisfaisants et bien fait pour nous encourager à persévérer dans la voie suivie jusqu'ici ?

Parmi les nouveaux ouvrages mis en lecture se trouvent les 15 volumes d'histoire et de voyages que M. Belle, président du cercle, a obtenus de M. Jules Ferry ministre de l'instruction publique. Une vingtaine de volumes nous ont été offerts par MM. Trohu, Goetschy, Benoit, Auguste Babin et par Mme la comtesse de Gasparin. Nous sommes heureux de pouvoir exprimer tous nos remerciements à ces généreux donateurs.

Le Comité, s'inspirant des résultats obtenus par les premières conférences faites à Tours sous le patronage de la ligue et du goût marqué que le public de notre ville a toujours montré pour cette forme d'enseignement, a voulu organiser pendant la dernière saison d'hiver une série de conférences publiques et gratuites.

La modicité de nos ressources qui ne nous permettait pas de compter sur les conférenciers de profession, et par suite la nécessité de trouver dans le sein du comité lui-même les éléments nécessaires à l'établissement d'un programme, rendait la tâche difficile. Quelques-uns de nos collègues, doutant de leurs aptitudes, hésitaient à nous prêter leur concours. D'autres, plus partisans des cours publics que des grandes conférences ne consentaient à parler que devant des auditoires restreints. Le comité pour expérimenter les différents systèmes de conférences et donner à ses membres la facilité de coopérer à cette œuvre dans des conditions conformes à leurs goûts voulut recourir aux grandes et aux petites conférences et décida que cinq d'entre elles seraient faites au cirque et dix autres sous le nom de conférences-causeries, à l'hôtel-de-Ville, dans une salle gracieusement mise à notre disposition par la municipalité. Une circulaire relatant ces résolutions fut adressée à tous les membres du Cercle.

Quatre grandes conférences seulement ont eu lieu au cirque, dans l'ordre suivant :

Le 23 novembre, sur *Touquet de l'Isle et la Marseillaise*, par M. Belle.

Le 26 décembre, sur la *Commune de Tours au XII^e Siècle*, par M. A. Rivière.

Le 29 février, sur *Le Progrès*, par M. L. Denis.

Le 21 avril, sur la *laïcité dans l'Enseignement*, par M. E. Couteleau, de Paris.

Des dix conférences-causeries annoncées à l'hôtel de ville, quatre seulement purent avoir lieu, savoir :

Le 28 novembre, *Excursion, dans le Rio-de-la-Plata, et ses affluents*, par M. Thièle.

Le 12 décembre, sur *l'éducation*, par M. Chevel.

Le 23 janvier, sur *le Droit de Propriété*, par M. Ch. De Boissy.

Le 12 mars, sur *l'Afrique centrale*, par M. Dupin de St-André.

Vous savez tous, Messieurs, de quelle façon ces conférences, tant celles du cirque que celles de l'Hôtel de ville, ont été accueillies du public. Les auditoires qui se sont groupés autour de nos orateurs ont toujours été aussi nombreux que le permettait l'étendue des locaux indiqués, les applaudissements, les encouragements de toutes sortes sont venus nous prouver, combien l'enseignement par la parole était apprécié, recherché des classes populaires et combien il était nécessaire de donner à cette forme de propagation de l'idée un développement en rapport avec ce que le public attend de nous.

Le futur Comité en établissant le programme de la prochaine saison d'hiver aura à examiner s'il ne convient pas de s'attacher plus particulièrement aux conférences de l'Hôtel de ville, qui pour être moins brillantes n'en sont peut-être que plus pratiques au point de vue de l'enseignement répandu. En donnant à ces conférences plus d'unité, en choisissant des sujets qui, se rattachant les uns aux autres, aient un caractère d'ensemble mieux déterminé, on obtiendrait ainsi une série de soirées instructives, attrayantes qui laisseraient dans l'esprit des auditeurs des notions pleines de fruits. Constituant par elles-mêmes un domaine plus accessible, elles rendraient moins difficile le recrutement d'un personnel de conférenciers.

Aux cours ou conférences-causeries pourraient s'ajouter des lectures publiques qui permettraient d'utiliser le concours d'hommes dévoués à qui l'usage de la parole en public n'est pas familier. Ces lectures auraient pour but de mettre en relief des livres utiles et peu connus.

Beaucoup de ces ouvrages dorment sur les rayons de notre bibliothèque, leur titre sérieux effraie les lecteurs. Quelques extraits accompagnés d'explications verbales feraient connaître les ouvrages de cette nature en révélant au public les beautés littéraires qu'il ignore trop souvent.

Le Comité s'est donc consacré d'une façon presque exclusive au développement de la Bibliothèque et à l'organisation des conférences. Il n'a pas cru, étant donné l'exiguïté des ressources du Cercle, le moment venu, d'aborder ces autres parties de notre programme : l'établissement d'écoles, la distribution de récompenses aux instituteurs et élèves. Voulant avant tout assurer le succès des deux créations indiquées, il a laissé à l'avenir la réalisation des autres fondations.

Il a pu néanmoins s'associer à l'œuvre de propagande entreprise par M. Jean Macé dans les principaux centres de population du département d'Indre-et-Loire. C'est grâce au concours que lui ont prêté nos président et vice-présidents, lesquels n'ont pas hésité à assister l'éminent professeur pendant tout son séjour en Touraine, le mettant en rapport avec les habitants des cantons, c'est dis-je grâce à ce concours obligeant et empressé que M. Jean Macé a pu jeter les bases de quatre sociétés républicaines d'instruction à Chinon, Loches, Châteaurenault et Bourgueil. Deux de ces sociétés fonctionnent régulièrement aujourd'hui et sont pourvues de bibliothèques populaires. Les deux autres vont prochainement sortir de la période de formation qu'elles traversent. Nous devons ajouter que M. J. Macé a utilisé son passage dans notre ville en faisant avec succès, le 5 juillet, dans la salle du Cirque, une conférence sur les sociétés d'instruction. Un des membres de notre Comité a pu également faire trois conférences à Châteaurenault, Bourgueil et Orléans, au profit des sociétés républicaines de ces trois cités.

Tes est, Messieurs, l'exposé des travaux du Comité. Pendant l'année qui vient de s'écouler, grâce à votre concours, notre œuvre a pu s'étendre, grandir, rendre à la cause de l'enseignement populaire, d'innombrables services. Ces services, de plus en plus appréciés, nous ont gagné des sympathies toujours croissantes. Ce n'est plus seulement le public qui seconde nos efforts ; le Conseil municipal de Tours a bien voulu nous prêter son aide sous la forme d'une subvention de 500 francs qui a été versée au Cercle tourangeau en 1879, à titre d'encouragement et qui va se continuer en s'élevant encore, car le chiffre de cette subvention est porté à 750 francs dans les prévisions budgétaires. Pleins de reconnaissance pour ce bienveillant appui, nous saisissons avec empressement l'occasion qui nous est offerte d'adresser aux membres du Conseil l'hommage public de notre gratitude.

Si le Cercle a prospéré depuis notre dernière assemblée, l'œuvre générale de la Ligue de l'enseignement n'est pas non plus restée stationnaire. Quelques chiffres vous donneront la mesure des résultats obtenus.

Au 31 décembre dernier, la Ligue avait fondé en France 557 sociétés d'instruction ou bibliothèques par association comptant près de 45,000 membres ;

180 bibliothèques régimentaires ;

Elle a organisé en faveur de l'instruction obligatoire, gratuite et laïque, un pétitionnement qui a produit 1270 mille signatures. Elle a fourni à titre gratuit à 1,600 écoles libres tout un matériel de globes, cartes, tableaux d'histoire, etc.

Si l'on considère que la liberté de la Ligue de l'enseignement de s'étendre et de se propager ne date guère que du mois de décembre 1877, ne sera-t-on pas étonné des résultats considérables obtenus

en si peu de temps. C'est grâce à l'ardeur, à la persévérance de ses adeptes, que la Ligue a pu se développer ainsi. Le dévouement de ses membres à l'instruction du peuple a frappé nos ennemis eux-mêmes. Tout en condamnant nos doctrines, ils rendent justice à nos efforts et nous donnent en exemple au parti clérical. C'est du moins ce qui découle des appréciations d'un écrivain catholique, M. Jean du Moussac, qui vient de publier sur la Ligue de l'enseignement un volume de 350 pages, dédié au cardinal-évêque de Poitiers.

Encouragés par les résultats déjà atteints, soutenus par l'opinion publique, nous n'avons donc qu'à poursuivre une œuvre féconde, salubre, qui n'a d'autre objectif en instruisant les hommes que de les rendre plus heureux et meilleurs. Tous ceux qui veulent assurer l'avenir de la France et de ses libres institutions doivent se pénétrer d'une chose : c'est que ces institutions si grandes qu'elles soient n'auront qu'une existence éphémère si elles ne sont pas en harmonie parfaite avec l'instruction des citoyens. Ce n'est ni sur le préjugé, ni sur l'ignorance que l'on fonde un ordre de choses durable, conforme à la raison et à la justice. Tant valent les hommes, tant valent les institutions ? Le peuple aujourd'hui est maître de ses destinées. Pour préparer l'avenir, pour réaliser le bien dans l'ordre social, il faut donc que chacun s'éclaire, s'habitue à observer, à juger sainement toutes choses. Il faut que tous, enfants et adultes, il faut que la femme surtout, participent à un enseignement éclairé qui fortifie et élève les âmes. La femme ! que de choses n'avons-nous pas à faire pour elle, pour lui donner dans nos rangs la place que lui assignent ses aptitudes et ses qualités. Un jour viendra – un jour prochain – où nous pourrions songer à elle et vous proposer quelque mesure, à l'exemple du Cercle Parisien qui a su associer à ses travaux les représentants d'un sexe trop souvent oublié. Quoi qu'il en soit, et en attendant que cette heure soit venue, vous tous qui voulez la grandeur de notre pays et le perfectionnement de ses institutions démocratiques, continuez à travailler avec nous, à l'aide du livre et de la parole, au développement chez tous les hommes de cet amour du vrai, du juste, de cet esprit de solidarité dans le bien qui est le fond de la morale universelle et qui seul fait le bon citoyen.

M. C. Meneu, trésorier, fait connaître la situation financière du Cercle. Elle se résume ainsi :

RECETTES

En caisse au 31 mai 1879,	520 fr. 99
Reçu pendant l'année pour cotisations, produit des troncs du sou des écoles, vente de catalogue etc.	1,414 fr. 35
Allocation municipale	500 fr. 00
Ensemble	2,435 fr. 25

DÉPENSES

Les dépenses de toute sorte, loyer, assurance, achat de livres, reliures, etc., s'élèvent, durant la même période, à	2,319 fr. 70
En caisse au 30 juin dernier	115 fr 55

Le Trésorier fait appel au concours pécuniaire des adhérents afin de reconstituer les finances du Cercle.

Le président, en exécution de l'article 7 des statuts, invite les assistants à procéder à l'élection d'un comité de 25 membres en remplacement du comité actuel dont les pouvoirs sont expirés.

Le vote donne les résultats suivants :

Sont élus : MM. Aubert-Bouché, Baillif, D. Belle, Billière, Brouillard, Carré, J. Charpentier, Chatelain, Chevrel, L. Danner, L. Denis, Devaux, Dupin de St-André, Hennion, Jarriges, Malécot, Meneu, Plomerel, A. Rivière, Royer, St-Hérant, Tessier, Thièle, Varlet, Viel.

Journal L'Union libérale, 19 juillet 1880, p. 2 :

Élections au Conseil général

Comité Républicain du canton de Tours-Sud

Les délégués chargés par les électeurs du canton de Tours-Sud de désigner deux candidats aux élections du 1^{er} août pour le Conseil général et le conseil d'arrondissement, se sont réunis hier 18, à 3 heures, dans une des salles de l'Hôtel de ville.

Le bureau était formé par MM Dominique, président, Gaucher, de Montlouis, Sabouré, de Larçay, Devaux et Denis, de Tours, assesseurs.

67 délégués étaient présents :

Les votes ont donné les résultats suivants :

Pour le conseil général,

M. Belle a obtenu 44 voix.

Divers 23 voix.

Pour le conseil d'arrondissement (1^{er} tour)

MM. Gaucher 33 voix

Billière 20 voix

Aucun candidat ne réunissant un nombre suffisant de voix et M. Billière ayant décliné toute candidature, il est procédé à un 2^e tour de scrutin.

M. Gaucher obtient 46 voix

Divers 27 voix.

En conséquence ont été proclamés candidats du comité républicain pour le canton de Tours-Sud :

M. Belle, député, pour les fonctions de conseiller général ;

M. Gaucher, maire de Monlouis, pour les fonctions de conseiller d'arrondissement.

Journal L'Union libérale, 11 octobre 1880, p. 2 :

Ligue de l'Enseignement
Cercle Tourangeau

Le Comité élu par l'Assemblée générale des adhérents s'est réuni samedi dernier, a local du Cercle et a constitué son bureau de la manière suivante :

Président : M. Belle, député ;

Vice-présidents : MM. Charpentier, Plumerel ;

Secrétaire : Léon Denis ;

Trésorier : C. Meneu.

Sur les fonds disponibles une somme de 250 francs a été votée pour l'acquisition d'ouvrages destinés à renforcer la Bibliothèque populaire ouverte rue du Commerce, 27.

Le Comité a décidé, en outre, qu'une série de conférences serait organisée pendant l'hiver prochain. Ces conférences auront lieu alternativement au Cirque et à l'Hôtel de Ville et se poursuivront régulièrement jusqu'en avril 1881. Celles du Cirque seront inaugurées le 14 novembre, par M. Belle, président du Cercle ; celles de l'Hôtel de Ville, commenceront semaine suivante.

Le public sera prévenu par voie d'affiches, les dates choisies et les sujets traités.

Le Secrétaire, L. Denis.

Journal L'Union libérale, 3 décembre 1880, p. 3 :

Chronique locale

Nous rappelons à nos lecteurs que demain à 8 heures, salle de l'Hôtel de Ville, M. Léon Denis, secrétaire du Cercle Tourangeau de la Ligue de l'enseignement, fera sa première conférence que *l'Astronomie populaire*, sujet : *les Terres de l'Espace*.

Journal L'Union libérale, 17 décembre 1880, p. 3 :

Chronique locale

Nous rappelons à nos lecteurs que demain, 17 courant, M. Léon Denis fera, dans la salle de l'Hôtel de Ville, à huit heures du soir, sa deuxième conférence sur *l'Astronomie populaire*.

Le Messenger, 1^{er} janvier 1881 :

À NOS ABONNÉS

CONFÉRENCES SPIRITES

PARIS.

Cette année, le mouvement spirite s'appuie sur les conférences qui doivent bien faire connaître notre douce et fortifiante philosophie ; c'est l'objectif de tous les esprits avancés, qui veulent le progrès par des moyens pratiques, résolus, par lesquels on puisse lutter contre la médisance, le parti pris, les exagérations des sectaires, la critique des journalistes qui ne connaissent pas le premier mot de la question qu'ils battent en brèche.

M. le Docteur Dupuis, à Ostende ; M. Moulis dans toute la Belgique ; nos frères de Liège, dans cette ville et les environs ; M. Vanderyst, à Spa ; M. Denis dans la Touraine, se sont occupés et s'occupent encore de cette grave question des conférences. Nos amis luttent tous pour cet ordre d'idées, et la cause leur est redevable du mouvement qui agite les intelligences, dans les milieux où leurs paroles ont eu de l'action. [...]

Revue Spirite, janvier 1881, page 6 :

À NOS ABONNÉS

ADHÉSIONS AUX CONFÉRENCES

[...]

Chers messieurs et frères en croyance.

Tours, 8 novembre 1880. Je vous envoie sous ce pli, un bon de poste de 25 francs, somme que je me propose de verser annuellement pour l'œuvre des conférences, aussi longtemps que mes moyens me le permettront ; je m'engage, en outre, à prendre un abonnement au journal qui sera créé à cette occasion.

Je me mets également à la disposition des groupes situés dans un rayon rapproché de Tours, pour traiter en public, et *gratuitement*, tous frais à ma charge, les sujets que j'ai développés dans notre ville, sous les auspices de la Ligue, et qui se rattachent à nos doctrines ; soit : pluralité des mondes, sur Dieu, l'âme, la vie future, etc., etc.

Recevez, chers Messieurs, l'assurance de mes sentiments fraternels.

Léon Denis.

Le Messenger, 1^{er} avril 1881 :

LE PROGRÈS.

Tel est le titre d'une intéressante brochure dont M. Denis, de Tours, a bien voulu nous adresser quelques exemplaires pour lesquels nous lui offrons nos remerciements. L'auteur y reproduit la conférence qu'il a donnée à Tours et à Orléans, sous le patronage de la ligue de l'enseignement par l'initiative privée.

Le sujet de la conférence est trop vaste et trop riche pour ne pas être exposé sous différents aspects. C'est cette exposition du Progrès à plusieurs points de vue que M. Denis a accomplie avec un talent de conférencier remarquable.

L'orateur définit d'abord le Progrès ; il montre que le Progrès c'est l'aspiration vers le mieux, le beau, le bien ; que cette aspiration est naturelle chez l'homme, indépendamment de son libre arbitre. Une belle allégorie termine ce premier chapitre.

Le chapitre suivant nous montre le Progrès à travers les âges. La civilisation prend naissance en Orient, traverse l'Inde, la Perse, l'Assyrie, l'Égypte, puis passe en Grèce où elle atteint le point culminant. De là le flambeau de la civilisation passe aux Romains, mais leur prépondérance s'évanouit dès que le vice et la corruption envahissent l'Empire ; survient ensuite l'invasion des Barbares, époque où commence pour l'humanité un arrêt de 12 siècles dans la marche du Progrès. Le conférencier dépeint les souffrances du peuple pendant le Moyen-Âge, jusqu'au moment où les penseurs, mourant le plus souvent sur le bûcher ou dans d'épouvantables supplices, font éclore la Réforme. Peu avant cette grande impulsion donnée au Progrès, Gutenberg invente l'imprimerie. L'orateur s'arrête à la Révolution de 1789, la dernière grande étape de la civilisation.

Dans le troisième chapitre, l'orateur aborde le Progrès politique ; il démontre par l'exemple de la France, combien la République démocratique, la forme la plus rationnelle de la liberté, est propre à relever le moral de toute une nation et à former de bons citoyens ; il traite ensuite la question du Progrès social, dont la marche en avant ferait un pas de géant si les fortunés de la terre savaient comprendre que l'association de la classe ouvrière à l'exploitation du capital est un des plus sûrs moyens de parvenir à la paix intérieure et extérieure ; s'ils préconisaient l'augmentation incessante d'écoles pour le peuple, l'établissement d'institutions de prévoyance, de mutualité, etc.

Le Progrès religieux, un des points les plus importants, est traité plus longuement. L'orateur fait ressortir l'antagonisme des religions existantes, leurs luttes incessantes contre le Progrès, la raison, la science, et conclut à l'avenir de la religion naturelle qui doit conduire l'homme vers la perfection.

Le Progrès dans l'immortalité, tel est le titre du dernier chapitre de cette intéressante conférence. M. Denis fait assister le lecteur aux étapes successives que l'homme doit parcourir sur cette terre, et il finit son brillant discours par les paroles suivantes que nous aimons de reproduire :

« Homme, mon frère, aie foi en ta destinée car elle est grande. Puisse dans les vastes perspectives qu'elle ouvre à ta pensée l'énergie nécessaire pour affronter les vents et les orages du monde. Marche, vaillant lutteur, gravis la pente qui conduit à ces cimes qu'on appelle vertu, devoir, sacrifice. Ne t'arrête pas en chemin à cueillir les fleurettes du buisson, à jouer avec les cailloux dorés. En avant, toujours en avant.

Vois-tu dans les cieux splendides ces astres flamboyants, ces soleils innombrables entraînant dans leurs évolutions prodigieuses de brillants cortèges de planètes. Que de siècles accumulés n'a-t-il pas fallu pour les former. Que de siècles ne faudra-t-il pas pour les dissoudre. Eh bien, un jour viendra où tous ces feux seront éteints, où ces mondes gigantesques s'évanouiront pour faire place à des globes

nouveaux, à d'autres familles d'astres émergeant des profondeurs. Rien de ce que tu vois aujourd'hui ne sera plus. Le vent des espaces aura à jamais balayé la poussière de ces mondes usés ; mais toi tu vivras toujours, poursuivant ta marche éternelle au sein d'une création sans cesse renouvelée. Que seront alors pour ton âme épurée, agrandie, les ombres et les soucis du présent. Accidents éphémères de notre course, ils ne laisseront plus au fond de notre mémoire que de tristes et doux souvenirs. Devant les horizons infinis de l'immortalité, les maux du passé, les épreuves subies seront comme un nuage fugitif au milieu d'un ciel serein.

Mesure donc à leur juste valeur les choses de la terre. Ne les dédaigne pas sans doute, car elles sont nécessaires à ton progrès, et ton œuvre est de contribuer à leur perfectionnement en te perfectionnant toi-même, mais n'y attache pas exclusivement ton âme et recherche avant tout les enseignements qu'elles contiennent. Grâce à eux tu comprendras que le but de la vie n'est ni la jouissance, ni le bonheur, mais le développement, au moyen du travail, de l'étude, de l'accomplissement du devoir, de cette âme, de cette personnalité que tu retrouveras au-delà de la tombe telle que tu l'auras faite toi-même dans le cours de cette existence terrestre. »

Revue Spirite, mai 1881, p. 214 :

L'ANNIVERSAIRE DU 31 MARS

Le 31 mars, à deux heures de l'après-midi, les délégués des groupes parisiens se sont réunis au Père Lachaise, autour du dolmen qui couvre les restes mortels d'Allan Kardec ; la Veuve du Maître présidait cette cérémonie ; chacun lui exprimait sa sympathie, lui prouvait son respect.

M. P. G. Leymarie avait inscrit le nom des orateurs ; ont pris tour à tour la parole, M. de Warroquier, Mme G. Cochet, M. Melsen, M. Pichery, Mme Michel Rosen, M. Algol, M. Denis, M. Camille Chaigneau, M. X., ouvrier belge.

Les journaux politiques de Paris avaient envoyé leurs reporters à cette cérémonie dont suivant leur coutume ils ont fait des comptes-rendus ridicules.

Le soir du 31 mars, un banquet réunissait 200 convives dans les salons Richefeu, au Palais-Royal ; divers toasts y ont été portés, et des artistes éminents ont voulu que cette journée, vouée au souvenir du célèbre novateur, se termina par un concert dont ils ont rempli le programme avec entrain et un véritable talent.

Nous remercions les artistes, nos F. E. et C., les orateurs qui ont rendu un juste hommage à Allan Kardec ; nous ne pouvons oublier M. Denis de Tours, qui, prié par M. Leymarie de prononcer quelques paroles, a improvisé un discours plein de cœur et de chaudes et belles pensées, en un langage sobre, précis, imagé, qui a soulevé les applaudissements unanimes de l'assistance. M. Denis est un conférencier comme on les aime, il sera l'un des premiers à faire connaître et apprécier la philosophie spirite. [...]

L'Union Libérale, 11 mai 1881, p. 2 :

Conférence de M. Léon Denis

Vendredi soir, à huit heures, M. Léon Denis, secrétaire du cercle Tourangeau (Ligue de l'enseignement), a fait la conférence annoncée. Le sujet, on le sait, tout palpitant d'actualité, était la *Tunisie*.

M. Denis était assisté de M. Belle, président du cercle Tourangeau, et de M. Dupin de St-André, membre du même cercle.

En quelques mots, M. Belle a remercié la foule qui se pressait dans la grande salle de l'hôtel de ville, devenue trop petite. Cet empressement prouve, a-t-il dit, que le public sait apprécier les efforts du cercle Tourangeau pour propager l'instruction ; M. Belle rend hommage au dévouement du jeune conférencier, toujours sur la brèche et dont il ne veut rien dire de plus, de peur d'effaroucher sa grande modestie.

En allant en Tunisie, dit M. Belle, nous ne songeons pas à la conquête. Le gouvernement a le devoir de protéger nos nationaux arabes. Ce n'est donc pas la guerre ; nous ne sommes pas les agresseurs, mais la France ne permettra jamais l'outrage à son drapeau.

Puis, M. Léon Denis prit la parole.

Ce n'est pas à proprement parler une conférence que M. Denis veut faire, il va simplement raconter ce qu'il a vu dans ses deux voyages à Tunis.

L'aspect de Tunis, vu du pont d'un bateau à vapeur, est splendide. En avant, le golfe de Tunis, immense nappe d'eau, miroitant sous un soleil de feu, entourée de rochers déchiquetés, dont les cornes se reflètent dans l'onde transparente. À l'horizon, le tombeau de saint Louis, les ruines de Carthage. Au fond du golfe, Tunis, avec ses minarets, ses maisons en forme de dés, montrant leurs dômes blanchis à la chaux.

En avant de Tunis, se trouve le port de La Goulette, dominé par un fortin de misérable apparence. Les pièces d'artillerie, qui montrent leur gueule menaçante, feraient bonne figure dans un musée archéologique, tant elles sont âgées. On aperçoit, à l'ancre, dans ce port, quelques vieilles carcasses de vaisseau qui donnent une piètre opinion de la puissance navale du bey.

Un chemin de fer microscopique conduit du port à Tunis.

On éprouve une singulière désillusion quand on pénètre dans cette ville, qui, vue du paquebot, présentait un si riant aspect : ruelles sales et puantes, carrefours étroits et sans issues, maisons tristes et misérables, tout un ensemble répugnant. La ville est dominée par une citadelle construite sur une hauteur voisine.

Mais l'intérêt est réveillé par la diversité extraordinaire des races formant la population : Maures, Turcs, Berbers, nègres, Juifs, Arabes, Tunisiens, Européens de toutes nations s'y coudoient. On y voit des costumes les plus étranges et les plus opposés. Depuis le simple lambeau d'étoffe, percé de trois trous, pour laisser passer la tête et les bras, jusqu'au riche turban, au burnous brodé, et même jusqu'à la pimpante toilette d'une Européenne vêtue à la dernière mode.

Au détour d'un carrefour, vous apercevez un groupe. Regardez. Un nègre hideux se met à danser, puis il tire d'un sac des serpents avec lesquels il joue ; plus loin, des almées de bas étage dansent au son d'une musique étrange, sauvage, irritante.

M. Denis fait un tableau saisissant de la vie que mènent les femmes en Tunisie. Tenues en servage, obligées de fuir les regards des étrangers, enfermées dans leurs demeures, laissées dans une ignorance absolue, elles ne peuvent avoir aucun rôle social.

On cherche bien loin, s'écrie l'orateur, la cause de la décadence de la race musulmane ; elle est là, dans l'avilissement de la femme. Dans notre société, la femme c'est l'âme de la famille, c'est la première éducation de nos enfants, c'est notre compagne. Frappée encore par les lois et les mœurs d'une sorte d'infériorité, la femme chez nous reprendra la place qu'elle doit occuper ; elle-même, dégagée des préjugés, des idées fausses que lui ont données une éducation encore incomplète, deviendra l'égale de l'homme.

Le maître de tout ce monde se nomme le bey, il habite au Bardo. Ce palais n'a pas l'aspect bien grandiose, et il ne répond guère aux descriptions qui en ont été faites. On a dit que le bey avait un sérail et on a écrit de bien jolies choses sur ce sérail. Le malheur, c'est que le bey n'a qu'une femme. Mais il est toujours entouré d'une bande de jeunes gens qui remplissent près de lui le rôle des favoris de Henri III. Le ministre actuel, Mustapha, a été l'un des plus aimés. Ce sont eux à qui toutes les faveurs sont réservées ; ils deviennent généraux, colonels, ambassadeurs, administrateurs de leur pays.

L'armée du bey excite l'étonnement. C'est un composé d'hommes de toutes tailles et de toutes couleurs, marchant pieds nus. Les armes, qu'ils portent à volonté, sont défectueuses. Tantôt on voit des soldats déguenillés errer nonchalamment dans les rues, tantôt on les aperçoit accroupis autour d'un misérable corps de garde, tricotant comme des femmes : il faut bien vivre ! Or, la paye est bien mince – quand toutefois on la touche.

Les officiers ne sont guère mieux habillés que leurs soldats : mais ils abusent les décorations : leur poitrine est couverte d'une véritable ferblanterie.

Ce qu'il y a d'admirable dans ce pays, c'est la flore. La nature a orné les jardins de fleurs merveilleuses et d'arbres étranges et superbes.

Les nuits surtout sont délicieuses. J'en ai passé quelques-unes, dit M. Denis, dans ces jardins embaumés. La lune éclairait d'un jour vaporeux ces arbres d'aspect singulier, ces fleurs charmantes. Je me sentais envahi par une langueur étrange et je comprenais cette mollesse incurable dont sont atteints les orientaux. L'homme se trouve vraiment de l'énergie que dans nos pays. Il lui faut la lutte constante pour arriver au progrès. De la nécessité même naît l'effort qu'amènent ces découvertes merveilleuses qui grandissent l'humanité.

M. Denis, qui a pu voir en Algérie des Mosquées interdites à l'Européen, sous peine de mort, dans la Tunisie, donne une description de ces monuments, où plusieurs fois par jour le musulman se rend pour faire ses prières et ses ablutions.

La Tunisie est un pays riche dont le sol est extrêmement fertile. Il recèle des mines, d'argent, de cuivre, de plomb, de mercure, richesses, hélas ! non exploitées, malgré les efforts des Européens, qui se heurtent à des mauvaises volontés incessantes.

Le peuple romain a dominé en maître dans cette partie de l'Afrique, et l'on rencontre à chaque pas des ruines qui attestent la puissance de la colonisation de ce peuple disparu. Les arabes ont tout laissé crouler, quand ils n'ont pas détruit. Avec leurs habitudes pastorales, ils n'attachaient aucun prix à ces demeures immobiles.

La Tunisie s'affaïsse chaque jour. À qui sera donné le soin de régénérer ce pays ? à la France, dit M. Denis. Sans doute les Italiens sont nombreux dans le pays ; mais ils sont pauvres. Beaucoup sont des réfractaires. Nos compatriotes ont tout à la fois l'argent et la considération ; mais notre influence pénétrera, quoi qu'on fasse, à travers nos frontières algériennes. Le protectorat de la Tunisie sera dévolu à la France.

Les Kroumirs, tribus sauvages, fanatiques, ne nous arrêteront pas plus que les Kabyles ne nous ont empêché d'avancer. Les montagnes des Kroumirs ne formeront pas un obstacle plus absolu pour nos soldats que n'en offrirent à leurs devanciers les crêtes de la Kabylie.

Les autres peuples, dit M. Denis, se répandent à flots par le monde. L'émigration transporte partout les Européens qui vont fonder des sociétés nouvelles. La race saxonne, allemande s'accroît et déborde les frontières. La France reste stationnaire comme population et s'enferme chez elle. Ses colonies sont peu nombreuses, mais elle a l'Algérie !

Et ici l'orateur s'écrie : on dit que la France est impropre à la colonisation, mais la conquête de l'Algérie prouve manifestement le contraire ! C'est le fusil d'une main et la pioche de l'autre que nos colons ont vécu bien longtemps l'Algérie était habitée par une race vaillante, dure à la fatigue, ayant des ressources nombreuses. Et au-delà des mers que se passe-t-il ? Le colon trouve des espaces immenses sans habitants ; il n'a pas à lutter contre les possesseurs du sol, qui souvent sollicitent sa venue et le protègent. Les natifs, dispersés dans des étendues considérables, n'offrent jamais de résistance sérieuse au génie européen. Telles ne furent pas les conditions dans lesquelles s'opéra la colonisation de l'Algérie, et cependant nous y sommes installés à jamais, et l'Algérie, sous notre domination, est arrivée à produire 500 missions. Elle en donnait 8 jadis !

Puis, sondant l'avenir, le conférencier affirme que la France est destinée à porter la civilisation dans cette Afrique, qui a déjà dévoré tant de hardis pionniers. M. Denis a des paroles touchantes pour le colonel Flatters et ses malheureux compagnons. Mais ce sang généreux sera fécond pour l'humanité, ajoute-t-il.

Quant aux Kroumirs, tribus sauvages, pillards émérites, M. Denis l'a dit, ils subiront le sort des Kabyles ; ils ont été les agresseurs. Nous leur prouverons que l'on n'insulte pas vainement la France, nous leur démontrerons que nous savons défendre ces Arabes qui se croient en sureté sous les plus de notre drapeau. Le gouvernement de la république a bien fait d'entreprendre cette expédition, et M. Denis envoie tous ses souhaits à notre armée.

Cette conférence a été accueillie par des applaudissements souvent répétés. C'était justice. M. Denis dit très bien, il a de la chaleur et un rare talent d'exposition. Le cercle Tourangeau a très heureusement rempli son programme pour l'année 1881.

Théâtre de Chateaurenault.

Dimanche prochain, 15 mai, à 8 heures et demie du soir, M. Léon Denis, secrétaire du cercle de la *Ligue de l'enseignement*, fera une conférence publique.

Sujet choisi : Tunis (souvenir de voyage,) Les Khroumirs – l'Afrique française.

Le Messenger, 15 mai 1881, p. 175 :

L'ANNIVERSAIRE DU 31 MARS

Le 31 mars, à deux heures de l'après-midi, les délégués des groupes parisiens se sont réunis au Père Lachaise, autour du dolmen qui couvre les restes mortels d'Allan Kardec ; la veuve du maître présidait cette cérémonie ; chacun lui exprimait sa sympathie, lui prouvait son respect.

M. P.-G. Leymarie avait inscrit le nom des orateurs ; ont pris tour à tour la parole, M. de Warroquier, Mme G. Cochet, M. Melsen, M. Pichery, Mme Michel Rosen, M. Algol, M. Denis, M. Camille Chaigneau, M. X., ouvrier belge.

Les journaux politiques de Paris avaient envoyé leurs reporters à cette cérémonie dont suivant leur coutume ils ont fait des comptes-rendus ridicules.

Le soir du 31 mars, un banquet réunissait 200 convives dans les salons Richefeu, au Palais-Royal ; divers toasts y ont été portés, et des artistes éminents ont voulu que cette journée, vouée au souvenir du célèbre novateur, se termina par un concert dont ils ont rempli le programme avec entrain et un véritable talent.

La *Revue spirite*, à laquelle nous empruntons les détails ci-dessus, reproduit in extenso, dans son numéro de mai, les discours de M. Camille Chaigneau, de Mme G. Cochet, de Mme Sophie Rosen (Dufaure), et de M. Algol, tous aussi remarquables par le fond que par la forme. [...]

Revue Spirite, mai 1881, p. 255 :

Conférences et conférenciers

L'œuvre des conférences suit sa voie, une circulaire a convoqué à Paris les souscripteurs, pour bien remplir la pensée de tous et décider des voies et moyens ; bien peu se sont rendus à l'appel qui leur était fait, ce qui était prévu.

En effet, au lieu de dépenser une somme assez élevée, pour un voyage coûteux, nos amis qui, en général, nous ont envoyé leur obole pour l'œuvre en la faisant petite au début, eussent préféré donner des ressources plus grandes à nos conférenciers en leur destinant le coût des dépenses occasionnées par un déplacement.

Nous avons reçu des lettres des souscripteurs, tous nous priaient de les faire représenter, à la réunion ; Mme Arson est venue au nom de la Société spirite de Rouen ; quatorze autres personnes étaient de Paris ; après avoir constaté que nous avons en caisse 8,200 fr., que la souscription était réellement faible, en face des espérances que M. J. Guérin avait eues au début, en nous présentant son idée généreuse, nous avons pensé qu'il fallait :

1° Avoir l'assentiment des conférenciers en vue.

2° Connaître le sujet des conférences, en avoir la teneur complète ou le résumé.

3° Imposer l'obligation de ne point s'écarter des idées purement spirites.

4° Vouloir que chaque conférencier ne traite que des idées émises par les Maîtres : Allan Kardec, Roustaing et les savants modernes qui ont étudié la phénoménalité.

5° Savoir, aussi, quelles sont les subventions demandées par chaque conférencier pour déplacements et voyages.

6° Une nouvelle réunion aurait lieu, sitôt les réponses reçues à ces demandes.

Ces réponses, toutes favorables, sont arrivées au siège social, 5, rue Neuve-des-Petits-Champs ; pour la Belgique, de MM. Martin, à Bruxelles, - Van de Ryst, à Spa, - Henrion, à Liège.

Pour la France : MM. Bonnefond, - Jésupret père et Jésupret fils, pour le Nord. - À Paris : Mmes Rosen et Olympe Audouard. - MM. Vincent et P.-G. Leymarie. - À Tours, M. Denis. - À La Rochelle, M. Vincent. - À Bordeaux, M. E. Cordurié. - À Montpellier, M. François Vallès. - À Carcassonne, M. V. Tournier. - Nous comptons aussi, sur M. Pothenot, de Joinville, si sa santé le lui permet.

Nous convoquons, pour le mercredi 4 mai, à 8 heures, ½ du soir, la commission qui s'est déjà réunie, qui représentera tous les souscripteurs. Bon nombre d'autres partisans des conférences y veulent assister.

Revue Spirite, septembre 1881, p. 439 :

Voyage d'un Spirite dans le midi de la France

[...]

En septembre, Mme Olympe Audouard, qui s'est gracieusement mise à notre disposition, et Mme Rosen qui a la parole si facile, si juste, si abondante, iront à Rouen parler aux spirites et à ceux qui ne le sont pas ; leur présence fera un grand bien à la cause, nous l'espérons.

M. Denis, de Tours, commencera aussi sa campagne dans le Nord de la France ; notre frère a l'accent persuasif et convaincu, il dit très bien et juste, il instruira et intéressera.

Nous devons aussi aller à Liège, où règnent des dissidences que des correspondances ne peuvent atténuer ; en causant verbalement, bien des divisions disparaîtront, la devise belge n'est-elle pas : L'union fait la force. Ostende, Bruxelles, Charleroi, recevront notre visite, car il s'y trouve des forces que l'on ne peut oublier, qui ont leur action féconde, utile, avec lesquelles nous devons être en rapports constants. P.-G. LEYMARIE

Revue Spirite, septembre 1881, p. 447 :

Bibliographie

[...]

Tunis et l'Île de Sardaigne (Souvenirs de voyage) par Léon Denis, secrétaire du cercle Tourangeau de la ligue de l'Enseignement. Tours, 1881.

Cette jolie petite brochure de 50 pages contient, dans un style simple et élégant, des descriptions charmantes sur Tunis et l'Île de Sardaigne. C'est agréable à lire, instructif et plein d'à-propos, dans ce moment où la cote Tunisienne et les pays qui avoisinent notre France d'Afrique sont à l'ordre du jour.

[...]

Revue Spirite, novembre 1881, p. 527 :

GROUPEMENT SPIRITUALISTE NANTAIS

Messieurs et F. E. C., vous êtes prié d'assister à la première des conférences que le groupement donnera cet hiver.

Cette conférence sera faite par M. Léon Denis, conférencier de la Ligue française de l'enseignement.

Sujet de la Conférence :

Les Mondes et la Vie, spiritualisme scientifique.

La conférence aura lieu le 1^{er} novembre, à 2 heures, dans les salons de la Loge Paix et Union, place de la Bourse, 23, au 2^e étage. Les Dames sont priées d'y assister. Le Comité.

Journal Le Phare de la Loire, 2 novembre 1881, p. 2 :

Chronique Locale

Un jeune orateur de Tours, M. Léon Denis, a donné hier après-midi, dans le local de la loge Paix et Union, place de la Bourse, une intéressante conférence qui avait attiré un public choisi, plus de 200 personnes.

Le sujet de la conférence, *les Mondes et les Vies*, paraissait quelque peu étrange ; en tout cas il était vague.

[Voir ci-dessous la retranscription de la Revue Spirite.]

Revue Spirite, décembre 1881, p. 566 :

Fête des morts

(2 novembre 1881). Groupement spiritualiste Nantais.

Naître, Mourir, Renaître encore, Progresser sans cesse, telle est la loi. (Allan-Kardec).

La vie a son secret, la mort a son mystère.

Pour une fleur peut-être on revient sur la terre. - (Brizeux).

Ne faites pas pleurer les invisibles yeux

Vous avez des témoins attentifs dans les cieux. - (Victor HUGO).

Il n'est pas plus surprenant de naître deux fois qu'une : tout est résurrection dans ce monde. (Voltaire). - Aimez-vous les uns les autres. (Jésus). - L'extension des privilèges des femmes est le principe général de tous les progrès sociaux. (Ch. Fourier).

PROGRAMME

Première partie.

1. *Les Morts* (Chœur), musique médianimique, paroles d'E. Nus. - 2. *Credo* de Ch. Fauvety. - 3. *Lucie*, fantaisie (pour violon), exécutée par M. R. Boichot. - 4. *Discours*, par M. P. Verdad. - 5. *Un Nid sous les Roses*, romance (Pourny), chantée par Mlle M. H. - 6. *Poésie*, dite par l'auteur A. Gaboriau. - 7. *L'Étoile*, romance (Antony Bernier), chantée par Mme Lessart (Émilie). - 8. *Morceau de Piano*, exécuté par Mlle B. Audrieux. - 9. *Poésie*, déclamée par M. Ed. Champury.

Deuxième partie.

1. *Faust* (Gounod), trio pour deux violons et violoncelle, arrangé par M. Raoul Boichot, exécuté par MM. Edward Coulomb, R. Boichot, K. Gaboriau. - 2. *Discours*, par M. Denis, conférencier de Tours. - 3. *Berceuse*, de Danbé (pour violon), exécutée par M. Edward Coulomb. - 4. *Le Christ au Vatican* (poésie attribuée à Victor Hugo), récitée par M. Heintz. - 5. *La Serenata*, romance valaque, pour soprano, violon et piano (Braga), chantée par Mlle M. H., violon par M. R. Boichot. - 6. *Discours*, par M. K. Gaboriau. - 7. *Le Lac*, de Lamartine, (musique de Niedermayer), chanté par M. R. Boichot. - 8. *Le Revenant* (V. Hugo), poésie récitée par M. P. Verdad. - 9. *Chant religieux* (Paer), chœur.

Courrier populaire de Nantes, 4 novembre 1881.

Le soir, c'était fête chez les spiritualistes. Ils fêtaient la « désincarnation » de ce que nous appelons les morts.

Dans une charmante soirée tout intime, des orateurs, des poètes, se sont fait entendre, et nous les félicitons en amis pour les bonnes paroles qu'ils ont prononcées. Le culte des morts appartient à toutes les croyances ; aucun n'est plus digne de tous les respects, et nous félicitons sincèrement le groupement spiritualiste de la fête qu'il organise depuis quatre ans en souvenir de ceux que la mort a ravis à notre affection.

Quelques artistes, non spirites, avaient bien voulu prêter leur concours gracieux à cette soirée. Nous sommes heureux d'adresser nos éloges aux deux jeunes violonistes qu'il nous a été agréable d'entendre, ainsi qu'aux organisateurs de cette charmante fête de famille.

Phare de la Loire, 2 et 3 novembre 1881.

Un jeune orateur de Tours, M. Léon Denis, a donné hier après-midi dans le local de la loge Paix et Union, place de la Bourse, une intéressante conférence qui avait attiré un public choisi, plus de 200 personnes.

Le sujet de la conférence, *les Mondes et les Vies*, paraissait quelque peu étrange ; en tout cas il était vague. En réalité, M. Denis a parlé de la pluralité des mondes habitables et de la pluralité des existences de l'âme. Le sujet on le voit est des plus étendu et confine par une de ses extrémités à la science positive, par l'autre au mysticisme et à la foi.

Hâtons-nous de le dire, M. Denis a eu soin de n'affirmer comme positif que ce qui est établi par la science et de ne présenter que sous forme de simple postulat philosophique certaines conceptions qui sont peut-être chez le conférencier des articles de foi.

M. Denis, dans un langage très imagé, a rappelé les poétiques constatations de l'astronomie moderne, les découvertes inappréciables dues au télescope, les renseignements sur la constitution des corps célestes que fournit l'analyse spectrale, l'étude minutieuse et incessante qui nous révèle chaque jour quelque renseignement nouveau sur les merveilles éblouissantes de l'espace céleste.

L'esprit humain est aujourd'hui fixé sur la nature, les dimensions, la distance d'un très grand nombre des globes qui se meuvent dans les profondeurs incommensurables de l'espace. Pour les planètes de notre système solaire, nos connaissances vont jusqu'à préciser la durée de leurs journées ou de leurs saisons, ou l'intensité de la pesanteur à leur surface. Quelques-unes, Mars par exemple, ont été étudiées de si près que la géographie en est faite et que le climat en est à peu près connu.

Nous ne suivons pas M. Denis dans la belle promenade qu'il a fait faire dans les espaces du ciel à son auditoire charmé ; bornons-nous à dire que dans toute cette partie de la conférence, il ne s'est pas écarté un seul instant des vérités incontestées en astronomie ; l'imagination ne venait au secours du conférencier que dans la manière poétique et saisissante dont il a su les présenter.

Il n'en était plus de même dans la deuxième partie du discours. Là, M. Denis a quitté le domaine de la science positive, incontestable, pour entrer dans le domaine du raisonnement par induction et même de l'hypothèse.

D'après l'orateur, la vie ne saurait être l'apanage exclusif d'un monde aussi petit, aussi infime que l'est, relativement à d'autres mondes, celui sur lequel nous vivons. Il est donc permis de supposer que les corps célestes dont les phalanges innombrables peuplent l'espace sont habités, eux aussi.

De là, à supposer que notre existence peut se prolonger après la mort dans ces mondes célestes, il n'y a qu'un pas, et ce pas M. Denis n'a pas craint de le faire.

La conception est poétique. Elle a tenté plus d'un poète et plus d'un penseur. Jean Reynaud, Flammarion, Guépin, l'ont exposée dans leurs écrits ; elle se retrouve dans plusieurs des poésies de Lamartine ; elle a inspiré à Victor Hugo l'une des plus curieuses pièces des *Contemplations*. M. Denis était donc en bonne compagnie.

On comprend facilement l'effet qu'un orateur de talent peut tirer d'une conception aussi poétique et à quel point il peut charmer ses auditeurs. M. Denis n'y a pas manqué, et les applaudissements de son auditoire le lui ont prouvé.

Les organisateurs de la conférence ont eu l'excellente idée de la faire contribuer à une bonne œuvre ; une collecte à la sortie a produit, au profit de la Société de bienfaisance des écoles laïques, une

somme de 38 fr. 30, qui nous a été transmise par les organisateurs, pour être versée au trésorier de la Société.

[...]

Le Messenger, 15 décembre 1881, p. 96 :

LE SPIRITISME À NANTES

Grâce aux efforts de nos frères de Nantes, l'attention est particulièrement attirée dans cette ville sur le Spiritisme ; plusieurs journaux nantais ont parlé d'une conférence remarquable donnée par notre frère en croyance, M. Denis, ainsi que de la fête spirite en l'honneur des morts qui a eu lieu le 1^{er} novembre. Nous reproduisons avec plaisir l'article publié par le Courrier Populaire de Nantes, n° du 4 novembre :

Hier, à 2 1/2 heures, le Groupement Spiritualiste a donné la première des conférences qu'il organise pour cet hiver. M. Léon Denis, conférencier de la Ligue française de l'enseignement, avait bien voulu répondre le premier à l'invitation des spiritualistes nantais.

Le sujet de la conférence était en harmonie avec le jour où elle était donnée : *Les Mondes et la vie*, tel en était le titre.

M. Denis est un esprit véritablement distingué, homme profondément convaincu de la philosophie nouvelle du spiritualisme moderne. Pendant 1 ¼ heure il a tenu son auditoire sous le charme de sa parole éloquente. L'infini a été parcouru par l'orateur ; il a expliqué les mondes, les soleils, la vie qui est partout. Jamais nous n'avons entendu un orateur traiter des mondes avec tant de poésie ! Il faut avoir son esprit profond, son âme élevée, pour pénétrer dans les espaces sans fin, dans le ciel bleu, et en décrire ainsi toutes les grandeurs éloquentes et divines.

La 2^e partie touchait à une question plus complexe, plus ardue que la première. Nous qui ne partageons pas entièrement les vues de l'orateur, nous ne voudrions pas affirmer qu'il nous a convaincu ; néanmoins, la foi vive, raisonnée, sage, élevée qui anime M. Denis nous fait nous incliner avec respect en disant : *Là il y a peut-être quelque chose*.

M. Denis a parlé de la pluralité des existences. C'est là une hypothèse qui pourrait servir à expliquer bien des mystères, bien des anomalies de la vie universelle. Cependant il nous faudrait avoir des preuves moins poétiques, c'est-à-dire plus scientifiques que celles que M. Denis nous a données. Certes, nous savons que de grands penseurs sont les maîtres des Spiritualistes ; nous citerons Flammarion, Jean Reynaud, Allan Kardec et même l'un de nos compatriotes, feu Guépin, cela ne suffit pas encore à lever tous les doutes ; mais nous pouvons le dire, quelles que soient les idées professées en cette matière par les spiritualistes, et par conséquent par M. Denis, elles sont bonnes, elles élèvent l'âme, agrandissent les horizons et emportent pour un instant notre pensée loin des misères terrestres dans lesquelles s'agite trop souvent notre pauvre humanité.

Le soir, c'était fête chez les spiritualistes. Ils fêtaient la « désincarnation » de ce que nous appelons les morts.

Dans une charmante soirée tout intime, des orateurs, des poètes, se sont fait entendre, et nous les félicitons en amis pour les bonnes paroles qu'ils ont prononcées. Le culte des morts appartient à toutes les croyances : aucun n'est plus digne de tous les respects, et nous félicitons sincèrement le groupement spiritualiste de la fête qu'il organise depuis quatre ans en souvenir de ceux que la mort a ravés à notre affection.

Quelques artistes, non spirites, avaient bien voulu prêter leur concours gracieux à cette soirée. Nous sommes heureux d'adresser nos éloges aux deux jeunes violonistes qu'il nous a été agréable d'entendre, ainsi qu'aux organisateurs de cette charmante fête de famille.

Le Messenger, 1^{er} avril 1882, p. 149 :

PHÉNOMÈNES SPIRITES EN TOURAINE

Depuis deux mois une série de faits étranges, analogues à ceux de Cabanae, de Poitiers et tant d'autres lieux, surexcite les imaginations et jette la stupéfaction dans notre contrée. La police, la gendarmerie, aidées de centaines d'hommes de bonne volonté, alertes, vigoureux, après des recherches, des investigations persévérantes ont dû renoncer à en découvrir les auteurs. La population de deux cantons est dans l'émoi. Les esprits forts à qui on demande la solution du problème restent bouche bée ou ne hasardent que des explications saugrenues. Personne ne semble soupçonner la cause agissante, celle qui se manifeste dans tous les cas identiques, c'est-à-dire les êtres invisibles qui vivent, s'agitent en foule autour de nous et constituent le monde spirite.

Voici la relation succincte de ces faits d'après divers articles de *l'Union Libérale* de Tours et du *Journal d'Indre-et-Loire*.

Une grêle de pierres s'abat depuis 60 jours sur la ferme de la Lionnière, près Montbazou (Indre-et-Loire). Cette ferme, située en plaine, complètement isolée et à découvert, est reliée aux grandes voies par deux chemins de traverse boueux qu'on ne peut parcourir sans être vu. Un maigre bouquet de bois s'élève à peu de distance et pourrait seul abriter des malfaiteurs ; mais ce bois, comme on le verra plus loin, a été l'objet d'une surveillance toute spéciale et très rigoureuse. Les pierres commencent à tomber au crépuscule et leur chute dure jusqu'au matin. Ce sont des silex lavés, polis, qui proviennent du lit d'un ruisseau voisin. Elles tombent dru, nombreuses, semblent venir de 300 mètres de distance et dans toutes les directions. Leur choc laisse sur les murs et les portes de la ferme des traces profondes. Elles n'ont cependant jamais blessé personne et paraissent avoir pour but d'effrayer plutôt que de nuire sérieusement.

Le garde champêtre et les gendarmes de Montbazou se sont embusqués pendant bien des nuits autour de la Lionnière sans rien découvrir. Les pierres les atteignaient au milieu de l'obscurité jusque dans leurs retraites cachées. Un gendarme, juché sur le toit de la maison a été frappé à l'épaule, faiblement il est vrai. Puis des battues ont été organisées avec le concours des gens de la ferme et des habitants des environs. Près de cent personnes groupées sur ce point, furetaient dans tous les sens. Des bottes de paille étaient disposées çà et là et rapidement allumées à la chute des premières pierres. On n'a rien aperçu de suspect. Pendant ces allées et venues, les projectiles n'ont cessé de siffler aux oreilles des investigateurs. Les gendarmes du canton, les gardiens de la poudrière du Ripault, tous ces braves gens, surexcités par les quolibets de la population et sous le coup du ridicule dont cette aventure les couvre, ont tout fait pour obtenir un résultat, s'embusquant dans le petit bois, battant jusqu'au plus petit buisson, jusqu'à la moindre motte de terre, toujours infructueusement.

Des étrangers, de nombreux curieux sont intervenus ; des sceptiques vantards et tapageurs ont cru qu'ils n'avaient qu'à paraître pour trouver la solution. La déception a été générale. Le *Journal d'Indre-et-Loire* raconte l'aventure d'un M. B..., matérialiste endurci qui, entendant les pierres fendre l'air autour de lui, battit précipitamment en retraite et en reçut une bien appliquée au bas des reins.

Une nuit, le petit berger qui couche dans une salle basse de la ferme, sentit une main vigoureuse lui serrer la gorge dans l'ombre. On accourut à ses cris. Le cou de l'enfant portait des traces de strangulation, mais on ne vit personne. C'est le seul cas dommageable qu'on puisse signaler.

D'autres phénomènes, que les journaux n'ont pas encore mentionnés et qui m'ont été révélés par de nombreux témoins, se produisent sur d'autres points.

Les habitants de la ferme des Fontaines, commune de Rouziers, sont réveillés presque toutes les nuits par des bruits singuliers et variés. Tantôt c'est le bruit d'un chariot pesamment chargé. On entend le cahotement des roues dans les ornières, le choc des fers sur les cailloux, des claquements de fouet prolongés. Les murs de la ferme tremblent comme au passage d'un lourd véhicule. Tantôt ce sont des airs de danse, des sons de violon accompagnés de trépignements, de bruits de souliers ferrés frappant le sol en cadence. Quelquefois on entend dans le puits de la ferme comme la chute de corps lourds au contact desquels l'eau clapote et rejaillit bruyamment. Or jamais on n'a pu discerner la cause de ces bruits. En vain les gens de la ferme, renforcés de leurs voisins se sont-ils apostés la nuit ; en vain ont-ils usé de tous les stratagèmes, ils en sont encore pour leurs frais d'imagination. Le régisseur, M. Bonnin, depuis peu dans la contrée, assure qu'en Vendée il entendait les mêmes bruits, les mêmes sons. Cet homme ne serait-il pas le médium, cause inconsciente de ces phénomènes.

À Rochecorbon, canton de Vouvray, il se produit aussi quelques faits de même nature, mais les victimes de ces mystifications, en butte aux railleries des ignorants, ont fini par garder le silence.

Ces manifestations simultanées qui toutes ont lieu à peu de distance de notre ville, auront-elles le privilège d'arracher la population Tourangelle à son indifférence, à son apathie. Je n'ose le croire ? Les positivistes et matérialistes de toutes nuances ont pourtant là de belles occasions d'expérimenter. C'est le cas de leur dire : « Vous réclamez des faits, en voilà. Ils sont nombreux, persistants. Expliquez-les donc par vos méthodes et vos doctrines. » Mais en vain. On ne peut rien obtenir de ces gens-là. Ils se retranchent derrière des allégations vagues. « Ce sont des farceurs, disent-ils, on n'a pas bien cherché ; on finira par les découvrir. » Or, pas plus qu'à Cabanae, Poitiers, Cussay, Chinon et cent autres lieux ; pas plus que rue des Grès, en plein Paris, on ne trouvera rien. Et quand les faits auront cessé, le silence se fera et l'oubli étendra son lourd manteau sur ces événements, sans que nos sceptiques aient rien appris, rien deviné ?

Léon DENIS.

Revue Spirite, mai 1882, p. 136 :

PIERRES LANCÉES PAR DES MAINS INVISIBLES.

Depuis deux mois une série de faits étranges, analogues à ceux de Tabanac, de Poitiers et tant d'autres lieux, surexcite les imaginations et jette la stupéfaction dans notre contrée. La police, la gendarmerie, aidées de centaines d'hommes de bonne volonté, alertes, vigoureux, après des recherches, des investigations persévérantes ont dû renoncer à en découvrir les auteurs. La population de deux cantons est dans l'émoi. Les esprits forts à qui on demande la solution du problème restent bouche bée ou ne hasardent que des explications saugrenues. Personne ne semble soupçonner la cause agissante, celle qui se manifeste dans tous les cas identiques, c'est-à-dire les êtres invisibles qui vivent, s'agitent en foule autour de nous et constituent le monde spirite.

Voici la relation succincte de ces faits d'après divers articles de *l'Union Libérale de Tours* et du *Journal d'Indre-et-Loire*.

Une grêle de pierres s'abat depuis 60 jours sur la ferme de la Lionière, près Montbazou (Indre-et-Loire). Cette ferme, située en plaine, complètement isolée et à découvert, est reliée aux grandes voies par deux chemins de traverse boueux qu'on ne peut parcourir sans être vu. Un maigre bouquet de bois s'élève à peu de distance et pourrait seul abriter des malfaiteurs ; mais ce bois, comme on le verra plus loin, a été l'objet d'une surveillance toute spéciale et très rigoureuse. Les pierres commencent à tomber au crépuscule et leur chute dure jusqu'au matin. Ce sont des silex lavés, polis, qui proviennent du lit d'un ruisseau voisin. Elles tombent dru, nombreuses, semblent venir de 300 mètres de distance et dans toutes les directions. Leur choc laisse sur les murs et les portes de la ferme des traces profondes. Elles n'ont cependant jamais blessé personne et paraissent avoir pour but d'effrayer plutôt que de nuire sérieusement.

Le garde champêtre et les gendarmes de Montbazou se sont embusqués pendant bien des nuits autour de la Lionière sans rien découvrir. Les pierres les atteignaient au milieu de l'obscurité jusque dans leurs retraites cachées. Un gendarme, juché sur le toit de la maison a été frappé à l'épaule, faiblement il est vrai. Puis des battues ont été organisées avec le concours des gens de la ferme et des habitants des environs. Près de cent personnes groupées sur ce point, furetaient dans tous les sens. Des bottes de paille étaient disposées çà et là et rapidement allumées à la chute des premières pierres. On n'a rien aperçu de suspect. Pendant ces allées et venues, les projectiles n'ont cessé de siffler aux oreilles des investigateurs. Les gendarmes du canton, les gardiens de la poudrière du Ripault, tous ces braves gens, surexcités par les quolibets de la population et sous le coup du ridicule dont cette aventure les couvre, ont tout fait pour obtenir un résultat, s'embusquant dans le petit bois, battant jusqu'au plus petit buisson, jusqu'à la moindre motte de terre, toujours infructueusement.

Des étrangers, de nombreux curieux sont intervenus ; des sceptiques vantards et tapageurs ont cru qu'ils n'avaient qu'à paraître pour trouver la solution. La déception a été générale. Le *Journal d'Indre-et-Loire* raconte l'aventure d'un M. B..., matérialiste endurci qui, entendant les pierres fendre l'air autour de lui, battit précipitamment en retraite et en reçut une bien appliquée au bas des reins.

Une nuit, le petit berger qui couche dans une salle basse de la ferme, sentit une main vigoureuse lui serrer la gorge dans l'ombre. On accourut à ses cris. Le cou de l'enfant portait des traces de strangulation, mais on ne vit personne. C'est le seul cas dommageable qu'on puisse signaler.

D'autres phénomènes, que les journaux n'ont pas encore mentionnés et qui m'ont été révélés par de nombreux témoins, se produisent sur d'autres points.

Les habitants de la ferme des Fontaines, commune de Rouziers, sont réveillés presque toutes les nuits par des bruits singuliers et variés. Tantôt c'est le bruit d'un chariot pesamment chargé. On entend le cahotement des roues dans les ornières, le choc des fers sur les cailloux, des claquements de fouet prolongés. Les murs de la ferme tremblent comme au passage d'un lourd véhicule.

Tantôt ce sont des airs de danse, des sons de violon accompagnés de trépignements, de bruits de souliers ferrés frappant le sol en cadence. Quelquefois on entend dans le puits de la ferme comme la chute de corps lourds au contact desquels l'eau clapote et rejaillit bruyamment. Or jamais on n'a pu discerner la cause de ces bruits. En vain les gens de la ferme, renforcés de leurs voisins se sont-ils apostés la nuit ; en vain ont-ils usé de tous les stratagèmes, ils en sont encore pour leurs frais d'imagination. Le régisseur, M. Bonnin, depuis peu dans la contrée, assure qu'en Vendée il entendait les mêmes bruits, les mêmes sons. Cet homme ne serait-il pas le médium, cause inconsciente de ces phénomènes.

À Rochecorbon, canton de Vouvray, il se produit aussi quelques faits de même nature, mais les victimes de ces mystifications, en butte aux railleries des ignorants, ont fini par garder le silence.

Ces manifestations simultanées qui toutes ont lieu à peu de distance de notre ville, auront-elles le privilège d'arracher la population Tourangelle à son indifférence, à son apathie. Je n'ose le croire ? Les positivistes et matérialistes de toutes nuances ont pourtant là de belles occasions d'expérimenter. C'est le cas de leur dire : « Vous réclamez des faits, en voilà. Ils sont nombreux, persistants. Expliquez-les donc par vos méthodes et vos doctrines. » Mais en vain. On ne peut rien obtenir de ces gens-là. Ils se retranchent derrière des allégations vagues. « Ce sont des farceurs, disent-ils, on n'a pas bien cherché ; on finira par les découvrir. » Or, pas plus qu'à Cabanae, Poitiers, Cussay, Chinon et cent autres lieux ; pas plus que rue des Grès, en plein Paris, on ne trouvera rien. Et quand les faits auront cessé, le silence se fera et l'oubli étendra son lourd manteau sur ces événements, sans que nos sceptiques aient rien appris, rien deviné ?

Léon DENIS.

Revue Spirite, juillet 1882, p. 202 :

Compte-rendu annuel de l'œuvre des Conférences

La souscription pour les conférences spirites, s'est élevée jusqu'à ce jour, à la somme de 9,215 fr. 20 ; quelques adhérents qui s'étaient inscrits pour une somme annuelle, ne se sont plus souvenus du versement qu'ils avaient à faire, et la commission a dû considérer comme nulle leur inscription.

La commission espère que les souscripteurs qui ont fait déjà leur versement, le continueront en reconnaissant combien l'œuvre est importante, et quel bien elle peut faire ; l'œuvre en est à ses débuts et déjà, elle a tracé hardiment son sillon. De nouveaux orateurs s'inscriront pour aller en Belgique et en France démontrer d'une manière nette et précise ce que c'est que le spiritualisme moderne, son but civilisateur et moralisateur, son caractère scientifique ; la parole d'un homme convaincu, éclairé, qui exprime bien sa pensée, réchauffe le zèle des tièdes, force à réfléchir celui qui, a priori, condamnait un ordre de faits dont il n'avait que des notions erronées.

En Belgique, M. Van-de-Ryst, M. Martin, M. Alfred Crignier, M. Henrion, font continuellement des conférences, le premier au cercle de Spa et à Liège, les trois autres dans tous les centres spirites belges où ils sont impatiemment attendus. M. Levasseur, un Français officier de cavalerie en retraite va faire des conférences sur le magnétisme et le spiritisme, dans les bassins de Liège et de Charleroi où il est demandé ; ce F. E. C. est l'auteur d'un ouvrage manuscrit intitulé : *Les beautés du magnétisme*. M. Crignier réunit souvent jusqu'à 500 spirites à Jumet-Gohissart.

Des conférences ont été faites, à St-Maur-les-Fossés, près Paris, à Morienval et à St-Jean-aux-Bois (Oise), par MM. P. G. L. et Jacobs qui ont semé dans l'esprit des assistants, de saines et justes idées sur le *magnétisme*, *l'instruction* moderne et le spiritisme.

Dans les départements du Nord et du Pas-de-Calais, MM. Jésuspret père et fils, M. Bonnefont, ont fait et font encore une série de conférences qui attirent la foule ; ce sont des hommes dévoués, pleins de cœur et d'énergie, qui rayonnent autour de Douai, à 10 lieues à la ronde, et font énormément de bien à la cause.

M. P. G. L. a visité le Midi, de Bordeaux à Montpellier, et partout dans les centres où il lui a été permis de parler en public, il a constaté la vitalité de nos doctrines et le désir nettement manifesté par nos F. E. C. d'étudier sérieusement et progressivement, toutes les questions auxquelles notre philosophie est intimement liée.

Mme Olympe Audouard que M. P. G. L. accompagnait, a ouvert, à Rouen, d'une manière très brillante, la série des conférences qui devaient être données dans cette ville ; le départ de M. Blot, président de la Société spirite rouennaise, a modifié profondément, paraît-il, ce qui devait être fait, puisque nos amis n'ont plus donné suite à leur première décision.

Mme Rosen qui devait aller en janvier à Rouen, qui avait préparé sa conférence, a dû ne pas s'y rendre, l'initiative de nos F. E. C. et des causes qui ne nous ont pas été expliquées ayant modifié le projet primitif. En tout cas, au premier appel nous sommes tout disposés à envoyer des conférenciers dans cette ville.

Mme Rosen a fait une conférence très remarquable à Seignelas (Yonne), devant quelques centaines d'auditeurs, avec sa science et son talent habituels.

M. Leon Denis, de Tours, dont l'éloquence est si entraînant, a donné une conférence à Nantes, devant un public nombreux et éclairé ; nous regrettons tous que les occupations et la santé de M. Denis, ne lui permettent pas de se donner plus souvent à cette œuvre de bonne propagande.

M. Verdad, le directeur de l'Anti-matérialiste, a fait une conférence très réussie au Mans devant plusieurs centaines d'auditeurs ; ce jeune homme, si dévoué, se prépare à continuer son œuvre à Rochefort, à Nantes, à Brest, sur tout le littoral de la Bretagne.

M. Francois Vallès, inspecteur général honoraire des ponts et chaussées et président honoraire de la Société scientifique, a commencé, cette année, une série de conférences, de causeries, dans l'Aude et l'Hérault ; la revue a rendu compte des efforts de ce savant pour vulgariser les doctrines spirites et en faire comprendre le sens profond, à Montpellier, Béziers, Maraussan, Sauvian, Salles d'Aude, etc.

M. Vincent, à Angoulins et Rochefort, a imprimé un bon mouvement qui va se continuer avec son aide et celui de Mme Vincent.

La revue de ce mois rend compte du dernier voyage de M. P. G. L. et des nombreuses conférences, qu'il a faites dans la Gironde, à Nantes, Le Mans, etc.

M. Cordurié s'apprête à faire des conférences à Bordeaux, lorsque la salle de conférences que M. J. Guérin, y édifie actuellement, rue de la Croix-Blanche, salle qui contiendra 1.800 personnes sera complètement terminée, vers le mois d'octobre prochain sans doute.

Le mouvement est donné, et il ne doit pas s'arrêter ; l'appel fait par M. J. Guérin, pour assurer l'avenir des conférences doit être suivi comme il le mérite par tous les hommes de bonne volonté.

N'oublions pas que tous les 15 jours, à la salle de la Société scientifique d'études psychologiques, des orateurs tels que M. Ch. Fauvety, Docteur Thurman, Mme Rosen, Mme Besson. Mme Luigi Spès, etc., font des conférences spiritualistes qui, tout en n'étant pas faites sous l'instigation de l'œuvre des conférences, visent au même but, en ce sens qu'elles préconisent des idées généreuses similaires.

Il est des conférenciers qui ne veulent même pas être remboursés de leurs frais de voyages, leur action n'ayant lieu que sur des localités peu éloignées de leur demeure.

Aucun des conférenciers n'a voulu être rétribué ; les frais de voyages seuls ont été payés sur la caisse de la Société. Le dévouement est la règle première de tous ces spirites dévoués au bien de la cause.

Après vérification, et élimination des sommes promises et non versées, la somme totale des souscriptions s'est élevée à 9.215 f. 20 jusqu'à ce jour, et les dépenses générales se sont élevées à 2.736 f. 65 centimes.

Nous avons en caisse de quoi alimenter une nouvelle série de conférences, le désintéressement de nos conférenciers, et les dépenses d'administration qui sont nulles, nous permettant d'avoir des ressources assurées ; en conséquence, et en vue de l'avenir, nous demandons à nos souscripteurs de nous envoyer leur obole, d'augmenter le petit capital en réserve pour la campagne qui va s'ouvrir, qui sera plus couteuse, et dans laquelle, il faut l'espérer, il sera fait beaucoup de bien et répandu de saines et sages idées de rénovation religieuse, morale, et sociale.

Les membres de la Commission :

Mmes Joly, 1, rue de Tocqueville, Paris,

Duplenne, 7, rue des Saints-Pères, Paris.

Picard, 18, quai de la Mégisserie, Paris.

Dieu, 12, faubourg Poissonnière, Paris.

MM. Joly, 75 faubourg Saint-Antoine, Paris.

G. Ernest, Paris.

Puvis, 2 bis, rue de Sully, à Charenton (Seine).

Evette, 30, rue Jacob, Paris.

Lenud, 37, rue Volta, Paris.

Deconink, faubourg Saint-Denis, Paris.

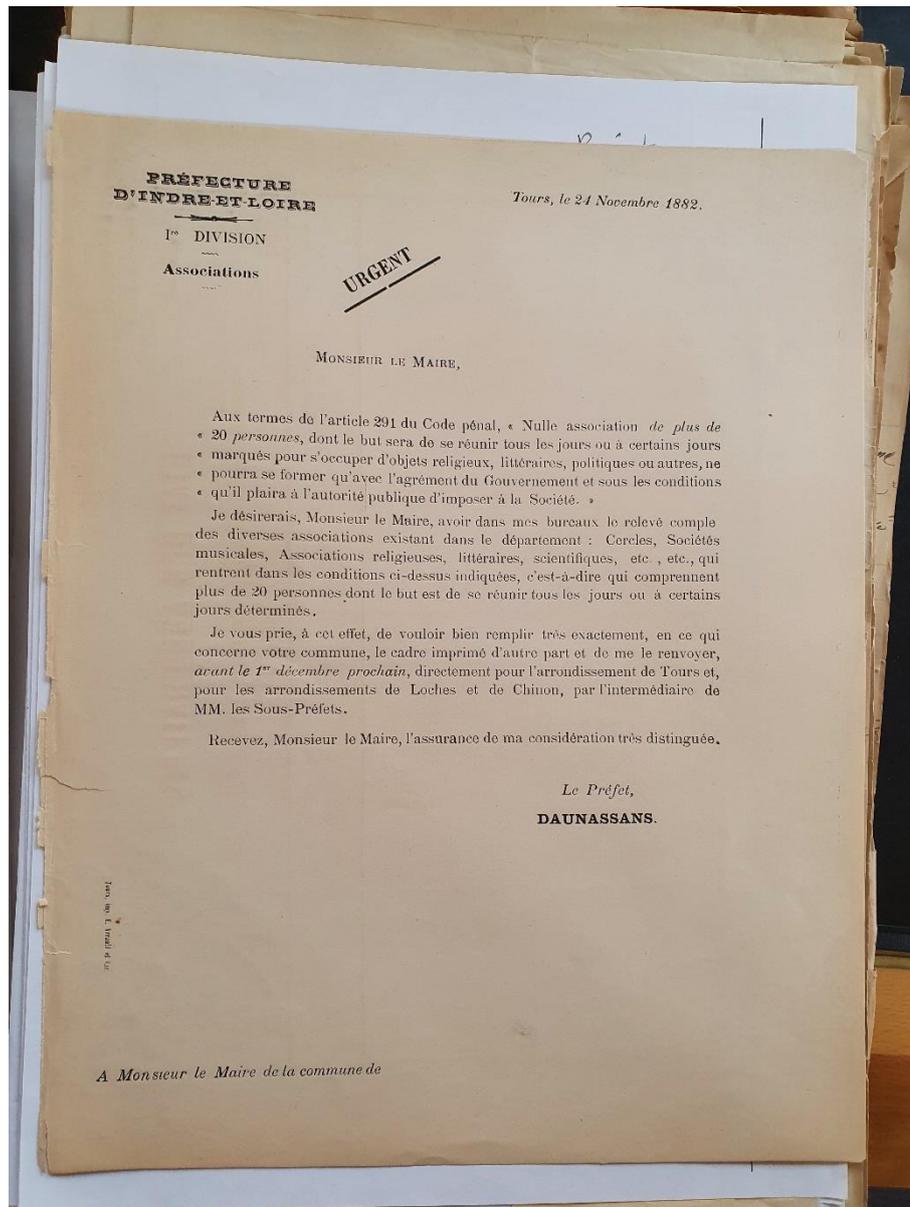
Vautier, 3, rue Cail, Paris.

Camille Chaigneau, 43, rue Monsieur-le-prince, Paris.

Commandant Bloum, au ministère de la guerre.

Préfecture Indre-et-Loire, 24 novembre 1882

Associations



Revue Spirite, décembre 1882, p. 385 :

CONFÉRENCE D'UN SPIRITE SUR LA PLURALITÉ DES MONDES

Permettez à l'un de vos associés de porter à votre connaissance la belle conférence que M. Léon Denis a faite, en nos murs, le mercredi premier novembre de cette année 1882.

Annoncée trois jours à l'avance, cette conférence a eu lieu dans la crypte de l'église mutuelle de la ville, à deux heures de l'après-midi.

Trois cents personnes environ ont répondu à l'appel de notre ami : nul doute que ce nombre n'eut été dépassé si le jour désigné n'avait pas coïncidé avec celui de la commémoration des morts.

M. Denis a pris pour sujet de sa conférence : *la pluralité des mondes et les existences progressives de l'âme à travers les cieux constellés.*

Le ciel astronomique, au sein de l'infini, est un champ fécond que l'orateur a su cultiver avec fruit ; de ses grandeurs, il connaît les merveilles qu'il semble avoir visitées sans y perdre pied, sans y faire naufrage, et, pilote expérimenté, partant de notre petit monde, il nous a conduit dans ceux qui nous touchent de près ou qui, comme des clous dorés, se perdent dans des abîmes infranchissables.

Après un exposé lumineux de l'état ascendant de la science proprement dite, de ses moyens d'action, de ses instruments, de ses calculs précis, de ses progrès continus, l'orateur a tracé largement l'histoire des planètes qui nous environnent, terres que le soleil, son père nourricier, emporte avec lui dans la sphère magique de sa puissante attraction. Par une diction rapide, claire et précise, il a facilement démontré tout l'intérêt qui s'attache à cette science trop négligée de nos jours, d'une science entre toutes la plus belle et qui nous initie aux plus doux mystères de la vie universelle en jetant ses lueurs éclatantes dans l'éternelle création. Écoulé avec recueillement par un auditoire attentif de mieux en mieux, de plus en plus sympathique à ces tableaux de la nature, notre Frère, toujours à la hauteur de sa thèse, sans fatigue, a tenu ce public sous le charme de sa parole ; tant il est vrai qu'un orateur bien convaincu des vérités qu'il proclame, trouve dans son âme et son cœur les moyens de gagner les nôtres à sa cause et de nous y attacher sans cesse, de nous émouvoir et nous captiver. Donc, en faisant passer sous nos yeux toutes ces grandeurs célestes ou terrestres, notre cher conférencier, nous initiant à ses propres pensées, a su nous les faire partager avec cette émotion dont lui-même n'a pu se défendre au cours de son brillant plaidoyer. C'est pourquoi, à ce moment, notre public manceau, assez froid d'habitude, avec un ensemble significatif faisant la part large à l'éminent orateur, l'a payé de ses applaudissements unanimes.

Voilà pour la première partie de cette conférence, si attractive et si bien commencée.

Passons maintenant à la seconde qui, du conférencier, n'a pas été la moins épineuse de sa tâche. En effet, il s'agissait pour lui de conclure ; il s'agissait de ces mondes entassés sur les mondes, d'en tirer des conséquences logiques et vigoureuses. Là encore, M. Denis, après quelques secondes de repos, a repris la parole, il a rapidement esquissé le rôle de l'âme humaine et son immortalité, rigoureusement déduit, des mondes habités, la nécessité des évolutions de cette âme progressive dans le temps, dans l'espace et dans l'éternité ; il a, d'un ciel constellé, désigné les terres semblables à la nôtre ou supérieures comme séjour dévolu aux conquêtes spirituelles de cette âme et sur laquelle, comme sur tous ces mondes habités, Dieu, vivant et personnel, veille avec la sollicitude d'un père qui ne fait jamais rien d'imparfait ou d'inutile ; sur ce point capital de la *maison divine*, il a rappelé, du Christ, les paroles sacrées puisées dans l'Évangile pour corroborer sa foi : puis, d'un culte suranné attaquant les symboles, il a flétri d'un seul mot les prières salariées qui, honteuses et mensongères, ne peuvent monter jusqu'à Dieu ; de plus avec fermeté attaquant, du clergé, les allures

souterraines, ses vues ambitieuses, il l'a frappé d'anathème et sacrifié sans miséricorde mais sans passion déguisée ; du pouvoir absorbant qui échappe aux mains du clergé, il a brisé violemment les attaches séculaires, en lui jetant ces paroles à la face : « Désormais la lutte est engagée, l'arène est ouverte ; c'est une guerre à mort, et cette guerre ne finira que lorsque ce terrible adversaire sera terrassé. »

Ce n'est pas encore le dernier mot du conférencier. L'athéisme devait avoir le sien, et celui-ci n'a rien perdu pour attendre ; l'orateur, en traits saisissants, en a démontré les maximes désolantes et du néant absolu, repoussé la doctrine malsaine, que le cœur répudie autant que la raison ; puis enfin, en ce jour solennel qui rappelle de tristes souvenirs semés de nos regrets inutiles, il a conclu ainsi : « Non, la mort n'est pas ; devant une tombe chérie ce n'est qu'un mot qu'il faut rayer de notre cœur, parce que la vie est un riche foyer qui s'alimente de lui-même au sein de cette immortalité qui s'appelle Dieu : lui seul l'anime et la soutient dans ses évolutions actives, dans ses phases progressives, et, de cette âme immortelle, c'est l'histoire véritable ; le bonheur, voilà le but qu'elle doit atteindre et mériter par ses progrès, par ses conquêtes intellectuelles et morales. »

Tel est le vaste champ parcouru par notre habile conférencier, tel est le côté saillant de ses convictions personnelles. Avec un tact parfait, sans blesser trop ouvertement d'autres convictions qui en sens contraire des siennes pouvaient s'agiter, l'orateur a su se faire écouter et recueillir ici, jusqu'à la fin, les suffrages du public cénomane dont il a conquis toutes les sympathies.

Quant à nous, Spiritistes, enfants perdus dans la foule, pas n'est besoin d'insister sur la satisfaction que nous avons éprouvée en voyant notre frère et notre ami, si bien compris, si bien écouté et si bien applaudi.

Exposé des matières, exorde. - Il convient, à l'heure où la nature terrestre va entrer dans le long sommeil de l'hiver, d'ouvrir par la pensée les pages du grand livre de la nature céleste, infinie, et d'en épeler les sublimes enseignements. Il convient au moment où, dans toutes les demeures, la pensée humaine se recueille, évoque le souvenir des morts aimés, de rappeler que rien ne périt, que tout se transforme et se renouvelle, que la grande loi du progrès régit les âmes et les mondes. Au moment où partout on célèbre la fête austère de la nuit, nous venons affirmer la vie, la vie immortelle, universelle, infinie.

Coup d'œil sur l'univers. Spectacle de l'infini. Source d'impressions puissantes pour la pensée. Majesté des lois universelles. La contemplation des espaces élargit et fortifie la pensée. Erreur des anciens. Doctrine de saint Thomas. Persécution de Galilée, de Bruno.

Défilé du soleil et de son cortège. Les sœurs de la Terre, Vénus sœur jumelle. Mars, miniature de la terre.

Découvertes récentes de Schiaparelli et Dawès. Les canaux de Mars. Lignes régulières que l'on ne peut attribuer à la nature, coupant les continents et reliant les mers. Traces de l'industrie des Martiaux.

Jupiter, géant du système solaire. Monde merveilleux ; printemps éternel ; Saturne et ses ceintures d'or, huit faucons errants ; création étonnante.

Spectacle grandiose de système solaire flottant dans l'étendue.

Les Univers lointains. Soleils doubles, multiples, colorés. Merveilles de l'infini ; profondeurs insondables. Analyse spectrale. Unité de substances des mondes.

L'étude de l'Univers, des lois qui le régissent, révèle un principe intelligent. Notion de Dieu d'après les philosophes modernes (*Ch. Fauvety*). Habitabilité des Mondes. Unité des lois physiques qui les régissent. Fécondité de la nature. Les Mondes sont les théâtres de la vie progressive. Échelle graduée que parcourent les âmes dans leurs incarnations successives. Atténuation des besoins matériels ; du développement des facultés et des vertus ; synthèse du progrès. Loi de solidarité et de fraternité ; lois qui unissent tous les êtres ; forces qui les poussent vers un but commun. Grandeur et conséquences morales de cette nouvelle conception. La Mort vaincue par la vie. Ascensions des grands Esprits qui nous montrent l'exemple des sacrifices, des luttes, du dévouement à l'humanité. Petitesse et vulgarité des passions terrestres, des appétits matériels, devant ces vastes perspectives. Élévation vers l'infini.

La doctrine de la pluralité des vies dans le passé ! Cette grande pensée se révèle dans tous les siècles. Son rôle dans l'avenir. Son influence sur les réformes sociales. Son efficacité pour l'amélioration des sociétés humaines. Elle atténue les haines, les dissensions, arrache les hommes à l'ignorance, leur enseigne le véritable but de la vie, les pousse en avant sur la route du progrès et de la justice.

Invitation pressante à étudier cette philosophie sublime ; celle de Jean Reynaud, de Flammarion, d'Allan Kardec.

L. CORNILLEAU.

Revue Spirite, janvier 1883, p. 1 :

COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF SUR L'ANNÉE 1882

[...]

M. Léon Denis fait de belles et intéressantes conférences sur la pluralité des mondes habités, au Mans et dans les villes qui rayonnent autour de la belle Touraine.

[...]

Revue Le Spiritisme, mars 1883 1^{re} quinzaine, p. 8 :

LE SPIRITISME EN PROVINCE

Dimanche 11 février a eu lieu à Ambillou (Indre-et-Loire), une réunion spirite à laquelle assistaient une centaine de personnes, venues de toutes les communes de la région et surtout de Sonzay, Pernay, Luynes et Fondettes. Une vaste salle appartenant à M. Paulmier avait été disposée pour la circonstance. Elle était comble.

M. Léon Denis, de Tours, a fait une conférence populaire sur le *Spiritisme*. Pendant une heure et demie notre confrère a exposé en termes simples, clairs, à la portée de tous, les principes de la doctrine qui nous est chère. C'était un beau spectacle que de voir ces braves campagnards, la plupart vêtus de blouses, au teint hâlé, aux mains noircies par un rude labeur, écoutant avec attention et recueillement les enseignements qui leur étaient donnés. Après sa conférence, M. L. Denis a provoqué, de la part des assistants, des questions, des demandes d'éclaircissement auxquelles il a répondu. Plusieurs sceptiques qui étaient présents se sont retirés fort impressionnés, manifestant le désir d'étudier sérieusement notre doctrine. Aussi, à l'issue de la réunion, il a été décidé qu'une bibliothèque populaire spirite serait créée à Ambillou et que les ouvrages la composant seraient mis à la disposition de tous.

Nous nous réjouissons des progrès sensibles que le spiritisme fait dans ces campagnes, grâce à l'initiative dévouée de nos frères : MM. Huet et Clobjot, de Sonzay ; Trouvé, Mittau et Paulmier, d'Ambillou.

Revue Le Propagateur Spirite, 25 mars 1883, p. 6 :

CHRONIQUE

[...]

Nous n'avons pas de nouvelles bien circonstanciées sur l'œuvre des conférences. M. Verdad, dans le numéro du 8, nous en promet en ce qui le concerne. C'est un ouvrier utile dans la vigne des anges, nous serons heureux de connaître par détails ce qui s'est passé dans les conférences qu'il a faites. M. Denis, de Tours, fait également des conférences très suivies et très appréciées. Sur ce point, dont il est superflu de faire autrement ressortir l'importance, tout dépend évidemment du savoir réel, de la capacité et de la sagesse personnelle des conférenciers.

[...]

Le rédacteur en chef,

Streiff de Maxstadt,

Propriétaire, ancien professeur de l'Université, en retraite.

Revue Spirite, Avril 1883, p. 155 :

CONFÉRENCE À SONZAY-AMBILLOU

15 février 1883. - De concert avec notre F. E. C. M. Trouvé, je vous adresse le compte rendu de nos petites conférences ; l'une d'elles a eu lieu à Ambillou, faite par M. Léon Denis, de Tours, devant 80 personnes, parmi lesquelles 25 dames.

Avec son éloquence habituelle, M. Denis nous a fait un discours en trois parties :

1^{re} PARTIE. - En retraçant les paroles du Juste, qui furent dénaturées par les dogmatiques de toutes les écoles, et conséquemment mal interprétées, il a nettement rétabli la doctrine de Jésus.

La réincarnation, développée au point de vue de la justice de Dieu, lui a valu des applaudissements répétés. - Puis, il a prouvé que les guérisons de Jésus étaient dues à sa grande puissance magnétique, et cela, il l'a dit avec une telle précision que l'attention de l'auditoire ne lui a pas fait défaut ; - l'intérêt excité était visible.

2^e PARTIE. - Transportant la pensée des auditeurs, sur les planètes qui gravitent comme la nôtre autour du soleil, et aussi vers les soleils simples ou multiples qui cheminent dans l'infini, il a démontré ce qu'était notre terre par rapport à ces sphères immenses : un point microscopique et invisible ; il a prouvé que les distances qui nous séparent de ces astres sont prodigieuses, car elles se chiffrent par des millions et des milliards de lieues, et que ces astres tournent et se promènent harmonieusement dans l'espace, en vertu de la loi d'attraction et d'harmonie, comme les roues d'une montre admirablement réglée, dont chacune remplit la fonction déterminée, utile à l'ensemble.

Il a recommandé aux mères que ces choses soient apprises à leurs enfants, et comme elles ont toutes les peines de la maternité, à force d'amour, de dévouement, d'abnégation, de désintéressement, elles doivent aussi en avoir toutes les joies : il n'en est pas de plus grandes pour elles, a dit le conférencier, que le développement des facultés intellectuelles des petits bien-aimés, que la joie répandue sur tous les visages : lorsque l'enfant a appris à aimer, à respecter ses parents, à comprendre le pourquoi de cet amour et de ce respect, le père est ému devant les résultats obtenus, il est fier et heureux de comprendre sa femme, de recevoir ses conseils, ses caresses, ses prévenances toutes morales qui le relèvent et l'encouragent.

Ces paroles faisaient venir les larmes aux yeux des assistants ; l'émotion des femmes était réelle.

3^e PARTIE. L'orateur a traité de la question sociale, au point de vue de l'association entre les hommes laborieux, probes et moraux ; l'auditoire attentif recevait chaque parole avec approbation ; ses applaudissements continuels prouvaient combien il était satisfait d'une doctrine ainsi exposée et qu'il connaissait à peine ; le maire, deux anciens clerks de notaire, l'instituteur, un riche propriétaire de la localité, félicitaient vivement M. Léon Denis. - Bien des assistants m'ont demandé ensuite comment on devait magnétiser pour soulager ses semblables, et je leur ai donné tous les renseignements nécessaires pour guérir nos frères en humanité. - En somme, belle, utile, et intéressante journée.

HUET père.

Revue L'Anti-Matérialiste, 8 avril 1883, p. 32 :

CONFÉRENCE de Léon Denis

M. Léon Denis, a donné à Nantes, le 3 de ce mois une magnifique conférence sur le Génie de la Gaule. Nous en rendrons compte dans notre numéro du 23. 400 auditeurs.

Journal Le Phare de la Loire, 5 avril 1883, p. 2 :

La conférence de M. Léon Denis

La conférence organisée dans le joli foyer de la Renaissance par les soins de la Bibliothèque populaire et donnée par M. Léon Denis, de Tours, a réussi à souhait. La salle s'est trouvée trop petite pour contenir tous les auditeurs, malgré les 300 chaises qui y avaient été placées.

M. Étiembre, conseiller municipal et vice-président de la Bibliothèque populaire, a présenté le jeune conférencier qui se faisait attendre pour la troisième fois dans notre ville, puis M. Denis a abordé son sujet, *le Génie de la Gaule*.

En termes excellents, et avec une condensation de pensée et une richesse d'images qui ont vivement frappé son auditoire, M. Denis nous a retracé la situation de la Gaule avant la conquête romaine, époque originale et grandiose, dont l'austérité et l'énergie sont témoignées par les monuments druidiques de nos côtes de Bretagne. Après s'être élevé contre les calomnies répandues d'abord par César, puis par l'Église romaine contre cette époque des Druides que les recherches des historiens contemporains ont réhabilitée, il a retracé en termes éloquents, et souvent interrompus par les applaudissements les plus chaleureux, la lutte gigantesque de Vercingétorix contre César.

M. Denis a rappelé ensuite la grandeur et l'austérité de la religion des Gaulois, de cette religion toute pénétrée d'une poésie profonde et originale, sorte de culte contemplatif de la nature dans ce qu'elle a de plus sévère et de plus grandiose et basé sur ce dogme fondamental de la pluralité des existences de l'âme qui poussa les Gaulois à de si grandes choses et leur inspira pour la mort le dédain profond que l'on sait.

L'orateur a établi ensuite ce que furent nos mères, ces femmes courageuses et viriles qui étaient les égales de leurs époux dans les discussions politiques et qui luttèrent héroïquement elles aussi, pour la défense du sol national. M. Denis a terminé en rappelant qu'il est resté du sang gaulois dans nos veines et que, lors du siège de Paris, on a vu ces femmes de la capitale, si calomniées, animer et soutenir le courage de leurs époux, de leurs frères, et de leurs enfants alors qu'elles avaient cependant à s'imposer les plus extrêmes privations.

Cette magnifique péroraison, prononcée avec une chaleur communicative et entraînant, a recueilli les applaudissements unanimes les plus chaleureux.

M. Étiembre a remercié l'orateur et a informé l'assemblée que la Bibliothèque populaire avait organisé plusieurs conférences successives et que la prochaine serait donnée par M. Roques, professeur au Lycée de Nantes.

Revue L'Anti-Matérialiste, 23 avril 1883, p. 34 :

Conférences spirites données à Nantes et au Mans PAR M. Léon DENIS

Mardi 3 avril, 400 personnes environ se pressaient au foyer du théâtre de la Renaissance, pour entendre un de nos F. E. C. : Léon Denis, secrétaire de la *Ligue de l'Enseignement* de Tours.

Le conférencier devait parler sur *Le Génie de la Gaule* et sur nos véritables traditions nationales.

Il raconta d'abord les impressions qu'il avait éprouvées dans un voyage en Basse Bretagne. Il fit une description poétique de la vaste plaine de Carnac, de ses antiques dolmens et de la religion primitive : « C'était le soir, la lune qui venait de se lever, apparaissait derrière les grands arbres et éclairait d'un pâle reflet la plaine entière, en projetant au loin l'ombre des vieux dolmens. Le bruit de la mer calme et tranquille venant mourir sur les galets de la grève troublait seul le silence de la solitude : on aurait cru entendre la voix des trépassés. Je m'assis au pied d'un monument druidique et je me pris à rêver. Il me sembla voir de grands fantômes blancs et nuageux errants dans la plaine : c'était comme les ombres des druides antiques et de nos ancêtres valeureux parcourant l'espace enveloppés dans leurs grands manteaux d'hermine. L'un d'eux s'approcha de moi, et j'entendis ces mots : « Lève-toi, vas porter la lumière, dévoile à tous la vérité ; dis-leur qui nous étions et ce que nous voulions, démens les calomnies dont on nous a accablés et réhabilite notre mémoire » puis le fantôme disparut. »

L'orateur, pour accomplir cette mission, parla de nos pères, nous les présenta comme un peuple de mœurs sévères, d'une foi vive, d'un courage à toute épreuve et entièrement dévoué à sa patrie.

« La patrie, nous dit-il, c'est là que se trouve le bonheur. Là est la famille, là est le foyer domestique ; Où trouve-t-on le bien-être, la propriété, la tradition, le culte, le souvenir et les dépouilles mortelles des ancêtres, si ce n'est dans la patrie ? Aussi chacun doit-il tenir à conserver toutes ces choses, en conservant sa patrie. »

Le conférencier déploya tant de chaleur et d'éloquence dans cette phase de son discours, que le public l'acclama par deux salves d'applaudissements.

Léon Denis fit ensuite un récit fidèle de la guerre des Gaules, récit dégagé des calomnies dont le général et historien César s'était plu à accabler nos ancêtres. Il nous montra Vercingétorix le jeune et courageux Arverne, brave, franc, loyal et entièrement dévoué à ses traditions et à sa patrie. Puis, il fit le portrait de César, ce prince fourbe et débauché, vivant dans le luxe et la corruption, n'ayant pour tout mérite qu'une inassouissable ambition. Il raconta l'invasion des Romains et la défense des Gaulois. Il nous fit voir nos vaillants ancêtres sur le point de résister avec avantage aux légions transalpines, lorsque la trahison des Eduens les livra à César. « Toutes les histoires, nous dit-il, ont à déplorer de pareils faits et la race des Judas semble vouloir montrer à tous les peuples sa face ignominieuse » à ce propos il rappela avec amertume la trahison récente de Bonaparte et de Bazaine.

Il retraça le tableau de la prise d'Alésia, la captivité de Vercingétorix. Il nous montra César vainqueur entrant à Rome sur un char de triomphe suivi du chef des Gaulois et de ses principaux officiers chargés de chaînes et marchant pieds nus entourés par la populace qui les accablait de sarcasmes et de railleries :

« César comme pour compléter son triomphe fit mettre à mort, sous ses yeux, le chef des Gaulois ; mais il y avait beaucoup plus de gloire pour Vercingétorix vaincu et immolé que pour César vainqueur et triomphant, car la gloire et l'honneur restent toujours à ceux qui succombent par le devoir, *Gloria victis* ! »

Dans la seconde partie de sa conférence, l'orateur parla des Druides, de leur religion, de leurs croyances et de leur morale.

Les Druides, étaient des gens lettrés. Chacun pouvait arriver à être Druides car nos ancêtres n'admettaient pas l'hérédité et l'on ne s'élevait que par son propre mérite.

Les maîtres chargés de l'enseignement, les magistrats, les prêtres et les chefs qui devaient gouverner le peuple et le diriger dans les combats, tous, étaient pris parmi les druides. C'étaient donc des hommes d'élite, savants et philosophes et non de barbares guerriers, comme l'idée en est généralement accréditée.

La religion druidique était le culte de la nature. Les invocations se faisaient dans les forêts et les sacrifices sur des pierres informes : tout ce qui était travaillé par la main de l'homme était souillé pour eux et par conséquent ne pouvait servir au culte.

« Une ombre sanglante vient voiler la religion primitive, ce sont les sacrifices humains. Mais pouvons-nous faire un crime à nos pères du sang versé par eux sur l'autel, lorsque le catholicisme du moyen-âge nous apparaît avec sa *sainte* Inquisition entourée de bourreaux, de chevalets, de tenailles, de fers rouges et de toutes sortes d'instruments de torture ? Lorsque le catholicisme moderne, lui-même, a le culte du sang ? Chaque jour le prêtre n'immole-t-il pas son dieu sur l'autel ? Cette immolation est véritable et matérielle puisque Bossuet, dans un de ses ouvrages s'étonne que les fidèles ne soient pas pris de frayeur à la vue du sang de la victime. D'ailleurs les druides n'immolaient que les condamnés à mort ou des victimes volontaires. Cette façon de châtier les criminels n'était-elle pas plus morale et plus imposante que celle qui est employée de nos jours, que ce supplice où la victime est donnée en spectacle à une populace curieuse et indifférente qui a passé toute la nuit autour de la guillotine pour voir tomber la tête d'un criminel ? »

Les druides avaient des idées philosophiques très élevées, ils croyaient à la vie d'outre-tombe. Ils savaient que l'âme subsiste après le corps. Aussi leur mode d'ensevelissement était-il tout différent du nôtre. De nos jours, les matérialistes croyant qu'après la mort tout est fini, conservent soigneusement les restes de ceux qu'ils ont aimés, ils les embaument, les renferment dans de riches cercueils, leur élèvent même des monuments, si bien que si cet état de choses continue, les vivants n'auront plus pour se mouvoir, que l'espace compris entre les tombeaux. Les druides plus logiques, laissaient l'âme poursuivre ses transmigrations dans d'autres corps et rendant à la nature la substance dont se compose l'enveloppe charnelle, ils lui faisaient subir la crémation et en recueillaient les cendres dans des urnes, que les familles des défunts conservaient religieusement.

Nos ancêtres croyaient à l'immortalité de l'âme et admettaient les vies successives : croyances consolatrices et morales en même temps que justes et rationnelles. Que de problèmes n'expliquent-elles pas ? avec elles l'inégalité des conditions semble une loi. Nous savons pourquoi les hommes se rencontrent avec des qualités, des biens et des moyens différents. Nous savons que l'homme intelligent et heureux a dû passer par toute la hiérarchie intellectuelle et matérielle pour arriver au degré où il se trouve actuellement, que l'homme misérable est à son début, ou n'a pas su profiter de ses *préincarnations*, que le pauvre a peut-être été riche, et que le riche a pu être pauvre, ce qui nous fait espérer que nous arriverons par une marche progressive vers la perfection. Cette espérance met un frein aux mauvaises passions et encourage la vertu. C'est cette croyance de l'immortalité qui donnait à nos pères leur courage, leur intrépidité et leur mépris de la mort. »

Dans cette partie de sa conférence notre F. E. C. a affirmé ses opinions spirites, il a parlé avec sagesse et éloquence tout en restant réservé, si bien qu'il a su faire applaudir par la population cléricale ou matérialiste de Nantes des idées toutes nouvelles pour elle et je dirai, même, antipathiques.

Il nous dit ensuite que nos pères avaient des connaissances astronomiques presque aussi avancées que celles de nos savants modernes. Leur littérature était âpre et rude comme leurs sites et leurs mœurs, mais belle et grandiose comme leurs idées et leur philosophie.

L'orateur nous parla ensuite de la constitution politique de la Gaule, de ses institutions sociales. Les Gaulois étaient républicains, ils choisissaient eux-mêmes leurs chefs qu'ils prenaient dans tous les rangs de la société. Ils considéraient la femme comme l'égal de l'homme et lui attribuaient les mêmes droits. Léon Denis fit à ce sujet la comparaison de l'état social de la femme à cette époque et de nos jours. Il parla du mépris que l'on a pour elle, de sa privation des droits civils, de la sorte d'esclavage auquel on la soumet. Il rappela les femmes célèbres qui ont sauvé leur patrie ; il nomma Jeanne d'Arc. Prenant ce sujet comme point de départ de l'exposé d'un idéal nouveau, il démontra la nécessité d'une rénovation dont on pourrait tirer les principes des traditions de nos pères. Il souhaita pour notre société l'état démocratique ancien. « Oui, dit-il en terminant, nous marchons vers une époque où nous arriverons bientôt, époque qui sera le règne de cette solidarité, de cette croyance aux vies futures, de cette belle philosophie, de ces principes d'égalité de la femme, de cet amour de la patrie, en un mot de toutes ces sublimes institutions de nos ancêtres, car le génie religieux de la Gaule va renaître sous une forme agrandie et renouvelée. »

Cette belle conférence de notre F. E. C, dont nous n'avons donné qu'un très faible aperçu, mériterait d'être rapportée tout au long, afin que l'on puisse bien comprendre ses sublimes idées, et goûter ses magnifiques périodes. Nous espérons, d'ailleurs, que la plupart de nos lecteurs auront un jour ou l'autre occasion d'entendre cet orateur de talent et qu'ils pourront apprécier ses principes philosophiques en même temps que son éloquence.

A.-N. GABORIAU.

Le 4, M. Léon Denis donnait la même conférence au Mans dans la crypte de l'école mutuelle. Quatre cents personnes environ assistaient à cette nouvelle conférence de notre dévoué frère en croyance. Le sujet ayant été le même qu'à Nantes, nous ne pouvons pas insérer le compte-rendu de notre ami Niepceron. Cependant, nous en détachons le passage suivant :

« Ma plume et ma modeste instruction sont impuissantes pour dépeindre l'éloquente et majestueuse parole de Léon Denis. Si parmi les auditeurs il y avait eu un *voyant*, il aurait joué d'un tableau sublime et grandiose. Tous ces grands ancêtres, tous ces druides aux tuniques blanches, tous ces désincarnés des Gaules étaient là, guidant, inspirant le conférencier. Oui, ils étaient là, ils lui criaient de leur demeure spirituelle : Venge-nous, frappe le Romain, non par le glaive, arme des méchants, mais par la parole. Raison puissante qui ne donne pas la mort mais la vie éternelle. — Ce que je vous dis est au-dessous de la réalité ; vous connaissez assez notre conférencier pour savoir qu'il a traité son sujet de main de maître.

« Les journaux du Mans sont restés muets. Cela vient sans doute que les uns sont les serviteurs de l'éteignoir et que les autres ont trop d'esprit fort. Pauvres Pygmées humains. Malgré le silence obstiné de la presse, j'affirme que le 4 avril 1883 a été une bonne journée pour la propagande spirite. Je me fais ici l'interprète de tous, frères et sœurs spirites de la ville du Mans, en offrant à notre ami, M. Léon Denis, nos hommages et notre reconnaissance, ainsi qu'à vous, cher ami P. Verdad, pour avoir inauguré parmi nous ces intéressantes et utiles conférences.

NIEPCERON. »

Nous avons été plus favorisé que nos frères du Mans ; sur les neuf journaux qui se publient à Nantes, six ont rendu compte de la conférence Denis, et, sur ce nombre, un seul l'a critiquée. Il faut dire aussi

que plusieurs des Spirites Nantais sont littérateurs et journalistes, ce qui leur donne des sympathies dans la presse.

Revue Spirite, mai 1883, p. 224 :

LA CONFÉRENCE DE M. LÉON DENIS

Le journal *le progrès de Nantes*, 5 avril 1883, dit :

« M. Leon Denis, que nous avons entendu hier à la Renaissance, est certainement un conférencier hors ligne. Style imagé, idées nobles et élevées, émotion communicative ; l'organe et le geste, il a tout.

« Le foyer de la Renaissance était littéralement bondé de spectateurs et un certain nombre de personnes qui n'avaient pu prendre place dans la salle se pressaient aux portes pour recueillir les paroles de l'orateur. M. Denis a raconté la conquête des Gaules par César, en exaltant la ténacité indomptable de Vercingétorix et en montrant les Gaulois, dont Rome n'aurait pu triompher dans une lutte loyale, vaincus par la trahison.

« Il a retracé leurs leur religion et illuminé des rayons de son imagination colorée les profondeurs des forêts de chênes où nos aïeux célébraient leurs mystères sacrés.

La croyance aux incarnations successives qui inspirait aux Gaulois un si grand mépris de la mort, a fourni au conférencier le motif d'une admirable excursion dans le monde moral et philosophique. On peut contester le dogme des existences progressives ; ce que l'on ne peut contester, c'est le talent avec lequel M. Léon Denis a développé son système en le donnant comme étant, à ses yeux, la religion de l'avenir. Il a demandé l'égalité civile pour la femme, qui s'associait sous nos premiers pères à la défense de la vieille patrie gauloise, qui plus tard personnifiait l'héroïsme avec Jeanne Hachette et la Pucelle d'Orléans. Il a glorifié tous les martyrs de la pensée rénovatrice, en mettant sur la même ligne Socrate, le Christ, Galilée.

« Des applaudissements mérités ont souvent interrompu M. Denis et lui ont montré combien il avait su intéresser et émouvoir ses auditeurs. M. Denis est un jeune ; il est, dit-on, fils de ses œuvres, et s'est élevé par la foi et la volonté à la hauteur où il plane actuellement ; ou nous nous trompons bien, ou il est destiné à prendre une des premières places parmi ceux qui ont pris à tâche de régénérer et de grandir le pays par un enseignement fort et libéral. »

Le journal, *le Populaire*, de Nantes, a dit aussi :

« Comme nous l'avions prévu, le Foyer de la Renaissance était comble : quatre cents personnes, sur lesquelles les dames peuvent être comptées pour moitié, se pressaient les unes contre les autres. Plus de deux cents n'ont pu trouver de place.

Après quelques mots de présentation du président, M. Leon Denis prend la parole.

Il s'agissait pour l'orateur de retracer à grands traits les magnifiques pages des derniers moments de notre mère patrie gauloise, de faire ressortir la grandeur valeureuse des héros celtiques ; de ces acharnés défenseurs du droit qu'a chaque peuple de se gouverner selon ses mœurs, ses traditions, sa philosophie, sa religion.

Ah ! quelle admirable et éloquente plaidoirie en faveur de cette race forte et fière, qui tint si ferme et si résolument les armées de Jules César entre la vie et la mort ! Quel spectacle grandiose que ce fils des forêts sombres, ce Vercingétorix, guerrier farouche, âme patriotique, cœur loyal et plein de généreuses pensées, en qui la Gaule tout entière mettait ses espérances de délivrance ! Rien n'est beau comme ce géant, luttant jusqu'à la mort contre les armées monstrueuses et pillardes d'un empereur corrompu, avide de sang et d'or, de domination et de servitude.

Lorsque M. Léon Denis nous eut parlé de ce fameux siège d'Alésia, où l'armée de César vainquit la Gaule ; lorsqu'il nous eut démontré que les armées romaines ne furent pour rien dans la défaite de nos pères, qu'il nous eut raconté comment Alésia fut vendue, la Gaule trahie par ses enfants, Judas de tous les siècles, il nous ramena à une époque peu éloignée où la France, notre chère patrie, elle aussi fut vendue, livrée aux Teutons, gens du Nord, qui nous ont pris deux sœurs aimées : l'Alsace et la Lorraine ; plus, comme les armées de Jules César dans la Gaule, qui nous ont pris notre or, nos richesses amassées par le dur labeur des champs et des ateliers. Dans un moment d'un emportement patriotique, M. Denis cloua au pilori de l'histoire ces misérables qui ont le sinistre esprit antipatriotique qui les pousse à vendre pour quelques pièces d'argent l'âme et le génie d'un missionnaire ou le pays qui les a nourris, qui les a faits hommes. Des applaudissements, deux salves, ont accueilli ces paroles du vaillant conférencier.

M. Denis, après nous avoir fait toucher du doigt l'agonie de la Gaule, après nous avoir démontré la beauté de l'organisation démocratique de nos pères, critiqua la civilisation romaine qui ne sut jamais inculquer aux hommes la générosité, la hardiesse, l'intégrité de mœurs qui distinguaient les races celtiques des Romains et même des prétendus civilisés de nos jours. Il prit à parti, aussi, les historiens qui mentirent impunément en écrivant la vie des Gaulois, qui insultèrent à leur mémoire comme des sectaires de parti pris.

Dans la deuxième partie le conférencier s'attacha à présenter aux auditeurs la philosophie druidique dans ce qu'elle avait de beau, de grand. Il fit ressortir combien la foi est utile aux peuples qui veulent se posséder et se gouverner, combien la morale des adorateurs des grandes majestés du cosmos, des magnificences de la nature, était supérieure aux idées que se faisaient les Romains des relations sociales, du droit et du devoir, combien le sentiment de l'immortalité, de la survivance du *moi* humain, agrandissaient les vues et les facultés morales des Celtiques, tandis que les Romains, par leur philosophie épicurienne, rabaisaient leurs mœurs, rapetissaient leurs aspirations et réduisaient à rien leurs évolutions sociales. - Dans un autre ordre d'idées, M. Denis fit ressortir, avec une logique irréfutable, l'importance de la foi des Gaulois dans les vies successives que les âmes parcourent, et sur ce monde et sur les terres et les soleils qui roulent dans l'immensité. Ici, avec cette idée des vies renouvelées admise, plus d'inégalités sans raison, plus d'anomalies sans lois pour les expliquer, plus d'injustices attribuées à l'Éternel idéal, cause des causes, raison consciente de l'univers, unité suprême. Pauvre, tu as été riche. Riche, tu as été pauvre. L'un et l'autre, toi avec ton or, toi avec ton intelligence, vous devez concourir au bien de la vie humaine par l'association du travail et du capital. Intelligent, tu as été ignorant, tu as passé par toutes les écoles de la vie universelle, et peu à peu tu es parvenu à acquérir ce que tu sais ; déverse donc à flot tes connaissances dans l'esprit de ceux qui ignorent ; c'est leur devoir de t'écouter, c'est ton droit de les instruire.

Comme cette philosophie rajeunie aux nouvelles clartés de la raison et de la science, est belle ; comme elle déduit logiquement le but de la vie, la raison des anomalies de nature !

Telle est au sommaire cette conférence de M. Denis. Il a aussi flagellé quelque peu l'époque sceptique actuelle. L'égoïsme dominant des directeurs du monde, des élus de la nation ; le matérialisme bestial de notre société sans idéal, sans foi raisonnée. Lorsqu'il nous a parlé d'un mouvement qui s'opérait vers l'idéal de justice, qu'instinctivement nos pères avaient inscrit dans leurs triades ; lorsqu'il nous a eu dit que la France reviendrait à la grande philosophie des esprits supérieurs qui ont éclairé le monde, il nous a semblé que l'âme de la vieille Gaule planait sur le jeune orateur, et qu'elle lui inspirait son éloquente conclusion vers le beau, le parfait dans l'amour et dans la justice.

France, France ! Gaule, Gaule ! Tes vieilles traditions renaissent ! Jourdain, Gange, bords majestueux de l'Océan, vous baptiserez les nations du nouveau monde. Montagnes de la Judée et de l'Inde, forêts

de la Gaule, vous entendrez encore les voix des grands esprits, des missionnaires pacifiques, des bardes qui chanteront sur leurs harpes d'or le règne de la vérité et la paix au ciel et sur la terre. Oui, M. Denis, ces espérances que vous avez entrevues se réaliseront ; la France, phare des nations, éclairera d'un jour nouveau, d'une philosophie scientifique les âmes et les consciences. P. VERDAD.

NOTA. - Nous félicitons nos frères, MM. Verdad et Leon Denis, auxquels nous serrons la main en amis qui leur offrent toute leur sympathie, parce qu'ils servent bien la cause et la présentent sous le jour le plus rationnel et le plus réel.

C'est ainsi que se doivent faire les conférences, avec l'exposition franche et nette de ce que c'est que le spiritisme, et comme déduction de faits primordiaux scientifiques et historiques qui prouvent sa vitalité à travers les âges et le temps. - Que Dieu les bénisse et les conserve longtemps à leur famille bien-aimée.

La Revue était imprimée lorsque M. P.-J. V. nous écrivit, que, à Reims, M. Pichery avait fait une conférence très réussie, en réponse aux allégations anti-spiritistes de M. Esteuille, la Revue prochaine contiendra le compte rendu de cette conférence et d'autres faites à Béziers et Avignon, par M.

Francois Vallès.

P. G. L.

Revue Le Spiritisme, mai 1883 1^{re} quinzaine, p. 6 :

COMPTE-RENDU DE LA SÉANCE MENSUELLE DE L'UNION SPIRITE FRANÇAISE

[...]

M. Delanne père, rentré de voyage, nous raconte, dans un langage pénétrant et persuasif, que les spirites des départements où il est passé ont appris avec satisfaction la fondation de l'*Union spirite*, aussi nous sommes heureux de dire que, dans ses lettres commerciales, il y avait la part faite au spiritisme, car chacune d'elles renfermait des adhésions et des abonnements. C'est ainsi qu'en recueillant les ressources nécessaires à la vie matérielle, M. Delanne répand au loin l'idée nouvelle en France, en Espagne et en Italie. Ce genre de propagande a son mérite ; il est un acheminement vers un but plus pratique : *la conférence* ; commençant par la causerie en famille et dans les groupes, pour arriver à l'enseignement public, ainsi que le font nos amis Léon Denis, à Tours, à Nantes, à Angers, etc. ; M. Vallès, à Montpellier ; M. Tournier, à Carcassonne, et M. René Caillé à Avignon.

[...]

Revue Le Spiritisme, juin 1883 1^{re} quinzaine, p. 8 :

LE SPIRITISME EN PROVINCE

Notre frère M. Léon Denis, l'éminent conférencier, membre du comité de l'*Union Spirite française*, a fait, le mois dernier, une série de conférences publiques et gratuites, où il a traité avec l'autorité et le talent qui le caractérisent le sujet suivant : Nos véritables traditions nationales. Il s'est attaché à développer les points essentiels de la philosophie des Druides, et particulièrement l'unité de Dieu, la pluralité des mondes habités, la communication entre les vivants et les morts.

Comme on le voit, M. Léon Denis introduit nos idées dans des milieux réfractaires jusque-là aux enseignements spirites. Grâce à son remarquable talent d'orateur, il fait pénétrer dans les âmes ces grandes vérités qui ennoblissent et relèvent les cœurs, il a montré nos pères adorant l'Éternel à l'ombre de leurs forêts séculaires. Il a transporté ses auditeurs sur cette vieille terre bretonne que la civilisation n'a pas encore envahie, dans ces landes immenses où le silence de la solitude n'est troublé que par le vent qui mugit et la mer qui gronde, où les vagues battent avec furie les roches du rivage, où se dressent de toutes parts les dolmens, les Cromlechs et les Menhirs, antiques témoignages de la foi de nos aïeux. Dans un magnifique langage, il a évoqué les ombres des vieux druides célébrant leurs mystères sous la lueur argentée de la lune. Il a rappelé leur courage, leur mépris de la mort, opposant leurs mâles vertus à la corruption des Romains dégénérés, qui allaient acclamer la dictature de César. Il a fait vibrer la fibre patriotique en exaltant l'indomptable énergie de Vercingétorix, et en montrant l'intrépide Gaulois se dévouant héroïquement pour la sainte cause de la Patrie.

Puis notre frère a exposé les doctrines druidiques dont la noble austérité contrastait si fort avec les immoralités du Polythéisme latin. Il a fait ressortir les bienfaits de cet enseignement qui était basé sur l'immortalité de l'âme, la croyance au Dieu un, et aux vies successives, et il a montré que leur culte était seul capable de donner aux hommes ce dédain de la mort, caractère distinctif de nos pères entre tous les peuples.

Dans sa conclusion, il a fait sentir la nécessité de revenir à ces traditions fécondes. C'est en elles que les Gaulois puisèrent cet esprit de sacrifice, ce sentiment puissant de l'immortalité qui leur inspira des prodiges. La société moderne, a-t-il dit, échappant à ces deux abîmes qu'elle côtoie sans cesse dans sa marche, la foi aveugle, intolérante, et le scepticisme desséchant, trouvera dans ces traditions fécondées par l'idée de solidarité, fortifiées par la méthode expérimentale et scientifique que nous possédons, le principe de son évolution nouvelle vers la vie morale, vers le bien, le beau, le vrai.

Ces conférences faites devant un public où les spirites ne figuraient qu'en bien petit nombre, ont eu un succès que l'on ne peut attribuer qu'à la grandeur des idées exposées et à l'éloquence émue et entraînée de notre frère. Sa parole chaude et vibrante se plie à toutes les idées ; tantôt rêveuse et poétique, elle exprime harmonieusement la mystérieuse poésie des grands bois ; tantôt brève et concise, elle trouve de mâles accents pour célébrer l'amour de la patrie. Enfin, dans l'exposition des systèmes philosophiques, elle a cette ampleur et cette majesté qui caractérisent l'inspiration la plus pure et la plus élevée.

Nous ne pouvons malheureusement reproduire, faute d'espace, les comptes-rendus de ces conférences, faites dans les journaux de Nantes, du Mans, de Vendôme, de Tours, de Châtellerauld ; mais tous sont unanimes à rendre hommage au talent de notre frère dont le dévouement gratuit fait pénétrer dans les masses ces généreuses idées qui, bien comprises, feront le bonheur de l'humanité.

Gabriel DELANNE.

Revue Le Spiritisme, juillet 1883 1^{re} et 2^e quinzaine, p. 1 :

LA GRANDE TRADITION DES GAULES

Les travaux récents d'éminents historiens, de penseurs érudits, tels que Henri Martin, Jean Reynaud, Eugène et Lionel Bonnemère, en dissipant les préjugés semés dans nos esprits par les auteurs latins et les écrivains catholiques, ont jeté une vive lumière sur les institutions et les croyances des Gaulois. La philosophie des Druides, reconstituée dans son imposante grandeur, s'est trouvée conforme aux aspirations des spiritualistes modernes. Comme nous, ils affirmaient l'infinité de la vie, les existences progressives de l'âme, la pluralité des mondes habités. C'est dans ces doctrines viriles, dans le sentiment de l'immortalité qui en découle, que nos pères puisaient leur esprit de liberté, d'égalité sociale, leur héroïsme en face de la mort.

Une sorte de vertige s'empare de notre pensée lorsque, nous reportant à vingt siècles en arrière, nous considérons que les principes de notre philosophie naissante étaient répandus dans toute la société gauloise, qu'ils en inspiraient les institutions et en fécondaient le génie.

Cette grande lumière, qui éclaira la terre des Gaules, s'éteignit tout à coup. La main brutale de Rome, en chassant les Druides, fit place aux prêtres chrétiens. La nuit s'étendit sur la pensée humaine, cette nuit du moyen-âge, longue de douze siècles, si épaisse, si noire, que les rayons de la vérité ne semblaient jamais devoir la dissiper.

Enfin, après une gestation lente et douloureuse, la foi de nos ancêtres, rajeunie, complétée par les travaux scientifiques, par les conquêtes intellectuelles des derniers siècles, renaît sous une forme nouvelle. Fils des Gaulois, nous reprenons l'œuvre de nos pères. Armés de la tradition philosophique qui fit leur grandeur, éclairés comme eux sur les mystères de la vie et de la mort, nous offrons à la société actuelle, corrompue par les instincts matériels, un enseignement qui lui apporte, avec le relèvement moral, les moyens d'assurer ici-bas le règne de la justice, de la vraie fraternité. Il importe donc de rappeler à tous ce que furent, au point de vue des croyances et des aspirations, ce passé, ces origines lointaines de notre race. Il importe de rattacher le mouvement philosophique moderne à ces conceptions de nos pères, à ces doctrines des Druides, si rationnelles, si pures, basées sur l'étude de la nature, sur l'observation des forces psychiques ; de montrer dans la rénovation spirite une véritable résurrection du génie de la Gaule, de son puissant idéal, une reconstitution des grandes traditions nationales que vingt siècles d'oppression et d'ignorance ont pu voiler, mais non détruire.

Ce sont ces traditions de la vieille patrie gauloise, dont le spiritualisme expérimental n'est que la répercussion à travers les âges, que nous allons résumer ici en termes succincts, dans les modestes limites que nous assigne le format de cette publication. Notre amour de la terre natale ne peut sortir de cet examen qu'agrandi et fortifié.

De l'aveu même des auteurs latins, les Gaulois étaient animés d'un indomptable courage. Leur mépris du danger allait jusqu'à la témérité. Alors que les Romains se couvraient d'airain et de fer, nos pères se dépouillaient parfois de leurs vêtements et se présentaient nus au combat. Ils s'énergueillaient de leurs blessures ; ils considéraient comme glorieux d'être couverts de plaies par lesquelles ruisselait le sang. C'était une lâcheté à leurs yeux que d'user de ruse à la guerre. Ils combattaient toujours loyalement, à force ouverte. Malgré leurs échecs réitérés, jamais il ne consentirent à imiter les embûches, les stratagèmes des Romains.

Cette noblesse de sentiments, cet esprit de sacrifice, nos pères en trouvaient le principe dans leur foi élevée, à cette source d'où découle toute organisation sociale. La conception de la vie, l'idée que se fait l'homme du but de l'existence, du rôle que les lois supérieures lui assignent dans son passage sur les mondes, leur faisaient braver les dangers.

Longtemps nous avons étudié l'histoire des Gaulois dans les auteurs étrangers. Ce n'était certes ni habile, ni patriotique. César a écrit ses *Commentaires* avec une évidente intention de se rehausser aux yeux de la postérité. Pollion, Suétone, avouent que cette œuvre fourmille d'inexactitudes, d'erreurs volontaires. Les écrivains chrétiens ne voient dans les Druides que des hommes sanguinaires, superstitieux ; dans leur culte que des pratiques grossières. Mais ces auteurs avaient trop d'intérêt à dénigrer nos aïeux, à travestir, à ruiner leurs conceptions, pour que leur opinion fût autorité. Pourtant, certains pères de l'Église, Cyrille, Clément, Origène, distinguent avec soin les Druides de la foule des idolâtres et leur décernent le titre de philosophes.

Parmi les auteurs antiques, Lucain, dans la Pharsale, Horace, Florus, considéraient la race gauloise comme dépositaire des mystères de la naissance et de la mort. César lui-même, ce bourreau de la Gaule, ce mauvais génie de notre race, avoue dans ses *Commentaires* que la doctrine des Druides embrassait nombre de sciences et entre autres la philosophie et la cosmologie. Était-ce donc là une nation barbare ?

Le progrès des études celtiques, la publication des Triades et des Chants bardiques, nous permettent de puiser désormais à des sources certaines une juste appréciation du monde gaulois.

Les Druides ne formaient pas un corps sacerdotal comparable aux clergés des autres âges. Leur titre équivalait à celui de lettré, d'érudit. Ils avaient toute liberté de choisir leur mission. Quelques-uns, sous le nom d'eubages, dirigeaient les cérémonies du culte, mais le plus grand nombre se consacrait à l'éducation de la jeunesse, à l'exercice de la justice, à l'étude des sciences et de la poésie. Leur rôle politique était grand et leurs vues tendaient à réaliser l'unité de la Gaule. Ils avaient institué une assemblée solennelle où se réunissaient chaque année les députés des Républiques Gauloises et où se discutaient les questions graves, les intérêts généraux du pays. Les Druides se recrutaient par voie d'élection. Il fallait vingt années d'étude pour se préparer à l'initiation.

Le culte druidique s'accomplissait, au sein des forêts, temples naturels aux innombrables colonnes, tapissés de mousse, éclairés par les rayons du soleil qui glissent comme des flèches d'or sous les dômes de verdure et se jouent en mille réseaux d'ombre et de lumière. Aucun objet sorti de la main des hommes ne déparait ces sanctuaires. Le chêne était l'emblème de la force ; le gui, toujours vert, le symbole de l'immortalité. Pour tous monuments religieux, des blocs assemblés. « Toute pierre taillée est une pierre souillée, » disaient ces philosophes austères. Quel contraste avec les idoles du paganisme, avec les formes puériles du culte catholique !

Teutatès, Esus, Gwyon, n'étaient, dans le panthéon gaulois, que la personnification des forces naturelles, des puissances morales. Mais au-dessus de toutes choses resplendissait le foyer divin, la puissance infinie que nos pères adoraient au pied des grands menhirs, dans le majestueux silence des bois. Les Druides enseignaient l'unité de Dieu.

Quant aux sacrifices humains, tant reprochés aux Gaulois, ils n'étaient en réalité que des exécutions de justice. Les Druides, à la fois magistrats et justiciers, offraient les criminels en holocauste à la puissance suprême. Cinq années séparaient la sentence de l'exécution. Dans les temps de calamité, des victimes volontaires se livraient aussi en expiation. Impatients de rejoindre leurs aînés dans des mondes heureux, de s'élever vers le cercle de félicité, les Gaulois montaient gaiement sur la pierre du sacrifice et recevaient la mort au milieu d'un chant d'allégresse. Mais ces immolations étaient déjà tombées en désuétude au temps de César.

La base essentielle du Druidisme était la croyance aux vies progressives de l'âme, à son ascension sur l'échelle des mondes. D'après les Triades, l'âme se forme au sein de l'abîme obscur, anoufn. Elle y revêt les formes rudimentaires de la vie et n'acquiert la conscience, la liberté morale, qu'après avoir

longtemps lutté contre les bas instincts. Écoutez à ce sujet le chant du plus grand des bardes : Taliesin, et mesurez toute la profondeur des vues du Druidisme, vues bien faites pour éveiller en nous la surprise et l'admiration.

« Existant de toute ancienneté au sein des vastes océans, je ne suis point né d'un père et d'une mère, mais des formes élémentaires de la nature, des rameaux du bouleau, du fruit des fruits, des fleurs de la montagne. J'ai joué dans la nuit, j'ai dormi dans l'aurore, j'ai été vipère dans le lac, aigle sur les cimes, loup-cervier dans la forêt. Puis, marqué par Gwydon (esprit divin), par le sage des sages, j'ai acquis l'immortalité. Il s'est écoulé bien du temps depuis que j'étais pasteur. J'ai longtemps erré sur la terre avant de devenir habile dans la science. Enfin j'ai brillé parmi les chefs supérieurs. Revêtu des habits sacrés, j'ai tenu la coupe des sacrifices. J'ai vécu dans cent mondes. Je me suis agité dans cent cercles. »

(BARDDAS. CAD. GODDEU.)

Selon les Druides, l'âme, dans sa course infinie, parcourt trois cercles auxquels correspondent trois états divers, successifs. Dans *anoufn*, elle subit la domination de la matière, elle est aux prises avec les passions grossières, les appétits sensuels ; c'est la période animale. Puis elle pénètre dans *abred*, cercle des migrations où roulent, innombrables, les mondes d'expiation et d'épreuves ; la terre est un de ces mondes. L'âme s'incarne bien des fois à leur surface. Au prix de pénibles et constants efforts, d'une lutte incessante, elle se dégage peu à peu des influences corporelles, de cette gangue impure qui l'enveloppe ; c'est la période humaine. Grandissant en vertu, en puissance, en lumière, elle quitte enfin le cycle des incarnations pour atteindre *gwynfid*, cercle des mondes heureux, séjour des esprits purs qui, par leurs travaux, ont conquis la félicité. Là s'ouvrent les horizons merveilleux de la spiritualité. La vie s'écoule dans la paix, dans l'amour, dans l'étude des lois supérieures. Dégagé de tout voile ténébreux, l'idéal divin, l'harmonie suprême se révèle et resplendit. Une pure affection unit les êtres en une seule et immense famille. Plus haut encore se déploient les profondeurs de *ceugant*, cercle de l'infini, qui enserme tous les autres et n'appartient qu'à Dieu !

N'est-ce pas une haute idée de la vie que celle qui découle des Triades. Avec elle l'homme n'est ni le jouet de la fatalité, ni le favori d'une grâce capricieuse. Artisan de ses destinées, par ses actes, il prépare, il construit son avenir. Le but réel de l'existence n'est plus la recherche de satisfactions éphémères, mais l'élévation par le travail, par l'accomplissement du devoir, par la souffrance même. Plus cette vie est semée d'amertume, plus elle est féconde pour celui qui la supporte avec vaillance. L'existence est un champ de bataille où le brave montre son courage, conquiert un grade plus élevé, un creuset où le malheur, où les épreuves font pour la vertu ce que le feu produit sur les métaux qu'il affine et purifie. Une telle doctrine peut fournir aux sociétés humaines un incomparable stimulant pour le bien. Elle ennoblit les sentiments, elle épure les mœurs ; elle nous éloigne également des puérilités mystiques du catholicisme et des sécheresses du positivisme.

Chez nos pères, la connaissance des lois morales qui président aux évolutions de l'âme était complétée par une intuition merveilleuse du plan de l'univers.

N'est-ce pas un fait qui tient du prodige ? En dehors de Pythagore - qui, dit-on, avait étudié en Gaule, - seuls dans l'antiquité, les Druides ont entrevu la vérité scientifique. Alors que les Romains et les Grecs, qui les traitaient de barbares, alors que les pères de l'Église eux-mêmes, jusqu'au XVI^e siècle, croyaient que la terre est immobile, fixée au centre de l'univers, les Druides savaient que notre globe roule dans l'espace sans bornes, emporté dans sa course autour du soleil. C'est ce qui résulte de cet autre chant de Taliesin, dit le chant du monde :

« Je demanderai aux bardes, et pourquoi les bardes ne répondraient-ils pas ? Je leur demanderai ce qui soutient le monde, pour que, privé de support, le monde ne tombe pas. Mais qui pourrait lui servir de support ? Grand voyageur est le monde ! Tandis qu'il glisse sans repos, il demeure toujours dans sa voie, et combien la forme de cette voie est admirable, pour que le monde n'en sorte jamais. »

(BARDDAS. CAD. GODDEU.)

César lui-même, si peu versé en ces matières, nous apprend que les Druides enseignaient beaucoup de choses sur la forme et la dimension de la terre, sur le mouvement des astres, sur les montagnes et les abîmes de la lune. Ils enseignaient aussi que l'univers, éternel, immuable dans son ensemble, se transforme incessamment dans ses parties ; que la vie, par une circulation immense, l'âme sans cesse, s'épanouit sur tous les points de sa surface. Même dans les espaces interplanétaires, des phalanges d'esprits sillonnent l'étendue, s'élevant de monde en monde, visitant dans leurs courses vagabondes les humanités innombrables disséminées dans l'infini. Non seulement les Druides avaient discerné les lois du monde physique, ils connaissaient ce que notre génération ignore ou entrevoit à peine : les secrets du monde moral.

Dépourvus des moyens d'observation dont la science moderne dispose, on se demande où nos pères pouvaient puiser d'aussi vastes connaissances. Quelque profondes qu'aient été leurs méditations, leurs études, ils n'auraient pu s'élever à de telles hauteurs sans un secours occulte. Les Druides communiquaient avec le monde invisible ; mille témoignages l'attestent. On évoquait les morts dans les enceintes de pierre. Les Druidesses et les Bardes rendaient des oracles. Mais, à l'exemple de ce qui se pratiquait chez les Grecs, il est probable que les manifestations d'outre-tombe n'étaient familières qu'aux seuls initiés.

Plusieurs auteurs rapportent que Vercingétorix s'entretenait sous la sombre ramure des bois avec les âmes des héros morts pour la patrie. Comme Jeanne, cette autre personnification de la Gaule, le jeune chef entendait des voix mystérieuses.

Un autre épisode de la vie de Vercingétorix prouve que les Gaulois évoquaient les esprits dans l'invasion les circonstances graves.

À l'extrémité du vieux continent, au point où finit l'âpre plateau de la Cornouaille bretonne, d'immenses falaises se dressent sous un ciel chargé de nuées. Les vagues courroucées y livrent aux rocs gigantesques une bataille éternelle. Hautes, rapides, semblables à des murailles mouvantes, elles accourent du large et se ruent, formidables, sur les remparts de granit. Ceux-ci, rongés par l'action des eaux, sèment la plage de leurs débris. Au sein des nuits d'hiver, le roulement des blocs entrechoqués, la clameur immense de l'Océan se fait entendre à plus de dix lieues à l'intérieur des terres. Elle éveille dans les cœurs une crainte superstitieuse. À peu de distance de cette côte sinistre, au milieu des écueils blancs d'écume, s'étend une île parsemée de bosquets de chênes sous lesquels s'élèvent encore des autels de pierre brute. C'est Sein, antique demeure des Druidesses, Sein, sanctuaire du mystère, que le pied de l'homme ne souillait jamais. Pourtant, avant de soulever la Gaule contre César, et dans un suprême effort tenter de délivrer la patrie du joug étranger, Vercingétorix s'y rendit, muni d'un sauf-conduit du chef des Druides. Là, au milieu des éclats de la foudre, dit la légende, le génie de la Gaule lui apparut et lui prédit sa défaite et son martyre.

Beaucoup d'autres indices montrent que nos pères communiquaient avec le monde invisible. La fête du 2 novembre, la commémoration des morts est de fondation gauloise. À ce titre elle doit nous être chère comme tout ce qui rappelle les origines de la patrie.

Tels étaient les principes essentiels de la philosophie druidique : Unité de Dieu, pluralité des mondes, ascension des âmes vers le bien à travers des vies toujours renaissantes. Cet enseignement développait au plus haut degré dans les esprits les notions de progrès et de liberté. Rayonnant sur la société gauloise, il se traduisait dans l'ordre politique et social en institutions éminemment conformes à la justice. Nos pères, se sachant animés d'un principe impérissable, tous appelés aux mêmes destinées, aux mêmes perfections, se sentaient égaux et libres.

Aussi l'égalité et le droit électoral étaient les bases de la vie politique en Gaule. Dans chaque république gauloise, les chefs étaient élus à temps par le peuple assemblé. La loi celtique punissait du supplice du feu les ambitieux, les prétendants à la couronne. Elle déclarait qu'une nation est toujours au-dessus d'un homme. Les femmes prenaient place aux conseils. La propriété était collective, la terre appartenant à la république. À aucun titre, le droit héréditaire ne fut connu de nos pères, l'élection décidait de tout.

Il a fallu la longue occupation romaine ; il a fallu l'invasion du Franc, frère du Germain, et l'introduction par lui de la féodalité et de la monarchie ; il a fallu vingt siècles d'oppression et de servitude pour nous faire oublier ces traditions généreuses. Mais un jour le vieux sang gaulois s'est agité dans les veines du peuple. La Révolution a emporté dans son tourbillon ces deux importations de l'étranger : la théocratie, venue de Rome, la monarchie, implantée par les Francs ; la vieille Gaule s'est retrouvée tout entière dans la France moderne, dans les institutions de 89.

Une chose capitale manquait cependant à la Gaule : l'idée de solidarité. Le Druidisme, comme toutes les œuvres humaines, était imparfait. Il fortifiait bien dans les âmes le sentiment du droit et de la liberté. Mais si les Gaulois se savaient égaux ils ne se sentaient pas assez frères. De là, ce manque d'unité qui perdit la Gaule.

Ce qui manquait à nos pères, la loi du Christ, la loi d'Amour est venue nous l'apporter. Courbée sous les cruautés du sort, fortifiée par les épreuves de la défaite et du malheur, éclairée par la grande lumière descendue du Calvaire, la Gaule est devenue par excellence la nation une, indivisible. L'idée de charité, de solidarité, la seule féconde que le Christianisme nous ait offerte, complète d'une manière grandiose, définitive, l'enseignement des Druides et forme avec lui une synthèse philosophique pleine de majesté, d'harmonie.

Or, de même que les puissants courants de la démocratie nous ramènent aux traditions politiques de la Gaule, le spiritualisme expérimental, ou spiritisme, nous ramène à ses traditions philosophiques. Allan Kardec, inspiré par les grands esprits qui planent au-dessus des sociétés humaines et les guident à travers les vicissitudes et les orages vers la vérité, Allan Kardec a restauré sur un plan élargi les croyances de nos ancêtres. C'est véritablement l'esprit religieux de la Gaule qui se réveille en ce chef d'école. Tout en lui, son nom d'emprunt, absolument celtique, le monument qui, par sa volonté, recouvre sa dépouille mortelle, sa vie austère, son caractère grave, méditatif, son œuvre entière rappelle le druide. Et nous n'avançons rien de risqué en disant qu'à nos yeux Allan Kardec, préparé par ses existences passées à la grande mission qu'il vient d'accomplir n'est que la réincarnation de quelque celté éminent.

La doctrine d'Allan Kardec est la plus grande révolution morale qui se soit produite depuis vingt siècles. En ramenant les esprits vers les traditions philosophiques de la Gaule, elle leur fournit le seul idéal qui puisse régénérer notre pays, arrêter les progrès effrayants du Matérialisme qui, en plongeant les âmes dans le plaisir et les jouissances, leur fait perdre toute énergie, les désarme pour les luttes de l'existence. Les fantômes de la théologie d'outre-mont pâlisent déjà devant l'aube d'un jour plus beau. Délivrés du joug de Rome, nous reprendrons possession de nous-même, de notre véritable héritage moral et religieux.

Là est le salut de la société moderne. Pour établir l'harmonie et la justice ici-bas, les institutions politiques ne suffisent pas. On ne vaincra ces deux colosses : l'égoïsme et la haine, que par une foi rationnelle, par une croyance qui développe chez tous, avec le sentiment de l'immortalité, la connaissance de notre avenir, de nos destinées communes. Unis par des aspirations et des sentiments identiques, communiant dans un même idéal de progrès et d'amour, les hommes deviendront meilleurs et plus heureux. Toutes les réformes sociales, irréalisables aujourd'hui, deviendront faciles. Chacun voudra laisser ici-bas, en partant, une trace féconde de son passage, une œuvre utile à son avancement, à celui de ses frères.

Ce puissant mobile, ce sentiment élevé de nos destins qui nous porte toujours en avant vers le bien, vers le mieux, le génie religieux de notre race, rajeuni par l'enseignement spirite, nous l'apporte enfin ; la foi de nos pères resplendit de nouveau sur la terre des Gaules. Les ombres héroïques de nos aïeux viennent souffler à nos cœurs de mâles et salutaires résolutions.

Dans le grand mouvement philosophique qui se prépare, dans ces élans passionnés vers la lumière, dans ces éclatantes manifestations de la pensée qui agitent déjà les foules humaines et les légions invisibles, saluons le réveil de l'esprit national, le réveil de la Gaule, notre mère, de la Gaule immortelle.

Léon DENIS.

Revue Le Spiritisme, octobre 1883, 2^e quinzaine, p. 2 :

UNE RÉTRACTATION

Les spirites parisiens n'ont pas oublié l'abbé Marchal, prédicateur éloquent, qui, après avoir fait partie de l'église du père Hyacinthe, se rallia à nos doctrines et fit des conférences spirites. Il publia un livre intitulé *l'Esprit Consolateur*, lequel eût un grand et légitime succès.

M. Léon Demis, de Tours, ayant prêté ce livre à un prêtre de ses amis, celui-ci lui retourna l'ouvrage en y joignant la note suivante, tirée d'un petit journal catholique, et en se targuant de cette rétractation pour prédire l'avortement des idées spirites :

UNE HEUREUSE RÉTRACTATION

Le *Monde* nous apprend qu'un des plus notables adhérents du schisme de Genève, M. l'abbé Victor Marchal, ancien aumônier de l'armée de Metz pendant la guerre de 1870, vient de rentrer heureusement dans le sein de l'Église catholique. Au moment de recevoir l'absolution des censures qu'il avait encourues, il a rédigé et signé la rétractation suivante dont le Saint-Siège, par l'organe de la Congrégation du Saint-Office, s'est déclaré satisfait, en exprimant le vœu qu'elle fût publiée par la presse catholique de la France et de la Suisse.

« Éclairé par une douloureuse expérience et touché par la grâce après un pèlerinage à Notre-Darne de Lourdes ; désirant de plus donner complète satisfaction à la sainte Église catholique, ma mère, que j'ai eu le malheur d'attrister et de scandaliser par ma conduite passée, craignant enfin qu'une démarche que j'ai faite dans le temps ait paru insuffisante, je publie aujourd'hui, dans la plénitude de ma liberté, la déclaration suivante :

« J'éprouve un profond regret d'avoir pris jadis une part active au schisme qui désole encore en ce moment la Suisse, et d'avoir exercé, dans l'église dite *catholique libérale*, des fonctions que je n'avais pas le droit d'exercer, c'est-à-dire les offices de prêtre et de curé.

« J'adhère en toute simplicité d'esprit et de cœur au dogme de l'infailibilité pontificale tel qu'il a été défini par le Concile du Vatican.

« Je condamne particulièrement la brochure que j'ai fait imprimer et divulguer dont le titre est : *l'Esprit consolateur*, et je répudie de toute mon âme tout ce que j'ai pu dire ou écrire de contraire à la doctrine l'Église catholique, dans le sein de laquelle j'espère, avec la grâce de Dieu, achever de vivre et me préparer à mourir.

« V. MARCHAL, prêtre.

« Pau, fête de l'Ascension du Sauveur 1883. »

M. Léon Denis lui répondit par la lettre suivante :

Tours, le 25 septembre 1883.

Monsieur le Curé,

J'ai reçu la lettre par laquelle vous me prévenez charitablement de la rétractation de l'abbé Marchal et de sa rentrée dans le giron de l'Église. Cette nouvelle m'a plutôt attristé que surpris. J'avais connaissance des démarches, des sollicitations pressantes dont M. Marchal était l'objet, des influences que l'on avait fait agir, des intrigues sourdes qui se nouaient autour de lui. Sachant que ce prêtre est pauvre et âgé, sans appui ni ressources, je comprends pourquoi il a renoncé en apparence à des idées trop puissamment exprimées pour ne pas être sincères. Croyant assurer son avenir et le

pain de chaque jour, il a renié sa foi. Il n'a réussi par là qu'à changer ses inquiétudes matérielles en cuisants remords.

Mais, contrairement à vos prévisions, cette rétractation n'arrêtera pas la marche progressive du spiritisme. Vous savez, Monsieur le Curé, quelle a été la conséquence des rétractations que l'Église imposa par la force aux novateurs du Moyen-Âge. Tortures et supplices sont restés impuissants. Toute idée juste et vraie a grandi par la persécution et s'est répandue sur le monde. Aujourd'hui, on emploie des moyens moins violents ; on recourt de préférence à la ruse, mais les résultats sont les mêmes.

Pas plus que la rétractation de Galilée, arrachée à ce vieillard septuagénaire à la suite d'une longue captivité, par une réunion de cardinaux, n'a empêché la terre de tourner, pas plus la défection de l'abbé Marchal n'empêchera la croyance aux vies successives, à la communication entre les vivants et les morts de faire son chemin. Et vous devez vous en applaudir, Monsieur le Curé, car c'est par les progrès de cette doctrine que la foi en Dieu et en l'immortalité sera sauvée de l'effondrement qui la menace.

Versé dans l'histoire de l'Église romaine, familier avec les décisions des Conciles, vous n'ignorez pas combien l'enseignement du Christ a été dénaturé à la suite des âges, quels voiles épais ont été étendus par certains hommes sur la sublime philosophie du Nazaréen. Les dogmes, les pratiques extérieures, le trafic des indulgences et des prières payées, en envahissant la religion, l'ont rendue suspecte à tous ceux qu'éclaire la raison « *Cette lumière que Dieu a mise en tout homme pour le guider en ce monde* » a dit saint Jean (*chap. I, v. 1 à 4.*)

Il en est résulté un fait dont la gravité n'a pas échappé à votre jugement ; c'est que la corruption des doctrines chrétiennes a éloigné les peuples du catholicisme en les poussant dans les bras de l'Athéisme et du Matérialisme. Pour avoir voulu imposer à la conscience humaine des croyances contre lesquelles l'esprit du Christianisme primitif, et les paroles mêmes de Jésus protestent, on a compromis la foi en une divine justice, l'espoir en une vie future ; et toutes les œuvres morales qui trouvaient là une base solide ont été ébranlées.

C'est pourquoi nous devons bénir la Providence qui, dans sa sollicitude infinie, permet aujourd'hui que la foi perdue reparaisse sous une forme nouvelle, plus pure, et vienne éclairer l'humanité dans les voies obscures où ses conducteurs l'ont dirigée. Les hommes ayant mis la révélation au service des intérêts de caste, en ayant fait un instrument de domination, ce n'est plus à eux que Dieu confie désormais le soin de nous divulguer ses lois. Les esprits des morts ont soulevé la pierre des tombeaux. Ils sont apparus, revêtus de leurs corps spirituels, et l'immortalité de l'âme, de simple hypothèse, est devenue un fait sensible. Les âmes de nos proches, de nos parents, de nos amis, sont venues nous révéler nos destinées, nous enseigner la pluralité des vies, l'existence des mondes merveilleux que l'être parcourt dans sa marche éternelle vers le progrès, vers Dieu. Grâce à eux la fraternité s'affirme, la solidarité cesse d'être une utopie, pour devenir une réalité. L'esprit de vérité annoncé il y a dix-huit siècles par Jésus est venu et a dissipé les ténèbres qui nous enveloppaient. Sans doute des hommes se sont ri de ses enseignements et ont cherché à les étouffer. Aujourd'hui comme au temps du Christ, il y a des scribes, des pharisiens, des princes des prêtres. Mais Dieu a étendu sur eux sa droite, et l'humanité s'est détournée. Des signes apparaissent de toutes parts ; personne ne peut s'y tromper. Le règne du dogme s'achève. Des temps nouveaux se lèvent ; une puissante philosophie va régénérer le monde. Il y aura encore des luttes, des déchirements ; les partisans du passé se cramponneront avec la rage du désespoir à leurs privilèges, à leurs espérances, mais en vain ; l'armée innombrable des esprits célestes combat pour l'idée nouvelle ; son triomphe est assuré.

Félicitez-vous donc avec moi, Monsieur le Curé, des progrès d'une croyance qui rendra les hommes meilleurs en leur apprenant à aimer Dieu et à accomplir sa loi, loi souveraine de justice et d'amour infini.

Veillez agréer, etc.

Léon DENIS.

Revue L'Anti-Matérialiste, 8 décembre 1883, p. 288 :

Conférence spirite

M. Léon Denis est allé, sur l'invitation de nos frères des Charentes, donner une conférence à Cognac.

— Le vendredi 16 novembre dans la salle que les francs-maçons avaient bien voulu mettre à la disposition de nos amis, le conférencier, devant un auditoire choisi, a développé les sujets suivants :

1° Les terres du ciel ; 2° le soleil et sa famille ; 3° les soleils doubles, multiples, colorés ; 4° la vie universelle ; 5° la destinée des êtres, leurs existences progressives sur l'échelle des mondes.

Revue Le Spiritisme, décembre 1883, 1^{re} quinzaine, p. 8 :

CONFÉRENCE À ROCHEFORT-SUR-MER

Rochefort-sur-Mer, 15 novembre.

On nous écrit de cette ville :

« Hier soir, M. Léon Denis, de Tours, a fait, dans la grande salle de la Bourse, une conférence fort intéressante sur la « *Pluralité des mondes et les existences progressives des êtres.* » Trois cents personnes environ avaient répondu à l'appel de notre ami.

« Pendant plus de deux heures, M. Denis a tenu l'auditoire sous le charme de sa parole élégante et facile. Quoique très fatigué par un long voyage, le jeune conférencier a dépeint admirablement les mondes, *ces terres du ciel*, suivant l'expression de Flammarion, où la vie existe comme sur notre planète, et dont quelques-unes doivent posséder des humanités infiniment supérieures à la nôtre.

« Dans la seconde partie de son superbe discours, M. Denis s'est attaqué aux dogmes et il a opposé aux idées étroites qui en sont la conséquence les idées larges et généreuses qui se rattachent aux croyances spirites et aux existences progressives.

« Des applaudissements enthousiastes ont éclaté à la fin de cette conférence dont les spiritualistes rochefortais conserveront longtemps le souvenir. »

X...

Revue Spirite, janvier 1884, p. 1 :

COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF SUR LE SPIRITISME

[...]

De tous les côtés les spirites demandent des conférenciers pour semer la bonne nouvelle : MM. Verdad, François Vallès, V. Tournier, Léon Denis, Jésuspret père et fils, Leon Crignier, Oscar Henrion, Martin, Van-de-Ryst, Leymarie et d'autres se sont multipliés autant que leurs occupations respectives le leur ont permis ; ils ne peuvent atteindre partout, n'étant pas libres. M. J. Guerin a offert le plus large des concours à l'œuvre des conférences ; son exemple n'est pas suivi et ce fait nous rappelle ce que disait Allan Kardec en 1868 et que voici : « Pour la régularité des travaux et de l'expédition des affaires, il est nécessaire d'avoir des *hommes* sur l'*assiduité* desquels on *puisse compter*. Plus ils auraient d'indépendance par leurs ressources personnelles, moins ils s'astreindraient à des occupations assidues ; s'ils n'en ont pas, ils ne peuvent donner leur temps. Il faut donc qu'ils soient *rétribués* ; la doctrine y gagnera en force, en *stabilité*, en *ponctualité*, en même temps que ce sera un moyen de rendre service à des personnes qui pourraient en avoir besoin... Il faut donc que les personnes qui seront appelées à donner leur concours ne puissent concevoir aucune inquiétude sur l'avenir. Or, l'expérience démontre qu'on doit considérer comme *essentiellement aléatoires* les ressources qui ne reposent que sur le produit *des cotisations*, toujours facultatives, quels que soient les engagements contractés, et d'un recouvrement souvent difficile. Asseoir des *dépenses permanentes* et *régulières* sur des *ressources éventuelles*, serait un *manque de prévoyance* que l'on pourrait un jour regretter. » (Revue 1868, page 389).

[...]

Revue Spirite, janvier 1884, p. 20 :

CONFÉRENCE SPIRITE

Par M. Léon DENIS, de Tours, conférencier de la Ligue de l'Enseignement.

SUBSTANCE DE LA CONFÉRENCE : *Les Terres du Ciel. - Le Soleil et sa Famille ; - Les Soleils doubles, multiples, colorés ; - La Vie Universelle ; - Destinée des êtres et leurs existences progressives sur l'échelle des Mondes.*

M. LEYMARIE. - Le 14 de ce mois, Monsieur Léon Denis se rendant dans le Midi, s'est arrêté à Rochefort et nous a donné la très intéressante conférence privée dont le programme est cité plus haut. Comme au mois de juin dernier, lors de votre passage à Rochefort, nous avons réuni le plus grand nombre possible de nos frères en spiritisme. Nous avons également le concours de M. Vincent d'Angoulins. Chacun de nous avait invité ses amis et connaissances. Et devant un auditoire de 3 à 400 personnes, le conférencier, avec le talent qui lui est propre, et dans un langage brillant et imagé, a développé sa magnifique thèse.

Il a fait l'exposé de notre système planétaire en commençant par l'astre roi, et passant ensuite en revue toutes les planètes depuis Mercure jusqu'à Neptune, et au delà, il a décrit toutes les particularités de leurs dimensions, de leurs distances du soleil, de leur configuration géographique, de leur condition d'habitabilité et le rôle qu'elles jouent dans le concert des mondes.

Il a démontré que la terre que nous habitons n'est dotée d'aucune supériorité sur les autres planètes ; la comparant à Jupiter et à Saturne, elle n'est qu'une morne chaumière auprès de splendides palais.

Après avoir donné un aperçu des beautés du ciel, il a démontré l'harmonie régnant partout dans l'œuvre de la création, et comme toute œuvre révélant un Artisan, il a prouvé que le hasard, mot vide de sens, n'a jamais rien créé, etc. Et de déduction en déduction, il est arrivé à démontrer l'existence d'une puissance créatrice, ordonnatrice, consciente d'elle-même, présidant à tout et que le langage humain appelle Dieu.

En comparant le Dieu de la création au Dieu des dogmes, il en a montré toute la différence essentielle d'une façon compréhensible, scientifique et acceptable pour tous les auditeurs. Il a indiqué nettement ce qu'est devenu ce mot Dieu entre les mains des castes sacerdotales romaines, quelle religion elles en ont faite et combien la raison et la science s'en éloignent ; combien est grande, admirable et satisfaisante la Religion de Dieu dans la nature.

L'orateur, parlant de la vie, la démontre existant sur la Terre, multipliée à l'infini, débordant de toutes parts, autour de nous, sous nos pieds, sur nos têtes, au fond de la mer ; lorsque l'œil nu ne la voit pas, le microscope la découvre dans le brin d'herbe, dans la goutte d'eau, dans une goutte de notre sang, dans l'atome de matière, dans les replis les plus cachés de la nature et chaque vie est organisée selon le milieu et les fonctions qu'elle doit remplir. Cette vie existe de même sur tous les mondes et dans les espaces interplanétaires, car le vide absolu n'existe nulle part.

Et prenant notre atmosphère pour base, cette mer de fluides dans laquelle nous vivons sans trop nous en rendre compte, l'orateur explique qu'elle est pourtant capable d'agir formidablement, comme le font de très grandes forces, puisqu'elle possède une certaine densité ; nous voyons les aérostats y flotter comme les navires dans les océans, etc. etc.

Et la science, étonnée des résultats de ces investigations mille et mille fois répétés, a répété mille fois aussi cet axiome :

La nature a horreur du vide ; en poussant ses investigations plus loin, cette même science étonnée est aujourd'hui en mesure de donner comme corollaire du premier, ce nouvel axiome : La nature a horreur du néant.

Voici un résumé aussi succinct que possible des idées émises par M. Léon Denis ; je vous affirme qu'il a été religieusement écouté et chaleureusement applaudi.

Tous nos frères de Rochefort s'unissent à moi pour vous donner le salut fraternel.

J. GUINAUDEAU.

Revue Le Spiritisme, janvier 1884, 1^{re} quinzaine, p. 2 :

COMPTE RENDU DE LA RÉUNION MENSUELLE DE L'UNION SPIRITE FRANÇAISE

[...]

M. Delanne père insiste sur les faits, mathématiquement établis, dans lesquels le spiritisme a puisé sa force devant le monde. Puis il attire l'attention sur son dernier voyage, notamment sur la fondation de l'Union des spirites de Lyon, et sur l'assentiment que le journal de l'Union a trouvé partout. Il parle aussi du groupe Girondin, fondé à Bordeaux par M. Brisse et M. Thibaut, qui continuent avec beaucoup de dévouement à diriger leur groupe et à publier même un journal. On nous fait part également de l'ardeur prosélytique de notre frère Léon Denis, l'infatigable conférencier tourangeau, de la fondation du groupe de Bassindres ; M. Delanne donne lecture d'une jolie pièce de vers de notre ami, Alexandre Vincent, intitulée « l'Aiguilleur. »

[...]

Revue Le Spiritisme, janvier 1884, 1^{re} quinzaine, p. 8 :

CORRESPONDANCE

On lit dans l'*Indépendant de Lot-et-Garonne* du 21 novembre.

LA CONFÉRENCE DE M. DENIS.

Hier soir, la salle du théâtre d'Agen était littéralement comble, tant le public était venu en foule pour entendre l'un des plus remarquables conférenciers de la ligue française de l'enseignement, M. Léon Denis.

Le public n'a pas été déçu, car il a entendu une des plus belles conférences qui aient été faites dans notre ville.

La séance a été ouverte par M. Jules Cazanobes, président de la bibliothèque populaire d'Agen, qui a présenté le conférencier à son auditoire.

Quoique souffrant et visiblement fatigué, M. Léon Denis a traité d'une façon vraiment magistrale le sujet annoncé.

Pendant environ une heure et demie, le conférencier, nous arrachant pour ainsi dire à la terre, nous a promené à travers ces mondes merveilleux qui peuplent l'espace.

Le soleil, les planètes, la naissance, la maturité et la décrépitude des mondes ; la transformation éternelle de la matière ; la vie universelle et les existences progressives des êtres, tels ont été les principaux éléments de la brillante dissertation de M. Léon Denis. Il les a présentés dans un admirable langage à la fois savant et délicieusement imagé.

Sans être absolument d'accord avec M. Léon Denis sur la doctrine de la destinée des êtres telle qu'il la conçoit, nous devons reconnaître qu'il l'a développée avec un véritable talent de savant et de philosophe que nous avons vigoureusement applaudi et dont nous le félicitons chaleureusement.

J. SERRES,

Rédacteur en chef.

Voici ce que dit sur le même sujet *La Constitution d'Agen* :

21 novembre.

« Nous avons assisté, hier soir, au théâtre, à l'inauguration de la série de conférences que la Société de la bibliothèque populaire s'est proposé d'ouvrir à Agen. Cette première soirée a été très brillante, la Société a eu la main heureuse et nous la félicitons sincèrement d'un semblable début.

M. Léon Denis est un astronome distingué, doublé d'un orateur remarquable. Le conférencier, qui a parlé durant deux heures devant huit cents auditeurs, a obtenu un franc et légitime succès.

Le temps et l'espace nous manquent aujourd'hui pour donner de cette conférence un compte rendu détaillé.

Revue Le Spiritisme, janvier 1884, 2^e quinzaine, p. 7 :

LE SPIRITISME EN PROVINCE

Nous apprenons avec plaisir que des groupes spirites s'organisent dans les principales villes de l'ouest. Le groupement Manceau, sous la direction de MM. Niepceron, Chabrier et Cornilleau, poursuit ses réunions générales mensuelles, consacrées à l'étude de la doctrine. À Rochefort, un groupe important vient d'être fondé sur l'initiative de nos dévoués frères en croyance : MM. Guinaudeau, Croze et Faure.

À Rennes, MM. Fourré des Pillières et Collet travaillent dans le même sens. Un groupe intime se réunit chez ce dernier, rue de la Monnaie, 19. M. Collet est un médium-guérisseur des plus remarquables. Une pratique assidue du magnétisme a développé en lui une puissance fluidique véritablement surprenante. Les résultats qu'il obtient avec l'assistance de l'esprit Mesmer tiennent du prodige et lui ont acquis dans la région une réputation qui va grandissant. Bien des malades, considérés comme incurables et depuis longtemps abandonnés de la médecine ont été par lui soulagés et guéris. Il nous a été donné d'assister à ses expériences magnétiques, et chaque fois nous avons été frappés des effets produits à volonté par M. Collet. Nous avons vu des sujets se trémousser sous son action fluidique comme sous des décharges électriques, tous les muscles de la face se contractant, les membres s'agitant frénétiquement suivant l'ordre mental du praticien.

Avec le désintéressement le plus complet, le plus généreux, M. Collet met son temps et ses facultés au service des infortunés. Malgré les difficultés qu'il éprouve à faire de longues marches, il ne dédaigne pas de se rendre fréquemment au domicile des malades et, par des soins assidus, sait leur rendre les forces perdues. L'ayant accompagné un jour dans un des faubourgs de Rennes, nous avons été témoin d'un fait significatif. C'était dans une petite auberge, pleine à cette heure de consommateurs en état d'ébriété. Une pauvre jeune femme, hydropique et presque aveugle, y recevait les secours magnétiques de M. Collet. Son état s'était déjà sensiblement amélioré et la vue commençait à revenir. Pendant la magnétisation, plusieurs buveurs s'étaient glissés dans la chambre que nous occupions et les sarcasmes, les quolibets allaient leur train.

Par un effet de la volonté du médium, le fluide rejaillissant sur ces voisins incommodes, leur causa un trouble profond. Bientôt le silence succéda aux lazzis. Quelques-uns, pâlisant, durent s'asseoir et furent pris de vomissements. Depuis lors, le guérisseur passe pour sorcier dans ce quartier de Rennes. Mais qu'importe les propos des ignorants ; notre frère, M. Collet, poursuit son œuvre méritoire avec une persévérance et un dévouement qui n'ont d'égal que son extrême modestie.

Léon DENIS.

Revue Spirite, avril 1884, p. 257 :

Conférence de M. Léon Denis

Les conférences obtiennent un succès au-dessus des espérances de la Bibliothèque Populaire. Notre population intelligente comprend que le meilleur moyen de s'améliorer, c'est de venir écouter les hommes capables, moraux, qui se sacrifient pour attirer la foule au degré d'avancement qu'ils ont atteint eux-mêmes.

Le conférencier de dimanche soir n'est pas un homme ordinaire. Non seulement c'est une capacité, mais c'est surtout un penseur et un philosophe.

Léon Denis est une de ces âmes supérieures qui sentent en elles le cœur de l'humanité et qui voudraient que tous les hommes s'aimassent les uns les autres, fissent un effort sur eux-mêmes pour se dégager des étreintes du vieux monde et organiser une Société de fraternité et d'amour.

Non-seulement M. Denis est un tribun, un penseur et un philosophe, c'est aussi un patriote. La Patrie ! l'humanité ! mots magnifiques qui doivent vivre côte à côte. L'amour de la Patrie, l'amour de l'humanité ne sont pas inconciliables. La Patrie est là où l'on peut dire à son enfant avec le poète :

À genoux, à genoux, à genoux sur la terre
Où ton père a son père, où ta mère a sa mère
Où tout ce qui vécut dort d'un sommeil profond !
Abîme où la poussière est mêlée aux poussières,
Où sous son père encore on retrouve des pères,
Comme l'onde sous l'onde en une mer sans fond.

L'humanité est là où l'on peut dire encore à son enfant :

« Les hommes sont frères ! N'oublie jamais de traiter ton prochain comme toi-même ; où il y a des hommes, il y a l'humanité. Pratique la justice ; lutte contre l'iniquité partout où tu la rencontreras. »

Avec de tels sentiments au cœur, Léon Denis va dans les villes de France réveiller les endormis, évoquer les grandes ombres qui ont joué dans notre histoire des rôles importants, qui l'ont illustrée.

La Guerre de Cent-Ans, Jeanne d'Arc, tel était le sujet de la conférence de dimanche soir.

Rien n'est aussi émouvant que cette page de notre histoire. Jeanne d'Arc, fille des champs, simple bergère, sauvant la Patrie, chassant l'Anglais de la seule place importante qui restait à cet indolent Charles VII, et cela avec une poignée d'hommes. Cette simple jeune fille, cette vierge de la Patrie, conduisant son roi à Reims à travers un pays occupé par les ennemis, prenant sur son passage plusieurs places qu'occupaient les Anglais. Cet entraînement du peuple, son admiration, sa foi en la bergère de Domrémy, le rendaient fort et puissant. Comme cela est merveilleux et sublime, et si les pièces historiques n'étaient là, on se prendrait à douter de ces faits.

Ce qui est remarquable chez cette vierge patriote, ce sont les moyens qu'emploie la Providence pour l'inciter à sauver sa Patrie. Elle entend des voix, elle les entend réellement. Il n'est pas possible de douter de sa bonne foi. Voltaire et d'autres ont pu railler, Jeanne d'Arc n'en a pas moins sauvé la Patrie ; poussée par ses hallucinations, elle nous a conservé notre race, nos traditions, notre indépendance, elle a fait voir aux adulateurs du roi de Chinon que leurs épées ne valaient pas celles du peuple. Grâce à Jeanne, comme l'a fait remarquer M. Denis, le peuple a compris sa force, ce qu'il

était, ce qu'il pouvait. Dès son triomphe à Orleans, ayant à sa tête une femme à l'âme ardente, une fille des champs, le peuple eut la conscience de ses droits et, dès cette époque, la Monarchie ne put solidement asseoir son trône. Hallucinations ! Quelle sottise, quelle grossière insulte à notre héroïne ! Non, non ! Jeanne n'était point folle ! Elle se possédait et raisonnait ce que ses voix lui disaient. Henri Martin, Michelet, Bonnemère et bien d'autres historiens ont compris que Dieu intervient dans les événements de l'humanité.

Dans le ciel bleu, dans l'éther, sur les mondes, et entre les mondes qui peuplent l'infini, il y a des millions d'âmes qui ont vécu sur notre globe.

Il n'est point étonnant que l'esprit patriotique de Jeanne ait été mis en rapport avec ce monde occulte et qu'il ait entendu au milieu des vertes prairies, des bois touffus, sous les grands arbres chevelus, au gazouillement des oiseaux, au murmure des ruisseaux de la Lorraine, les voix de quelques grands patriotes, de quelques druides à la harpe d'or.

Il serait trop long de résumer la belle conférence de M. Denis aussi complètement qu'il le faudrait pour donner aux lecteurs une idée de l'ampleur des vues et des appréciations du penseur sur la mission messianique de Jeanne.

Le but que se propose Denis et tous les ligueurs que Jean Macé a réunis sous son drapeau, est grand, noble. En face des agitations des gens du Nord, devant l'armement terrifiant des monarchies qui nous entourent, il incombe aux tribuns, aux penseurs, aux philosophes de notre chère France, de notre vieille Gaule, de remuer dans nos cœurs les fibres patriotiques, les sentiments élevés de l'amour qu'ont eus les valeureuses âmes qui sont mortes en défendant notre indépendance.

Apprenons donc à imiter le zèle des patriotes, et dans les moments de défaillance, regardons au ciel l'esprit lumineux de Jeanne, qui sacrifiait tout, jeunesse, parents, amis, l'existence même, pour défendre et sauver sa France.

Pour terminer ce compte-rendu bien modeste, Je me permettrai de donner l'opinion de Michelet sur Jeanne d'Arc :

« La vérité, la foi et la Patrie ont eu leurs martyrs, et en foule. Les héros eurent leurs dévouements. Les saints, leurs passions. Le monde a admiré, l'Église a prié. Ici, c'est autre chose. Nulle canonisation, ni culte ni autel. On n'a pas prié, mais on pleure. L'histoire est telle. Une enfant de douze ans, une toute jeune fille, confondant la voix du cœur avec les voix du ciel, conçoit l'idée étrange, improbable, absurde si l'on veut, d'exécuter la chose que les hommes ne peuvent plus faire, de sauver son pays. Elle couve cette idée pendant six ans sans la confier à personne ; elle n'en dit rien même à sa mère.

« Sans nul appui de prêtre ni de parents, elle marche tout ce temps seule avec Dieu dans la solitude de son grand dessein. Elle attend qu'elle ait dix-huit ans, et alors, immuable, elle l'exécute malgré les siens et malgré tout le monde. Elle traverse la France ravagée et déserte, les routes infestées de brigands ; elle s'impose à la cour de Charles VII, se jette dans la guerre et dans les camps qu'elle n'a jamais vus ; dans les combats, rien ne l'étonne. Elle plonge intrépide au milieu des épées ; blessée, toujours, découragée, jamais, elle rassure les vieux soldats, entraîne tout le peuple, qui devient soldat avec elle, et personne n'ose plus avoir peur de rien. Tout est sauvé ! La pauvre fille de sa chair pure et sainte, de ce corps délicat et tendre, a émoussé le fer, brisé l'épée ennemie, couvert de son sein le sein de la France. La récompense la voici : Livrée en trahison, outragée des barbares, tentée des Phariséens, qui essayent en vain de la prendre par ses paroles, elle résiste à tous dans ce dernier combat ; elle monte au-dessus d'elle-même, éclate en paroles sublimes qui feront pleurer éternellement, abandonnée de son roi, par le cruel chemin des flammes elle revient dans le sein de

Dieu. Elle n'en fonde pas moins sur l'échafaud le droit de la conscience, l'autorité des voix intérieures... Souvenons-nous toujours, Français, que la patrie est née chez nous du cœur d'une femme, de sa tendresse et de ses larmes, du sang qu'elle a donné pour nous... »

Des applaudissements répétés ont prouvé à Léon Denis combien il nous était sympathique, et que l'on buvait avidement ses paroles pleines d'aspirations de l'idéal nouveau. Espérons que la Bibliothèque Populaire le rappellera avant peu au milieu de nous.

P. VERDAD.

Journal Le Phare de la Loire, 1 avril 1884, p. 1 :

Conférence de M. Léon Denis

Le réveil intellectuel que nous avons eu le plaisir de constater récemment s'affirme de plus en plus. À mesure que les conférences deviennent plus nombreuses dans notre ville, à mesure aussi l'empressement du public à s'y rendre est plus grand. Ainsi hier le grand amphithéâtre de l'école professionnelle s'est trouvé insuffisant pour la foule qui a répondu à l'appel de la *Bibliothèque populaire de Nantes*. Beaucoup de personnes ont dû rester debout vers les portes et quelques retardataires ont même dû s'en retourner faute de place.

Le conférencier, M. Léon Denis, venu tout exprès de Tours, a remporté une fois de plus un des éclatants succès que ce jeune et éloquent orateur est habitué à obtenir chaque fois qu'il se fait entendre dans notre ville. Les applaudissements chaleureux de l'auditoire l'ont même interrompu plus fréquemment cette fois que les précédentes, et ce n'était que justice, car son talent se perfectionne d'année en année.

On n'attend pas de nous que nous résumions ou analysions ici cette conférence au fond substantiel et à la forme imagée, condensée, au point que chaque phrase y a sa valeur et traversée à chaque instant par les expansions du plus ardent et du plus pur patriotisme.

Qu'il nous suffise de dire que le sujet choisi par le conférencier est un de ceux qui émeuvent le plus tous les Français vraiment dignes de ce nom : la lutte de la France contre l'Angleterre aux XIV^e et XV^e siècles, Azincourt, Poitiers, Crécy, l'héroïque défense de Rouen, la résistance désespérée, le découragement de la nation, enfin la mission, le procès et le supplice de Jeanne Darc.

Que d'évènements dans cette guerre, et quels évènements !

Autant M. Denis a déployé d'énergie et de vigueur en retraçant les efforts acharnés de la nation luttant pour la défense de son territoire et se fortifiant dans son patriotisme, en dépit des plus amers déboires de l'écrasement, autant il a mis de poésie sereine à dépeindre l'enfance de Jeanne Darc. Né non loin de Domrémy, il avait ce rare privilège de pouvoir décrire, avec tout l'amour d'un enfant du pays, le milieu où s'est formée la jeune et incomparable héroïne. Les tableaux de la délivrance d'Orléans, du sacre de Reims et de la malheureuse sortie de Compiègne, n'ont pas été moins saisissants : puis l'orateur est arrivé à ce procès de Jeanne par les prêtres, sujet d'une éternelle honte pour le clergé français.

M. Denis a signalé, à cette occasion, ce qu'il y a de scandaleux à voir cette même Église qui a brûlé Jeanne Darc comme hérétique chercher aujourd'hui à exploiter à son profit cette angélique figure et lui infliger la honte de la rabaisser au même rang que Pierre Arbues et que saint Labre.

De longs applaudissements ont prouvé au conférencier que son auditoire pensait comme lui.

L'orateur a terminé par une magnifique péroraison, démontrant que lorsqu'une nation est mue par un vrai patriotisme, par une foi profonde dans son droit d'affirmer son indépendance, lorsqu'elle ne désespère pas de son avenir et s'applique à ne pas démeriter de son rôle social, ses mauvais jours ne sont pas éternels et que l'heure du relèvement arrive sûrement. N'oublions pas, dit-il, que si le drapeau français ne flotte plus aujourd'hui sur les clochers de l'Alsace-Lorraine, il fut un temps où il ne flottait plus non plus sur les monuments de Rouen et même de Paris.

On devine l'effet que ces patriotiques paroles ont produit sur l'auditoire.

M. Étienne s'est fait l'interprète du public en remerciant l'orateur. Il a annoncé ensuite que la prochaine conférence serait faite par M. Brunschwig, avocat, et qu'elle aurait pour sujet *la Comédie en France avant Molière*.

Revue Le Spiritisme, mai 1884, 1^{re} quinzaine, p. 5 :

COMPTE-RENDU DE LA Séance Mensuelle DE L'UNION SPIRITE FRANÇAISE

[...]

M. Gabriel Delanne lit ensuite une appréciation du journal *le Populaire de Nantes* sur M. Léon Denis, conférencier spirite, à propos de la conférence qu'il avait faite sur Jeanne d'Arc.

[...]

Revue Le Spiritisme, mai 1884, 1^{re} quinzaine, p. 9 :

Conférence à Nantes

Le Populaire, journal de Nantes, numéro du 1^{er} avril 1884, rend compte d'une conférence que M. Léon Denis, l'un de nos frères en croyance, vient de faire à Nantes.

Ce journal dit :

« Le conférencier de dimanche n'est pas un homme ordinaire. Non seulement c'est une capacité, mais c'est surtout un penseur et un philosophe.

« Léon Denis est une de ces âmes supérieures qui sentent en elles le cœur de l'humanité et qui voudrait que tous les hommes s'aimassent les uns les autres, fissent un effort sur eux-mêmes pour se dégager des étreintes du vieux monde et organiser une société de fraternité et d'amour. »

Le sujet de la conférence n'était pas le spiritisme, mais : *La Guerre de cent ans, Jeanne d'Arc*.

Cependant, tout en faisant vibrer fortement la corde patriotique, M. Léon Denis ne perd pas de vue le côté philosophique de son sujet.

Je cite un passage de sa conférence :

« Ce qui est remarquable chez cette vierge patriote ce sont les moyens qu'emploie la Providence pour l'inciter à sauver sa patrie. Elle entend des voix, elle les entend réellement. Il n'est pas possible de douter de sa bonne foi...

« Hallucination ! quelle sottise, quelle grossière insulte à notre héroïne ! Non, non ! Jeanne n'était point folle ! Elle se possédait et raisonnait ce que ses voix lui disaient. Henri Martin, Michelet, Bonnemère et bien d'autres historiens ont conté que Dieu intervient dans les événements de l'humanité.

« Dans le ciel bleu, dans l'éther, sur les mondes et entre les mondes qui peuplent l'infini, il y a des millions d'âmes qui ont vécu sur notre globe.

« Il n'est pas étonnant que l'esprit patriotique de Jeanne ait été mis en rapport avec ce monde occulte. »

Je crois être l'interprète de l'union spirite en adressant à M. Léon Denis les vives félicitations qu'il mérite et les remerciements auxquels lui donnent droit son zèle et son dévouement à la cause que nous défendons.

Il est à désirer que ses conférences se multiplient et que son exemple soit suivi.

Revue Le Spiritisme, mai 1884, 1^{re} quinzaine, p. 10 :

LE SPIRITISME EN PROVINCE- CONFÉRENCE DE M. LÉON DENIS

Nantes, le 1^{er} avril 1884.

Dimanche soir 30 mars, une nombreuse assistance se pressait dans l'amphithéâtre de l'École professionnelle de Nantes : M. Léon Denis, secrétaire du Cercle Tourangeau de la Ligue de l'Enseignement, éminent et sympathique conférencier, répondant aux pressantes demandes de ses nombreux amis, quittait Tours pour leur consacrer cette soirée.

- Le Patriotisme au moyen-âge. - La Guerre de Cent ans. - Jeanne d'Arc et ses voix. – Tel était le sujet choisi qui a été développé par M. Denis, avec talent et un charme tout particulier.

De chaleureux applaudissements eu interrompant fréquemment l'orateur lui prouvaient que, tous, comprenaient sa pensée et suivaient avec émotion les faits douloureux de cette longue période de notre histoire.

Je m'abstiendrai de faire ici l'analyse de cette belle conférence ; rien ne saurait rendre l'expression élégante, le tour poétique que M. Denis donne à chacune de ses phrases. Cet élan, cette ardeur toute patriotique qui souligne chacun de ses mots et qui entraîne les auditeurs vers ces régions idéales où l'humanité aspire !!!

Après avoir rendu hommage au dévouement de la noblesse française dans les sombres journées de Crécy, de Poitiers, et d'Azincourt, après avoir retracé avec énergie l'héroïque défense de Rouen, la misère, les souffrances d'un peuple courbé sous le joug de l'étranger ; rançonné, pressuré par un roi faible et débauché, l'orateur arrive à Jeanne d'Arc, cette humble paysanne de Lorraine, cette noble fille du peuple qui avait au cœur, *un si grand amour pour le beau pays de France*, Jeanne la gloire la plus pure de notre patrie, la personnification la plus sublime du patriotisme français.

M. Denis, en retraçant l'enfance de Jeanne fait appel à ses propres souvenirs :

« Né dans ces mêmes campagnes qui ont vu grandir l'humble bergère, il en connaît tous les sentiers et il aimait à s'arrêter sous ces chênes touffus où Jeanne, en accomplissant son humble tâche, priaient et entendait ces *Voix* qui lui inspiraient cet ardent désir de sauver la France. »

Pourquoi ces mêmes voix ne se feraient-elles pas aussi entendre aujourd'hui à l'éminent orateur qui éprouve le besoin immense de se dévouer à ses frères, d'aider l'humanité dans sa marche vers le progrès ?

Ce sont elles sans doute qui donnent aux paroles de notre ami cet attrait, cette délicatesse d'expression, ce tact exquis qui évite de froisser les convictions de ceux qui ne pensent pas comme lui.

Ce passage de la conférence ayant trait aux voix de Jeanne était difficile à développer à Nantes où jusqu'ici, rien d'aussi précis n'a été dit sur nos croyances spirites. Il faut rendre cette justice au conférencier que tout en n'imposant pas au public sa manière de voir, il a eu le courage moral d'exposer ce qui, pour lui est une vérité, vérité que n'admettent ni ceux qui acceptent les croyances d'un culte quelconque, ni ceux qui bornent leurs destinées à la vie humaine.

... À l'aide de documents authentiques que l'orateur a pu se procurer, il nous a présenté Jeanne, annoncée d'une manière irréfutable par les prophéties de Merlin, accomplissant la mission de relever notre pauvre France (qui doit être le porte-flambeau de la civilisation) abâtardie à cette époque par les funestes exemples d'une monarchie corrompue et d'un clergé vendu ! ... Rien d'aussi émouvant

que les épreuves par lesquelles des juges immondes font passer cette chaste jeune fille dans ses derniers moments !!... et si elle résiste, si elle triomphe, c'est ce qu'elle se sent soutenue par ces voix amies, *esprits supérieurs* qui l'ont toujours guidée. C'est en vain que les successeurs de ses bourreaux voudraient faire oublier ce crime en donnant à Jeanne une place au paradis de Benoit Labre ! ...

... Cette mission providentielle de l'humble fille fût tout au moins aussi douloureuse que celle de Christ :

« La trahison dont elle est victime, ses souffrances, alors qu'enchaînée elle reste exposée sans défense aux invectives d'une soldatesque grossière..., sa douceur inaltérable, ses défaillances intimes quand elle se croit abandonnée par ses Voix... Sa mort..., tout en un mot dans cette dernière période de sa vie rappelle la voie douloureuse suivie par Christ. De même que le Christianisme a pris naissance au Golgotha nous devons toujours nous souvenir, nous Français, que la patrie est née du sang versé sur le bûcher par la Vierge de Domrémy. »

M. Denis ajoute : « que lorsqu'un pays est animé d'un patriotisme tel qu'il s'est produit à cette époque déjà lointaine, l'on ne doit pas désespérer de voir cette nation reprendre ses droits sur des provinces aimées, arrachées par la force brutale...

Il termine par une invocation à Jeanne et à tous les Esprits supérieurs qui n'ont cessé de veiller sur notre bien aimée France, invocation, écoutée avec un pieux recueillement par tous les auditeurs.

J'engage vivement tous les spirites à réunir leurs efforts pour obtenir la faveur d'une pareille conférence. Mais, dussé-je porter une rude atteinte à la modestie de notre frère Denis, il est utile que je prévienne mes frères en croyance qu'ils feraient fausse route s'ils cherchaient, dans un esprit de bienveillance, à lui préparer une ovation quelconque. Il désire qu'on le reçoive comme il arrive, avec la *simplicité du véritable apôtre*. Son dévouement à la cause spirite est tout gratuit... Notre ami n'y trouve d'autre intérêt que celui de s'attirer les critiques sottement blessantes de quelques faux frères et de ruiner sa santé en se multipliant par trop. *C'est que M. Denis n'appartient à personne : il est à tous ses frères en humanité.*

MENDY,

Capitaine en retraite. – Nantes

Revue Le Spiritisme, septembre 1884, 2^e quinzaine, p. 12 :

Giovanna

Après le feuilleton si littéraire et si intéressant de notre ami Paul Grendel, nous publierons une étude remarquable intitulée : « Giovanna », due à la plume élégante de notre collaborateur Léon Denis.

Nos lecteurs verront que notre frère est aussi bon écrivain que remarquable conférencier.

Revue Le Spiritisme, octobre 1884, 1^{re} quinzaine, p. 10 :

NOUVELLES SPIRITES

Paris

La *Société parisienne des études spirites* a décerné la vice-présidence d'honneur à notre sympathique frère en croyance, Léon Denis, de Tours.

On ne peut qu'applaudir à ce choix.

Revue Le Spiritisme, février 1885, 2^e quinzaine, p. 2 :

Compte rendu DE LA SÉANCE MENSUELLE DE L'Union spirite française

[...]

M. Denis de Tours, nous fait part d'une demande de traduction du feuilleton qu'il publie en ce moment dans le Spiritisme.

[...]

Revue Le Spiritisme, mars 1885, 1^{re} quinzaine, p. 12 :

Errata

Notre frère Denis nous écrit pour nous prier de rectifier quelques erreurs qui se sont glissées dans notre dernier numéro.

D'abord, dans le compte rendu de la séance, ce n'est pas lui qui nous a écrit pour nous annoncer la traduction de son feuilleton ; c'est une lettre d'Angleterre dans laquelle on nous demande l'autorisation de traduire en anglais l'intéressant feuilleton de notre correspondant de Tours.

[...]

Revue Le Spiritisme, avril 1885, 2^e quinzaine, p. 1 :

16^e Anniversaire de la mort d'ALLAN KARDEC

[...]

C'est au milieu d'un pieux recueillement que nous avons entendu, à deux heures, annoncer les noms des groupes de province, qui nous ont chargés de les représenter ; d'abord, les groupes de Lyon : l'*Union fraternelle*, présidée par M. Sausse, le *Groupe Amitié*, présidé par Mlle Moissonnier et la *Société spirite de Perrache*, dirigée par MM. Chevalier et Deprêles, qui nous ont envoyé trois couronnes pour déposer sur le monument ; puis M. Denis, pour les spirites de Tours ; M. Becker au nom des spirites de Bar-le-Duc ; la Société de Nancy, fondée par M. Smolders et présidée par M. Bruyer ; MM. Thibaut et Brisse, au nom des groupes de Bordeaux ; M. Henrion, au nom du Phare de Liège ; le groupe Jeanne Darc, du Havre présidé par M. Grellé ; M. Clapeyron, avec les spirites de Saint-Étienne ; les groupes d'Agen avec M. Thomas et une quantité d'autres.

[...]

Revue Le Spiritisme, mai 1885, 2^e quinzaine, p. 7 :

LE SPIRITISME EN PROVINCE

[...]

LE MANS

Jeudi, 12 mars, M. Léon Denis a fait au Mans une conférence sur Jeanne Darc et ses voix. Quoique le Jeudi ne soit pas un jour commode pour notre ville, il y avait cependant environ 360 auditeurs.

Le but de M. Denis n'était pas seulement de parler de Jeanne Darc, il voulait démontrer la réalité des voix qu'entendait la vierge de Domrémy. En termes chaleureux, il parcourut sa vie, parla de la mission grandiose qu'elle avait acceptée : il flétrit l'infamie du tribunal qui jeta cette sublime inspirée dans les flammes du bûcher ! Je me souviens que le 30 mars 1884, M. Denis traita ce même sujet à Nantes et M. le capitaine Mendy, dans le compte rendu de cette séance, disait que ces ministres d'un Dieu de charité, pour racheter leur crime, voulaient en faire une sainte et lui ménager une place à côté de Benoît Labre... Une sainte, oui elle en est une, mais non comme l'entend l'église : c'était un esprit élevé, un génie supérieur, une martyre !

L'orateur suspendit pendant une heure et demie l'auditoire à ses lèvres ; c'était beau de voir cette multitude attentive, recueillant pieusement les paroles de l'orateur, paroles chaudes et énergiques qui font vibrer les fibres les plus sensibles de nos cœurs. Quand il parle de la patrie, on sent un cœur d'or battre dans cette mâle poitrine, et l'on sait que ce sont ses propres croyances qu'il exprime. Car malgré la facilité d'élocution d'un conférencier, lorsqu'il ne prononce que des phrases cherchées et n'exprime que des idées de commande, il ne trouve pas ces accents qui émotionnent tout un public, le tiennent en suspens et réalisent ce miracle de lui faire abdiquer ses croyances personnelles, pour adopter, momentanément du moins, celles de l'orateur.

Tel est le cas de M. Denis.

Ce qui est certain, c'est le succès réel et mérité que notre frère a remporté dans notre ville. Nous ne regrettons qu'une chose, c'est que M. Denis ne puisse se multiplier, afin de satisfaire à toutes les exigences du public manceau qui l'aime et qui désire constamment le voir et surtout l'entendre.

VICTOR GOUTARD

Revue Le Spiritisme, septembre 1885, 1^{re} quinzaine, p. 7 :

HARMONIE DE L'UNIVERS

Étant donné l'existence en nous d'un principe intelligent et raisonnable, l'enchaînement des causes et des effets nous fait remonter pour en expliquer l'origine jusqu'à la source dont il émane. Cette source, dans leur pauvre et insuffisant langage, les hommes l'appellent Dieu.

Dieu est le centre vers lequel convergent et où viennent aboutir toutes les puissances de l'univers. Il est le foyer d'où émane toute idée de justice, de solidarité et d'amour, le but commun vers lequel tous les êtres s'acheminent, consciemment ou inconsciemment. C'est de nos rapports avec le grand architecte des mondes que découle l'harmonie universelle, la communauté, la fraternité. Pour être frères, en effet, il faut avoir un père commun, et quel autre père que Dieu aurions-nous ?

Dieu, dira-t-on, a été présenté sous des aspects si étranges, parfois si odieux par les hommes de secte que l'esprit moderne s'est détourné de lui. Mais qu'importent les divagations des sectaires. Prétendre que Dieu peut être amoindri par les propos des hommes, équivaut à dire que le Mont-Blanc et l'Himalaya peuvent être souillés par le souffle d'un moucheron. La vérité plane, radieuse, éblouissante, bien au-dessus des obscurités théologiques.

Pour l'entrevoir, cette vérité, la pensée doit se dégager des préceptes étroits, des pratiques vulgaires, rejeter les formes grossières dont les religions ont enveloppé le suprême idéal. Elle doit étudier Dieu dans la majesté de ses œuvres.

À l'heure où tout repose dans nos cités, quand la nuit est transparente et que le silence se fait sur la terre assoupie, alors, élève tes regards, ô homme, mon frère, et contemple l'infini des cieux.

Observe la marche rythmée des astres évoluant dans les profondeurs. Ces feux innombrables sont des mondes près desquels la terre n'est qu'un atome, des soleils prodigieux qu'entourent des cortèges de sphères et dont la course rapide se mesure à chaque minute par des millions de lieues. Des distances effrayantes nous en séparent. C'est pourquoi ils nous paraissent comme de simples points lumineux. Mais dirige vers eux cet œil colossal de la science, le télescope. Tu distingueras leurs surfaces semblables à des océans de flamme. Tu chercheras en vain à les compter ; jusque dans les régions les plus reculées, ils se multiplient et se confondent dans l'éloignement comme une poussière lumineuse. Vois aussi sur les mondes voisins de la terre se dessiner les vallées, les montagnes, se creuser les mers, se mouvoir les nuages. Reconnais que les manifestations de la vie se montrent partout et qu'un ordre formidable unit sous des lois uniformes et dans des destinées communes la terre et ses sœurs, les planètes errant dans l'infini. Sache que tous ces mondes s'agitent, s'éloignent, se rapprochent, ébranlés par des vitesses diverses, parcourant des orbites immenses, que partout le mouvement, l'activité, la vie se montrent en un spectacle grandiose. Observe notre globe lui-même, cette terre, notre mère, laquelle semble nous dire : Votre chair est la mienne ; vous êtes mes enfants. Observe-la cette grande nourrice de l'humanité, vois l'harmonie de ses contours, ses continents, moules où les nations ont germé et grandi, ses vastes océans, toujours mobiles ; suis le renouvellement des saisons la revêtant tour à tour de vertes parures ou de blondes moissons. Contemple les végétaux, les êtres vivants qui la peuplent : oiseaux, insectes, plantes et fleurs ; chacune de ces choses est une ciselle merveilleuse, un bijou de l'écrin divin. Observe-toi toi-même ; vois le jeu admirable de tes organes, le mécanisme merveilleux et compliqué de tes sens. Quel génie humain pourrait imiter ces chefs-d'œuvre délicats : l'œil et l'oreille ?

Considère toutes ces choses et demande à ta raison, à ton jugement, si tant de beauté, de splendeur, d'harmonie peut résulter du hasard ou si ce n'est pas plutôt une cause intelligente qui préside à l'ordre du monde et à l'évolution de la vie. Et si tu m'objectes les fléaux, les catastrophes, tout ce qui

vient troubler cet ordre admirable, je te répondrai : Scrute les problèmes de la nature ; ne t'arrête pas à la surface, descend au fond des choses et tu découvriras avec étonnement que ces apparentes contradictions ne font que confirmer l'harmonie générale, qu'elles sont même nécessaires au progrès des êtres, qui est le but suprême de l'existence.

Si Dieu a fait le monde, ripostent triomphalement certains matérialistes, qui donc a fait Dieu ? Cette objection n'a pas de sens. Dieu n'est pas un être s'ajoutant à la série des êtres. Il est l'Être universel sans limites dans le temps et dans l'espace, par conséquent infini, éternel. Il ne peut y avoir aucun être au-dessus ni à côté de lui. Dieu est la source et le principe de toute vie. C'est par lui que se reliait, s'unissent, s'harmonisent toutes les forces individuelles, sans lui isolées et divergentes. Abandonnées à elles-mêmes, n'étant pas régies par une loi, une volonté supérieure, ces forces n'auraient produit que confusion et chaos. L'existence d'un plan général, d'un but commun auxquels participent toutes les puissances de l'univers prouve l'existence d'une cause, d'une intelligence suprême qui est Dieu.

Léon DENIS.

Revue Le Spiritisme, septembre 1885, 1^{re} quinzaine, p. 9 :

PROFESSION DE FOI

Nous extrayons cet article du petit volume de M. Denis, ainsi que l'article « Harmonie de l'Univers ». Notre frère a couronné son œuvre par cette belle page de M. Charles Fauvety :

J'affirme le DROIT ;

Je confesse le DEVOIR ;

Je veux la JUSTICE et la FRATERNITE HUMAINE ;

Je crois à la SOLIDARITE UNIVERSELLE ;

J'aspire à la PERFECTION.

DROIT. - Doué de conscience et de raison, par conséquent responsable de tes actes, tu as le droit et le devoir de te gouverner toi-même, dans toutes les sphères de ton activité. Maintiens ton droit, tant qu'il ne porte pas atteinte au droit d'autrui. - Respecte-toi, afin que les autres te respectent. - Cultive tes facultés, développe tes forces, soigne ta santé, évite toute souillure, apprends à défendre ton existence et à protéger ta liberté. Aime la vie que tu as reçue, parce que, s'il ne dépend pas toujours de toi qu'elle soit heureuse, il dépend de toi qu'elle soit utile aux autres et bonne à ton amélioration. - Ne redoute pas la mort, qui n'est qu'un renouvellement des forces et une évolution nécessaire au progrès et à l'agrandissement des êtres.

DEVOIR. - N'oublie pas que méconnaître son devoir c'est compromettre son droit, car le droit et le devoir sont corrélatifs et ne s'affirment pas l'un sans l'autre. - Sois soumis à la loi, source de l'égalité sociale, et repousse tout privilège, même quand tu dois en bénéficier. - Respecte tes engagements ; cultive la vérité ; ne retiens jamais ce qui appartient à autrui. - Rends à tes parents tout ce que tu en as reçu ; honore-les par ta conduite de tous les jours, et que ton respect soit toujours à la hauteur de leur tendresse. Transmets ton patrimoine à tes enfants, s'ils n'en sont pas montrés indignes, mais ne leur sacrifie jamais l'intérêt social. - Abstiens-toi de l'oisiveté comme d'un vol. - Si tu amasses des richesses, songe à ce qu'elles ont coûté, et, t'en regardant comme le simple dépositaire, fais qu'elles servent à féconder le travail, à soulager le malheur, à éteindre la misère.

JUSTICE. - Pratique la justice, non seulement en ne faisant jamais aux autres ce que tu ne voudrais pas que te fût fait, mais en prenant l'initiative du bien, et luttant contre l'iniquité, partout où tu la rencontreras. - Ne condamne jamais sans recours et sans laisser une porte ouverte à la réparation, au repentir et à la réhabilitation. Le sentiment religieux est incompatible avec l'enfer éternel, et la conscience de l'humanité régénérée par l'amour du prochain, n'admet pas de peine sans rémission.

FRATERNITE HUMAINE. - Traite ton prochain comme toi-même. - Pardonne les injures et rends même le bien pour le mal, toutes les fois que le soin de ta dignité personnelle te le permettra. - Sers fidèlement ta patrie et sois toujours prêt à mourir pour elle ; mais ne la sépare jamais, dans ton cœur, de cette plus grande patrie qui a nom : l'Humanité. - Ne t'éloigne pas volontairement de la société des hommes ; ne t'isole point de tes frères, et ne les isole pas les uns des autres : Il n'y a point de progrès pour l'homme seul. - Souviens-toi que c'est aux luttes soutenues, aux souffrances supportées, à travers tant de siècles par les générations qui t'ont précédé, que tu dois tous les biens dont tu jouis ; songe que c'est en associant tes efforts à ceux de tes contemporains, que tu prépareras un sort meilleur à ceux qui viendront après toi. - Crée-toi de bonne heure, par le mariage, une sphère familiale d'où soient bannis l'égoïsme, qui est le plus grand de tous les vices, l'envie, le jeu, la paresse, la colère, la débauche, l'intempérance, la dissimulation et le mensonge. - Époux, ne soyez pas

seulement unis par la chair ; soyez-le aussi par l'esprit et le cœur, comme si vous étiez une seule âme. Veillez à mériter toujours l'estime l'un de l'autre, et n'ayez jamais à rougir devant vos enfants.

SOLIDARITE UNIVERSELLE. - Dans tes efforts vers le mieux, aspire à tout ce qui est en haut et tend la main à tout ce qui est en bas. -- Sois doux et pitoyable envers les animaux, car ils sont sensibles comme toi. - Sois charitable et bienveillant pour toutes les souffrances. - Dans tes plaisirs, ne goûte que ceux qui ne font pleurer personne. - Aime la nature, respecte ses lois, et ne lui commande qu'en lui obéissant. - N'oublie jamais que, si la terre a été donnée aux hommes, c'est pour qu'ils y aient tous leur place au banquet de la vie, et qu'y trouvant, grâce à l'instruction à laquelle tous ont également droit, et à l'aide du travail quotidien dont tous ont également le devoir, leur part de lumière et de liberté, ils y fassent régner l'ordre, la paix, l'équité, l'harmonie. C'est en réalisant *le règne de Dieu* sur notre domaine terrestre, que nous pourrons nous dire les collaborateurs de l'œuvre divine et qu'il nous sera donné de nous élever progressivement vers l'Être parfait, donc chacun de nous porte en soi l'inépuisable idéal.

Bénie soit l'humanité, dans son passé, dans son présent, dans son avenir !

Béni soit tout ce qui vit au-dessus et au-dessous de nous, dans la perpétuelle communion des êtres !

Béni soit Dieu, Père céleste, Unité suprême, Loi vivante, Raison consciente de l'univers, Source de toute vie, de tout amour, de toute lumière et de toute perfection !

Charles FAUVETY.

LES LIVRES

POURQUOI LA VIE ?

Nous recevons une brochure de notre ami, M. Léon Denis, de Tours, sous ce titre bref : *Pourquoi la vie ?*

Inutile de louer le style de cet ouvrage ; qu'il nous suffise de dire qu'il est dû à la plume élégante de notre collaborateur et chacun saura à quoi s'en tenir. Léon Denis ouvre son opuscule par les quelques lignes suivantes, lignes remplies de grandeur et de sentiment :

« À ceux qui souffrent.

« C'est à vous, ô mes frères et sœurs en humanité, à vous tous que le fardeau de la vie a courbés, à vous que les âpres luttés, les soucis, les épreuves ont accablés, que je dédie ces pages. C'est à votre intention, affligés, déshérités de ce monde, que je les ai écrites. Obscur enfant du peuple, humble pionnier de la vérité et du progrès, j'ai mis en elles le fruit de mes veilles, mes réflexions, mes espérances, tout ce qui m'a consolé, soutenu dans ma marche ici-bas.

« Puissiez-vous y trouver quelques enseignements utiles, un peu de lumière pour éclairer votre chemin. Puisse cette œuvre modeste être pour votre esprit attristé comme la source limpide et fraîche, jaillissant dans le désert aride, sous les pas du voyageur altéré ! »

Notre frère entreprend ensuite l'exposé de la science spirite et développe avec un talent supérieur, dans l'espace restreint dont il dispose, les vues splendides que nous ouvre la philosophie nouvelle. D'abord il coordonne le devoir et la liberté, puis il pose les mystérieux problèmes de l'existence ; de là, il établit les deux formes de la nature : esprit et matière ; après avoir envisagé l'harmonie de l'univers, il conclut aux vies successives qui ont pour bases la justice et le progrès. Enfin, il fait entrevoir, dans une échappée sur l'incompréhensible, quel est le but suprême et donne comme

sanction à ces propositions les preuves expérimentales que le spiritisme fournit de l'immortalité de l'âme.

Par un ingénieux hommage à un philosophe distingué, M. Denis clôt son ouvrage par la profession de foi de Charles Fauvety ; le charmant et passionnant écrit de notre frère ne pouvait avoir un plus magistral couronnement.

Nos lecteurs qui désireraient cette brochure peuvent l'obtenir en envoyant 15 centimes à M. Denis, à Tours.

Revue Le Spiritisme, février 1886, 1^{re} quinzaine, p. 9 :

NÉCROLOGIE

M. Léon Denis, le sympathique et éloquent conférencier tourangeau, nous fait part de la désincarnation de son père, M. Joseph Denis, qui a eu lieu le 19 janvier, après une longue et cruelle maladie.

Nous prenons une part bien vive au chagrin de notre ami, mais nous savons qu'il saura surmonter la douleur du premier moment au moyen des consolations que nous offre notre doctrine. M. Denis père était un spirite fervent et convaincu, la mort ne l'effrayait nullement et il l'a vue venir sans trouble et sans défaillance.

L'enterrement a été purement civil. Un grand nombre de spirites de Tours suivaient le convoi, et les assistants ont été très impressionnés par le discours prononcé par notre frère, le capitaine Harmant.

Afin que l'on ne se trompe pas sur le caractère civil de l'inhumation, M. Léon Denis a fait imprimer sur les billets de faire part la déclaration suivante :

Naître, mourir, renaître encore et progresser sans cesse, telle est la loi. ALLAN KARDEC.

Les morts ne sont pas les absents ; ce sont les invisibles. VICTOR HUGO.

DÉCLARATION

La famille du défunt, conformément à ses volontés, déclare que si Joseph Denis a tenu à être inhumé civilement, sans le concours d'un prêtre salarié, ce n'est pas comme manifestation d'athéisme, comme acte anti-religieux, mais parce qu'il puisait ses croyances dans sa conscience libre, éclairée, en dehors des prescriptions de tout culte matériel.

J. Denis croit en Dieu, principe souverain et régulateur de la vie universelle. Il croit à la continuation de l'existence après la mort, aux vies successives que l'esprit parcourt comme autant de degrés pour s'élever vers l'Éternelle Lumière. Il croit au Progrès infini, à la Justice, à la Solidarité des Êtres. C'est dans ces dispositions d'esprit qu'il est entré dans la nouvelle vie.

